SSET
SSION





LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

PAR

ALFRED DE MUSSET.

II.

PARIS.

FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR, 10, rue des Beaux-Arts. | VICTOR MAGEN, LIBRAIRE, 21, quai des Augustins.

1836

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4

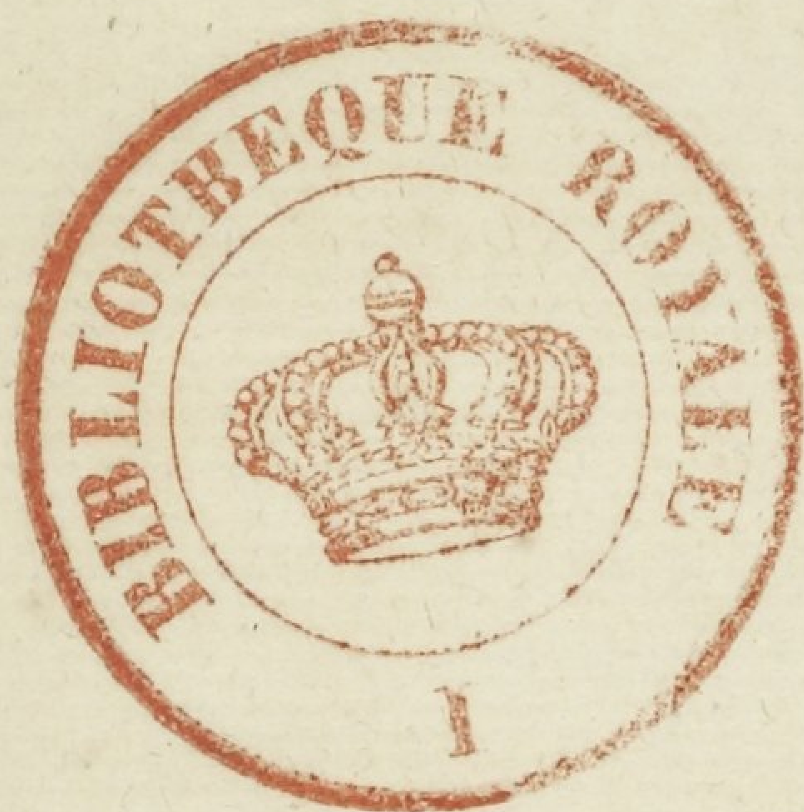
LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

PAR

ALFRED DE MUSSET.



II.

PARIS.

FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR,

10, RUE DES BEAUX-ARTS.

1836

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE VIII.

La fièvre me retint une semaine au lit. Dès que je fus en état d'écrire, je répondis à madame Pierson qu'elle serait obéie et que j'allais partir. Je l'écrivis de bonne foi, et sans aucun dessein de la tromper; mais je fus bien loin de tenir ma promesse. A peine

avais-je fait deux lieues, que je criai d'arrêter et descendis de voiture. Je me mis à me promener sur le chemin. Je ne pouvais détacher mes regards du village que j'apercevais encore dans l'éloignement. Enfin, après une irrésolution affreuse, je sentis qu'il m'était impossible de continuer ma route, et plutôt que de remonter en voiture, j'aurais consenti à mourir sur la place. Je dis au postillon de tourner, et au lieu d'aller à Paris, comme je l'avais annoncé, je m'en fus droit à N***, où était madame Pierson.

J'y arrivai à dix heures du soir. A peine descendu à l'auberge, je me fis indiquer par un garçon la maison de son parent, et, sans réfléchir à ce que je faisais, je m'y rendis sur-le-champ. Une servante vint m'ouvrir; je lui demandai, si madame Pierson y était, d'aller la prévenir qu'on voulait lui parler de la part de M. Desprez. C'était le nom du curé de notre village.

Tandis que la servante faisait ma commission, j'étais resté dans une petite cour assez sombre; comme il pleuvait, j'avançai jusqu'à un péristyle au bas de l'escalier, qui n'était pas éclairé. Madame Pierson arriva bientôt, précédant la servante; elle descendit vite, et ne me vit pas dans l'obscurité; je fis un pas vers elle et lui touchai le bras. Elle se rejeta en arrière avec terreur, et s'écria : « Que me voulez-vous ? »

Le son de sa voix était si tremblant, et, lorsque la servante parut avec sa lumière, je la vis si pâle que je ne sus que penser. Était-il possible que ma présence inattendue l'eût troublée à ce point ? Cette réflexion me traversa l'esprit; mais je me dis que ce n'était sans doute qu'un mouvement de frayeur naturel à une femme qui se sent tout-à-coup saisie.

Cependant, d'une voix plus calme, elle répéta sa question. « Il faut, lui dis-je, que

vous m'accordiez de vous voir encore une fois. Je partirai, je quitte le pays; vous serez obéie, je vous le jure, et au-delà de vos souhaits; car je vendrai la maison de mon père, aussi bien que le reste, et passerai à l'étranger. Mais ce n'est qu'à cette condition que je vous verrai encore une fois; sinon, je reste; ne craignez rien de moi, mais j'y suis résolu.»

Elle fronça le sourcil et jeta de côté et d'autre un regard étrange; puis elle me répondit d'un air presque gracieux : « Venez demain dans la journée; je vous recevrai. » Elle partit là-dessus.

Le lendemain j'y allai à midi. On m'introduisit dans une chambre à vieilles tapisseries et à meubles antiques. Je la trouvai seule, assise sur un sopha. Je m'assis en face d'elle.

« Madame, lui dis-je, je ne viens ni vous parler de ce que je souffre, ni renier l'amour que j'ai pour vous. Vous m'avez écrit que ce

qui s'était passé entre nous ne pouvait s'oublier, et c'est vrai. Mais vous me dites qu'à cause de cela nous ne pouvons plus nous revoir sur le même pied qu'auparavant, et vous vous trompez. Je vous aime, mais je ne vous ai point offensée; rien n'est changé pour ce qui vous regarde, puisque vous ne m'aimez pas. Si je vous revois, c'est donc uniquement de moi qu'il faut qu'on vous réponde, et ce qui vous en répond, c'est précisément mon amour. »

Elle voulut m'interrompre.

« Permettez-moi, de grace, d'achever. Personne mieux que moi ne sait que, malgré tout le respect que je vous porte, et en dépit de toutes les protestations par lesquelles je pourrais me lier, l'amour est le plus fort. Je vous répète que je ne viens pas renier ce que j'ai dans le cœur. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui, d'après ce que vous me dites vous-même, que vous savez que je vous aime.

Quelle raison m'a donc empêché jusqu'à présent de vous le déclarer? La crainte de vous perdre; j'avais peur d'être renvoyé de chez vous, et c'est ce qui arrive. Mettez-moi pour condition qu'à la première parole que j'en dirai, à la première occasion où il m'échappera un geste ou une pensée qui s'écarte du respect le plus profond, votre porte me sera fermée; comme je me suis tu dejà, je me tairai à l'avenir. Vous croyez que c'est depuis un mois que je vous aime, et c'est depuis le premier jour. Quand vous vous en êtes aperçue, vous n'avez pas cessé de me voir pour cela. Si vous aviez alors pour moi assez d'estime pour me croire incapable de vous offenser, pourquoi aurais-je perdu cette estime? C'est elle que je viens vous redemander. Que vous ai-je fait? J'ai fléchi le genou; je n'ai pas même dit un mot. Que vous ai-je appris? vous le saviez déjà. J'ai été faible parce que je souffrais. Eh bien! madame,

j'ai vingt ans, et ce que j'ai vu de la vie m'en a déjà tellement dégoûté (je pourrais dire un mot plus fort) qu'il n'y a aujourd'hui sur terre, ni dans la société des hommes, ni dans la solitude même, une place si petite et si insignifiante que je veuille encore l'occuper. L'espace renfermé entre les quatre murs de votre jardin est le seul lieu au monde où je vive; vous êtes le seul être humain qui me fasse aimer Dieu. J'avais renoncé à tout avant même de vous connaître. Pourquoi m'ôter le seul rayon de soleil que la Providence m'ait laissé? Si c'est par crainte, en quoi ai-je pu vous en inspirer? Si c'est par aversion, de quoi me suis-je rendu coupable? Si c'est par pitié et parce que je souffre, vous vous trompez de croire que je puisse guérir; je le pouvais peut-être il y a deux mois; j'ai mieux aimé vous voir et souffrir, et ne m'en repens pas, quoi qu'il arrive. Le seul malheur qui puisse m'atteindre, c'est de vous perdre.

Mettez-moi à l'épreuve. Si jamais j'en viens à sentir qu'il y a pour moi trop de souffrances dans notre marché, je partirai; et vous en êtes bien sûre, puisque vous me renvoyez aujourd'hui et que je suis prêt à partir. Quel risque courez-vous en me donnant encore un mois ou deux du seul bonheur que j'aurai jamais ? »

J'attendais sa réponse. Elle se leva brusquement, puis se rassit. Elle garda un moment le silence. « Soyez-en persuadé, dit-elle, cela n'est pas ainsi. » Je crus m'apercevoir qu'elle cherchait des expressions qui ne parussent pas trop sévères, et qu'elle voulait me répondre avec douceur.

« Un mot, lui dis-je en me levant, un mot! et rien de plus. Je sais qui vous êtes, et s'il y a pour moi quelque compassion dans votre cœur, je vous en remercie; dites un mot ! Ce moment décide de ma vie. »

Elle secouait la tête; je la vis hésiter. « Vous

croyez que j'en guérirai? m'écriai-je; que Dieu vous laisse cette pensée, si vous me chassez d'ici... »

En disant ces mots je regardais l'horizon, et je sentais jusqu'au fond de l'ame une si horrible solitude, à l'idée que j'allais partir, que mon sang se glaçait. Elle me vit debout, les yeux sur elle, attendant qu'elle parlât; toutes les forces de ma vie étaient suspendues à ses lèvres.

« Eh bien! dit-elle, écoutez-moi. Ce voyage que vous avez fait est une imprudence; il ne faut pas que ce soit pour moi que vous soyez venu ici; chargez-vous d'une commission que je vous donnerai pour un ami de ma famille. Si vous trouvez que c'est un peu loin, que ce soit pour vous l'occasion d'une absence qui durera ce que vous voudrez, mais qui ne sera pas trop courte. Quoi que vous en disiez, ajouta-t-elle en souriant, un petit voyage vous calmera. Vous vous arrêterez dans les

Vosges, et vous irez jusqu'à Strasbourg. Que dans un mois, dans deux mois, pour mieux dire, vous reveniez me rendre compte de ce dont on vous chargera; je vous reverrai, et vous répondrai mieux. »

CHAPITRE IX.

Je reçus le soir même, de la part de madame Pierson, une lettre à l'adresse de M. R. D., à Strasbourg. Trois semaines après, ma commission était faite et j'étais revenu.

Je n'avais pensé qu'à elle pendant mon voyage, et je perdais toute espérance de l'ou-

blier jamais. Cependant mon parti était pris de me taire devant elle; le danger que j'avais couru de la perdre, par l'imprudence que j'avais commise, m'avait fait souffrir trop cruellement pour que j'eusse l'idée de m'y exposer de nouveau. L'estime que j'avais pour elle ne me permettait pas de croire qu'elle ne fût pas de bonne foi, et je ne voyais, dans la démarche qu'elle avait faite de quitter le pays, rien qui ressemblât à de l'hypocrisie. En un mot, j'avais la ferme persuasion qu'à la première parole d'amour que je lui dirais, sa porte me serait fermée.

Je la retrouvai maigrie et changée. Son sourire habituel paraissait languissant sur ses lèvres décolorées. Elle me dit qu'elle avait été souffrante.

Il ne fut point question de ce qui s'était passé. Elle avait l'air de ne pas vouloir s'en souvenir, et je ne voulais pas en parler. Nous reprîmes bientôt nos premières habi-

tudes de voisinage ; cependant il y avait entre nous une certaine gêne, et comme une familiarité composée. Il semblait que nous nous disions parfois : « Il en était ainsi auparavant, qu'il en soit donc encore de même. » Elle m'accordait sa confiance comme une réhabilitation, qui n'était pas sans charmes pour moi. Mais nos entretiens étaient plus froids, par cette raison même que nos regards avaient, pendant que nous parlions, une conversation tacite. Dans tout ce que nous pouvions dire, il n'y avait plus à deviner. Nous ne cherchions plus, comme auparavant, à pénétrer dans l'esprit l'un de l'autre ; il n'y avait plus cet intérêt de chaque mot, de chaque sentiment, cette estimation curieuse d'autrefois ; elle me traitait avec bonté, mais je me défiais de sa bonté même ; je me promenais avec elle au jardin, mais je ne l'accompagnais plus hors de la maison ; nous ne traversions plus ensemble les bois

et les vallées; elle ouvrait le piano quand nous étions seuls; le son de sa voix n'éveillait plus dans mon cœur ces élans de jeunesse, ces transports de joie qui sont comme des sanglots pleins d'espérance. Quand je sortais, elle me tendait toujours sa main, mais je la sentais inanimée; il y avait beaucoup d'efforts dans notre aisance, beaucoup de réflexions dans nos moindres propos, beaucoup de tristesse au fond de tout cela.

Nous sentions bien qu'il y avait un tiers entre nous; c'était l'amour que j'avais pour elle. Rien ne le trahissait dans mes actions, mais il parut bientôt sur mon visage; je perdais ma gaîté, ma force, et l'apparence de santé que j'avais sur les joues. Un mois ne s'était pas encore écoulé que je ne ressemblais plus à moi-même.

Cependant, dans nos entretiens, j'insistais toujours sur mon dégoût du monde, sur l'aversion que j'éprouvais d'y rentrer jamais.

Je prenais à tâche de faire sentir à madame Pierson qu'elle ne devait pas se reprocher de m'avoir reçu de nouveau chez elle. Tantôt je lui peignais ma vie passée sous les couleurs les plus sombres, et lui donnais à entendre que s'il fallait me séparer d'elle, je resterais livré à une solitude pire que la mort; je lui disais que j'avais la société en horreur, et le récit fidèle de ma vie, que je lui avais fait, lui prouvait que j'étais sincère. Tantôt j'affectais une gaîté qui était bien loin de mon cœur, pour lui dire qu'en me permettant de la voir, elle m'avait sauvé du plus affreux malheur; je la remerciais presque à chaque fois que j'allais chez elle, afin d'y pouvoir retourner le soir ou le lendemain. « Tous mes rêves de bonheur, lui disais-je, toutes mes espérances, toute mon ambition, sont renfermés dans ce petit coin de terre que vous habitez; hors de l'air que vous respirez, il n'y a point de vie pour moi.»

Elle voyait ce que je souffrais, et ne pouvait s'empêcher de me plaindre. Mon courage lui faisait pitié, et il se répandait sur toutes ses paroles, sur ses gestes même et sur son attitude, quand j'étais là, une sorte d'attendrissement. Elle sentait la lutte qui se faisait en moi; mon obéissance flattait son orgueil, mais ma pâleur réveillait en elle son instinct de sœur de charité. Je la voyais parfois irritée, presque coquette; elle me disait d'un air presque mutin: «Je n'y serai pas demain, ne venez pas tel jour.» Puis, comme je me retirais, triste et résigné, elle s'adoucissait tout-à-coup, elle ajoutait: «Je n'en sais rien, venez toujours;» ou bien son adieu était plus familier, elle me suivait jusqu'à la grille d'un regard plus triste et plus doux.

«N'en doutez pas, lui disais-je, c'est la Providence qui m'a mené à vous. Si je ne vous avais pas connue, peut-être, à l'heure qu'il est, serais-je retombé dans mes désor-

dres. Dieu vous a envoyée comme un ange de lumière, pour me retirer de l'abîme. C'est une mission sainte qui vous est confiée; qui sait, si je vous perdais, où pourrait me conduire le chagrin qui me dévorerait, l'expérience funeste que j'ai à mon âge, et le combat terrible de ma jeunesse avec mon ennui? »

Cette pensée, bien sincère en moi, était de la plus grande force sur une femme d'une dévotion exaltée, et d'une ame aussi pieuse qu'ardente. Ce fut peut-être pour cette seule cause que madame Pierson me permit de la voir.

Je me disposais un jour à aller chez elle, lorsqu'on frappa à ma porte, et je vis entrer Mercanson, ce même prêtre que j'avais rencontré dans son jardin à ma première visite. Il commença par des excuses, aussi ennuyeuses que lui, sur ce qu'il se présentait ainsi chez moi sans me connaître; je lui dis que

je le connaissais très bien pour le neveu de notre curé, et lui demandai ce dont il s'agissait.

Il tournait de côté et d'autre, d'un air emprunté, cherchant ses phrases, et touchant du bout du doigt à tout ce qui se trouvait sur ma table, comme un homme qui ne sait quoi dire. Enfin il m'annonça que madame Pierson était malade, et qu'elle l'avait chargé de m'avertir qu'elle ne pouvait me recevoir de la journée.

« Elle est malade? Mais je l'ai quittée hier assez tard, et elle se portait bien. »

Il fit un salut. « Mais, monsieur l'abbé, pourquoi, si elle est malade, me l'envoyer dire par un tiers? Elle ne demeure pas si loin, et il importait peu de me laisser faire une course inutile. »

Même réponse de Mercanson. Je ne pouvais comprendre pourquoi cette démarche de sa part, encore moins cette commission

dont on l'avait chargé. « C'est bien, lui dis-je, je la verrai demain, et elle m'expliquera tout cela. »

Ses hésitations recommencèrent : « Madame Pierson lui avait dit en outre... il devait me dire... Il s'était chargé...

— Eh! de quoi donc? m'écriai-je impatienté.

— Monsieur, vous êtes violent. Je pense que madame Pierson est assez gravement malade; elle ne pourra vous voir de toute la semaine. »

Nouveau salut, et il sortit.

Il était clair que cette visite cachait quelque mystère; ou madame Pierson ne voulait plus me voir, et je ne savais à quoi l'attribuer; ou Mercanson s'entremettait de son propre mouvement.

Je laissai passer la journée; le lendemain, de bonne heure, je m'en fus à la porte, où je rencontrai la servante; mais elle me dit qu'en effet sa maîtresse était fort ma-

lade, et quoi que je pusse faire, elle ne voulut ni prendre l'argent que je lui offris ni écouter mes questions.

Comme je rentrais au village, je vis précisément Mercanson sur la promenade; il était entouré des enfans de l'école à qui son oncle faisait la leçon. Je l'abordai au milieu de sa harangue, et le priai de me dire deux mots.

Il me suivit jusqu'à la place, mais c'était à mon tour d'hésiter, car je ne savais comment m'y prendre pour tirer de lui son secret. « Monsieur, lui dis-je, je vous supplie de me dire si ce que vous m'avez appris hier est la vérité, ou s'il y a quelque autre motif. Outre qu'il n'y a point dans le pays de médecin qui puisse être appelé, j'ai des raisons d'une grande importance pour vous demander ce qui en est. »

Il se défendit de toutes les façons, prétendant que madame Pierson était malade, et

qu'il ne savait autre chose, sinon qu'elle l'avait envoyé chercher et chargé d'aller m'avertir, comme il s'en était acquitté. Cependant, tout en parlant, nous étions arrivés en haut de la grand' rue, dans un endroit désert. Voyant que ni la ruse ni la prière ne me servait de rien, je me retournai tout à coup et lui pris les deux bras.

« Qu'est-ce à dire, monsieur? voulez-vous user de violence?

— Non; mais je veux que vous parliez.

— Monsieur, je n'ai peur de personne, et je vous ai dit ce que je devais.

— Vous avez dit ce que vous deviez et non ce que vous savez. Madame Pierson n'est point malade; je le sais, j'en suis sûr.

— Qu'en savez-vous?

— La servante me l'a dit. Pourquoi me ferme-t-elle sa porte, et pourquoi est-ce vous qu'elle en charge? »

Mercanson vit passer un paysan. « Pierre,

lui cria-t-il par son nom, attendez-moi, j'ai à vous parler. »

Le paysan s'approcha de nous ; c'était tout ce qu'il demandait, pensant bien que, devant un tiers, je n'oserais le maltraiter. Je le lâchai en effet, mais si rudement qu'il en recula, et que son dos frappa contre un arbre. Il serra le poing et partit sans mot dire.

Je passai toute la semaine dans une agitation extrême, allant trois fois le jour chez madame Pierson, et constamment refusé à sa porte. Je reçus d'elle une lettre; elle me disait que mon assiduité faisait jaser dans le pays, et me priait que mes visites fussent plus rares dorénavant. Pas un mot, du reste, de Mercanson ni de sa maladie.

Cette précaution lui était si peu naturelle, et contrastait d'une manière si étrange avec la fierté indifférente qu'elle témoignait pour toute espèce de propos de ce genre, que j'eus d'abord peine à y croire. Ne sachant

cependant quelle autre interprétation trouver, je lui répondis que je n'avais rien tant à cœur que de lui obéir. Mais, malgré moi, les expressions dont je me servis se ressentaient de quelque amertume.

Je retardai même volontairement le jour où il m'était permis de l'aller voir, et n'envoyai point demander de ses nouvelles, afin de la persuader que je ne croyais point à sa maladie. Je ne savais par quelle raison elle m'éloignait ainsi; mais j'étais, en vérité, si malheureux, que je pensais parfois sérieusement à en finir avec cette vie insupportable. Je demeurais des journées entières dans les bois; le hasard l'y fit me rencontrer un jour, dans un état à faire pitié.

Ce fut à peine si j'eus le courage de lui demander quelques explications; elle n'y répondit pas franchement, et je ne revins plus sur ce sujet. J'en étais réduit à compter les jours que je passais loin d'elle, et à vivre des

semaines sur l'espoir d'une visite. A tout moment je me sentais l'envie de me jeter à ses genoux et de lui peindre mon désespoir. Je me disais qu'elle ne pourrait y être insensible, qu'elle me paierait du moins de quelques paroles de pitié ; mais là-dessus son brusque départ et sa sévérité me revenaient ; je tremblais de la perdre, et j'aimais mieux mourir que de m'y exposer.

Ainsi, n'ayant pas même la permission d'avouer ma peine, ma santé achevait de se détruire. Mes pieds ne me portaient chez elle qu'à regret ; je sentais que j'allais y puiser des sources de larmes, et chaque visite m'en coûtait de nouvelles ; c'était un déchirement comme si je n'eusse plus dû la revoir, chaque fois que je la quittais.

De son côté, elle n'avait plus avec moi ni le même ton ni la même aisance qu'auparavant ; elle parlait de projets de voyage ; elle affectait de me confier légèrement des

envies qui lui prenaient, disait-elle, de quitter le pays, et me rendaient plus mort que vif quand je les entendais. Si elle se livrait un instant à un mouvement naturel, elle se rejetait aussitôt dans une froideur désespérante. Je ne pus m'empêcher un jour de pleurer de douleur devant elle, de la manière dont elle me traitait. Je l'en vis pâlir malgré elle. Comme je sortais, elle me dit à la porte : « Je vais demain à Sainte-Luce (c'était un village des environs), et c'est trop loin pour aller à pied. Soyez ici à cheval, de bon matin, si vous n'avez rien à faire; vous m'accompagnerez. »

Je fus exact au rendez-vous, comme on peut penser. Je m'étais couché sur cette parole avec des transports de joie; mais en sortant de chez moi j'éprouvai au contraire une tristesse invincible. En me rendant le privilége que j'avais perdu de l'accompagner dans ses courses solitaires, elle avait cédé

clairement à une fantaisie qui me parut cruelle si elle ne m'aimait pas. Elle savait que je souffrais; pourquoi abuser de mon courage si elle n'avait pas changé d'avis?

Cette réflexion, que je fis malgré moi, me rendit tout autre qu'à l'ordinaire. Lorsqu'elle monta à cheval, le cœur me battit quand je lui pris le pied; je ne sais si c'était de désir ou de colère. » Si elle est touchée, me dis-je à moi-même, pourquoi tant de réserve? Si elle n'est que coquette, pourquoi tant de liberté?»

Tels sont les hommes; à mon premier mot, elle s'aperçut que je regardais de travers et que mon visage était changé. Je ne lui parlais pas et je pris l'autre côté de la route. Tant que nous fûmes dans la plaine, elle parut tranquille, et tournait seulement la tête de temps en temps pour voir si je la suivais; mais lorsque nous entrâmes dans la forêt, et que le pas de nos chevaux commen-

ça à retentir sous les sombres allées, parmi les roches solitaires, je la vis trembler tout-à-coup. Elle s'arrêtait comme pour m'attendre, car je me tenais un peu derrière elle; dès que je la rejoignais, elle prenait le galop. Bientôt nous arrivâmes sur le penchant de la montagne, et il fallut aller au pas. Je vins alors me mettre à côté d'elle; mais nous baissions tous deux la tête; il était temps, je lui pris la main.

« Brigitte, lui dis-je, vous ai-je fatiguée de mes plaintes? Depuis que je suis revenu, que je vous vois tous les jours, et que tous les soirs en rentrant je me demande quand il faudra mourir, vous ai-je importunée? Depuis deux mois que je perds le repos, la force et l'espérance, vous ai-je dit un mot de ce fatal amour qui me dévore et qui me tue, ne le savez-vous pas? Levez la tête; faut-il vous le dire? Ne voyez-vous pas que je souffre et que mes nuits se passent à pleurer? n'avez-

vous pas rencontré quelque part dans ces forêts sinistres un malheureux assis les deux mains sur son front? n'avez-vous jamais trouvé de larmes sur ces bruyères? Regardez moi, regardez ces montagnes; vous souvenez-vous que je vous aime? Ils le savent, eux, ces témoins; ces rochers, ces déserts le savent. Pourquoi m'amener devant eux? ne suis-je pas assez misérable? ai-je manqué maintenant de courage? êtes-vous assez obéie? A quelle épreuve, à quelle torture suis-je soumis, et pour quel crime? Si vous ne m'aimez pas, que faites-vous ici?

— Partons, dit-elle, ramenez-moi, retournons sur nos pas. » Je saisis la bride de son cheval.

« Non, répondis-je, car j'ai parlé. Si nous retournons, je vous perds, je le sais; en rentrant chez vous, je sais d'avance ce que vous me direz. Vous avez voulu voir jusqu'où allait ma patience, vous avez mis ma douleur

au défi, peut-être pour avoir le droit de me chasser; vous étiez lasse de ce triste amant qui souffrait sans se plaindre, et qui buvait avec résignation le calice amer de vos dédains! vous saviez que, seul avec vous, à l'aspect de ces bois, en face de ces solitudes où mon amour a commencé, je ne pourrais garder le silence! vous avez voulu être offensée : eh bien! madame, que je vous perde! j'ai assez pleuré, j'ai assez souffert; j'ai assez refoulé dans mon cœur l'amour insensé qui me ronge; vous avez eu assez de cruauté. »

Comme elle fit un mouvement pour sauter à bas de cheval, je la pris dans mes bras, et collai mes lèvres sur les siennes. Mais au même instant je la vis pâlir, ses yeux se fermèrent, elle lâcha la bride qu'elle tenait, et glissa à terre.

« Dieu de bonté, m'écriai-je, elle m'aime! » Elle m'avait rendu mon baiser.

Je mis pied à terre, et courus à elle. Elle

était étendue sur l'herbe. Je la soulevai, elle ouvrit les yeux; une terreur subite la fit frissonner tout entière; elle repoussa ma main avec force, fondit en larmes, et m'échappa.

J'étais resté au bord du chemin; je la regardais, belle comme le jour, appuyée contre un arbre, ses longs cheveux tombant sur ses épaules, ses mains irritées et tremblantes, ses joues couvertes de rougeur, toutes brillantes de pourpre et de perles. « Ne m'approchez pas, criait-elle, ne faites pas un pas vers moi!

— O mon amour! lui dis-je, ne craignez rien; si je vous ai offensée tout-à-l'heure, vous pouvez m'en punir; j'ai eu un moment de rage et de douleur; traitez-moi comme vous voudrez; vous pouvez partir maintenant, m'envoyer où il vous plaira; je sais que vous m'aimez, Brigitte, vous êtes plus en sûreté ici que tous les rois dans leurs palais. »

Madame Pierson, à ces paroles, fixa sur

moi ses yeux humides ; j'y vis le bonheur de ma vie venir à moi dans un éclair. Je traversai la route et allai me mettre à genoux devant elle. Qu'il aime peu, celui qui peut dire de quelles paroles s'est servie sa maîtresse pour lui avouer qu'elle l'aimait!

CHAPITRE X.

Si j'étais joaillier, et si je prenais dans mon trésor un collier de perles pour en faire présent à un ami, il me semble que j'aurais une grande joie à le lui poser moi-même autour du cou; mais si j'étais l'ami, je mourrais

plutôt que d'arracher le collier des mains du joaillier.

J'ai vu que la plupart des hommes pressent de se donner la femme qui les aime, et j'ai toujours fait le contraire, non par calcul, mais par un sentiment naturel. La femme qui aime un peu et qui résiste n'aime pas assez, et celle qui aime assez et qui résiste sait qu'elle est moins aimée.

Madame Pierson me témoigna plus de confiance, après m'avoir avoué qu'elle m'aimait, qu'elle ne m'en avait jamais montré. Le respect que j'avais pour elle lui inspira une si douce joie que son beau visage en devint comme une fleur épanouie; je la voyais quelquefois s'abandonner à une gaîté folle, puis tout-à-coup s'arrêter pensive; affectant à certains momens de me traiter presque en enfant, puis me regardant les yeux pleins de larmes; imaginant mille plaisanteries pour se donner le prétexte d'un mot plus familier

ou d'une caresse innocente, puis me quittant pour s'asseoir à l'écart et s'abandonner à des rêveries qui la saisissaient. Y a-t-il au monde un plus doux spectacle? Quand elle revenait à moi, elle me trouvait sur son passage, dans quelque allée d'où je l'avais observée de loin. « O mon amie! lui disais-je, Dieu lui-même se réjouit de voir combien vous êtes aimée. »

Je ne pouvais pourtant lui cacher ni la violence de mes désirs ni ce que je souffrais en luttant contre eux. Un soir que j'étais chez elle, je lui dis que j'avais appris le matin la perte d'un procès important pour moi, et qui apportait dans mes affaires un changement considérable. « Comment se fait-il, me demanda-t-elle, que vous me l'annonciez en riant?

— Il y a, lui dis-je, une maxime d'un poète persan : « Celui qui est aimé d'une belle femme « est à l'abri des coups du sort. »

Madame Pierson ne me répondit pas; elle

se montra toute la soirée plus gaie encore que de coutume. Comme je jouais aux cartes avec sa tante et que je perdais, il n'y eut sorte de malice qu'elle n'employât pour me piquer, disant que je n'y entendais rien et pariant toujours contre moi, si bien qu'elle me gagna tout ce que j'avais dans ma bourse. Quand la vieille dame se fut retirée, elle s'en alla sur le balcon, et je l'y suivis en silence.

Il faisait la plus belle nuit du monde; la lune se couchait et les étoiles brillaient d'une clarté plus vive sur un ciel d'un azur foncé. Pas un souffle de vent n'agitait les arbres; l'air était tiède et embaumé.

Elle était appuyée sur son coude, les yeux au ciel; je m'étais penché à côté d'elle et je la regardais rêver. Bientôt je levai les yeux moi-même; une volupté mélancolique nous enivrait tous deux. Nous respirions ensemble les tièdes bouffées qui sortaient des charmilles; nous suivions au loin dans l'espace

les dernières lueurs d'une blancheur pâle que la lune entraînait avec elle en descendant derrière les masses noires des marronniers. Je me souvins d'un certain jour que j'avais regardé avec désespoir le vide immense de ce beau ciel; ce souvenir me fit tressaillir; tout était si plein maintenant! Je sentis qu'un hymne de grace s'élevait dans mon cœur, et que notre amour montait à Dieu. J'entourai de mon bras la taille de ma chère maîtresse; elle tourna doucement la tête; ses yeux étaient noyés de larmes. Son corps plia comme un roseau, ses lèvres entr'ouvertes tombèrent sur les miennes, et l'univers fut oublié.

CHAPITRE XI.

Ange éternel des nuits heureuses, qui racontera ton silence? O baiser, mystérieux breuvage que les lèvres se versent comme des coupes altérées! ivresse des sens, ô volupté! oui, comme Dieu tu es immortelle. Sublime élan de la créature, communion uni-

verselle des êtres, volupté trois fois sainte, qu'ont dit de toi ceux qui t'ont vantée? Ils t'ont appelée passagère, ô créatrice! et ils ont dit que ta courte apparence illuminait leur vie fugitive. Parole plus courte elle-même que le souffle d'un moribond! vraie parole de brute sensuelle, qui s'étonne de vivre une heure et qui prend les clartés de la lampe éternelle pour une étincelle qui sort d'un caillou! Amour, ô principe du monde! flamme précieuse que la nature entière, comme une vestale inquiète, surveille incessamment dans le temple de Dieu! foyer de tout, par qui tout existe! les esprits de destruction mourraient eux-mêmes en soufflant sur toi! Je ne m'étonne pas qu'on blasphème ton nom; car ils ne savent qui tu es, ceux qui croient t'avoir vu en face parce qu'ils ont ouvert les yeux; et quand tu trouves tes vrais apôtres, unis sur terre dans un baiser, tu ordonnes à leurs pau-

pières de se fermer comme des voiles, afin qu'on ne voie pas le bonheur.

Mais vous, délices! sourires languissans, premières caresses, tutoiement timide, premiers bégaiemens de l'amante, vous qu'on peut voir, vous qui êtes à nous! êtes-vous donc moins à Dieu que le reste, beaux chérubins qui planez dans l'alcôve, et qui ramenez à ce monde l'homme réveillé du songe divin? Ah! chers enfans de la volupté, comme votre mère vous aime! C'est vous, causeries curieuses, qui soulevez les premiers mystères, touchers tremblans et chastes encore, regards déjà insatiables, qui commencez à tracer dans le cœur comme une ébauche craintive l'ineffaçable image de la beauté chérie! O royaume! ô conquête! c'est vous qui faites les amans. Et toi, vrai diadème, toi, sérénité du bonheur! premier regard reporté sur la vie, premier retour des heureux à tant d'objets indifférens qu'ils ne

voient plus qu'à travers leur joie, premiers pas faits dans la nature à côté de la bien-aimée ! qui vous peindra? Quelle parole humaine exprimera jamais la plus faible caresse?

Celui qui, par une fraîche matinée, dans la force de la jeunesse, est sorti un jour à pas lents, tandis qu'une main adorée fermait sur lui la porte secrète; qui a marché sans savoir où, regardant les bois et les plaines; qui a traversé une place sans entendre qu'on lui parlait; qui s'est assis dans un lieu solitaire, riant et pleurant sans raison; qui a posé ses mains sur son visage pour y respirer un reste de parfum; qui a oublie tout-à-coup ce qu'il avait fait sur terre jusqu'alors; qui a parlé aux arbres de la route et aux oiseaux qu'il voyait passer; qui enfin, au milieu des hommes, s'est montré un joyeux insensé, puis qui est tombé à genoux et qui en a remercié Dieu; celui-là mourra sans se plaindre; il a eu la femme qu'il aimait.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai à raconter maintenant ce qui advint de mon amour et le changement qui se fit en moi. Quelle raison puis-je en donner? Aucune, sinon que je raconte, et que je puis dire : « C'est la vérité. »

Il y avait deux jours, ni plus ni moins,

que j'étais l'amant de madame Pierson. Je sortais du bain à onze heures du soir, et par une nuit magnifique je traversais la promenade pour me rendre chez elle. Je me sentais un tel bien-être dans le corps et tant de contentement dans l'ame, que je sautais de joie en marchant et que je tendais les bras au ciel. Je la trouvai en haut de son escalier, accoudée sur la rampe, une bougie par terre à côté d'elle. Elle m'attendait, et dès qu'elle m'aperçut, courut à ma rencontre. Nous fûmes bientôt dans sa chambre, et les verrous tirés sur nous.

Elle me montrait comme elle avait changé sa coiffure, qui me déplaisait, et comme elle avait passé la journée à faire prendre à ses cheveux le tour que je voulais; comme elle avait ôté de l'alcôve un grand vilain cadre noir qui me semblait sinistre; comme elle avait renouvelé ses fleurs, et il y en avait de tous côtés; elle me contait tout ce qu'elle

avait fait depuis que nous nous connaissions, ce qu'elle m'avait vu souffrir, ce qu'elle avait souffert elle-même; comme elle avait voulu mille fois quitter le pays et fuir son amour; comme elle avait imaginé tant de précautions contre moi; qu'elle avait pris conseil de sa tante, de Mercanson et du curé; qu'elle s'était juré à elle-même de mourir plutôt que de céder, et comme tout cela s'était envolé sur un certain mot que je lui avais dit, sur tel regard, sur telle circonstance; et, à chaque confidence, un baiser. Ce que je trouvais de mon goût dans sa chambre, ce qui avait attiré mon attention, parmi les bagatelles dont ses tables étaient couvertes, elle voulait me le donner, que je l'emportasse le soir même et que je le misse sur ma cheminée; ce qu'elle ferait dorénavant, le matin, le soir, à toute heure, que je le réglasse à mon plaisir, et qu'elle ne se souciait de rien; que les propos du monde ne la touchaient pas;

que si elle avait fait semblant d'y croire, c'était pour m'éloigner; mais qu'elle voulait être heureuse et se boucher les deux oreilles; qu'elle venait d'avoir trente ans, qu'elle n'avait pas long-temps à être aimée de moi. « Et vous, m'aimerez-vous long-temps? Est-ce un peu vrai, ces belles paroles dont vous m'avez si bien étourdie? » Et là-dessus les chers reproches : que je venais tard et que j'étais coquet; que je m'étais trop parfumé au bain, ou pas assez, ou pas à sa guise; qu'elle était restée en pantoufles pour que je visse son pied nu, et qu'il était aussi blanc que sa main; mais que du reste elle n'était guère belle; qu'elle voudrait l'être cent fois plus; qu'elle l'avait été à quinze ans. Et elle allait et elle venait, toute folle d'amour, toute vermeille de joie, et elle ne savait qu'imaginer, quoi faire, quoi dire, pour se donner et se donner encore, elle, corps et âme, et tout ce qu'elle avait.

J'étais couché sur le sopha; je sentais tom-

ber et se détacher de moi une mauvaise heure de ma vie passée, à chaque mot qu'elle disait. Je regardais l'astre de l'amour se lever sur mon champ, et il me semblait que j'étais comme un arbre plein de sève, qui secoue au vent ses feuilles sèches pour se revêtir d'une verdure nouvelle.

Elle se mit au piano et me dit qu'elle allait me jouer un air de Stradella. J'aime pardessus tout la musique sacrée, et ce morceau, qu'elle m'avait déjà chanté, m'avait paru très beau. « Eh bien ! dit-elle quand elle eut fini, vous vous y êtes bien trompé ; l'air est de moi, et je vous en ai fait accroire.

— Il est de vous ?

— Oui, et je vous ai conté qu'il était de Stradella pour voir ce que vous en diriez. Je ne joue jamais ma musique, quand il m'arrive d'en composer, mais j'ai voulu faire un essai, et vous voyez qu'il m'a réussi, puisque vous en étiez la dupe. »

Monstrueuse machine que l'homme! Qu'y avait-il de plus innocent? Un enfant un peu avisé eût imaginé cette ruse pour surprendre son précepteur. Elle en riait de bon cœur en me le disant; mais je sentis tout-à-coup comme un nuage qui fondait sur moi; je changeai de visage: « Qu'avez-vous, dit-elle, qui vous prend?

— Rien; jouez-moi cet air encore une fois.»

Tandis qu'elle jouait, je me promenais de long en large, je passais la main sur mon front comme pour en écarter un brouillard, je frappais du pied, je haussais les épaules de ma propre démence; enfin je m'assis à terre sur un coussin qui était tombé; elle vint à moi. Plus je voulais lutter avec l'esprit de ténèbres qui me saisissait en ce moment, plus l'épaisse nuit redoublait dans ma tête. «Vraiment! lui dis-je, vous mentez si bien? Quoi! cet air est de vous? vous savez donc mentir si aisément?»

Elle me regarda d'un air étonné. «Qu'est-ce donc, dit-elle?» Une inquiétude inexprimable se peignit sur ses traits. Assurément elle ne pouvait me croire assez fou pour lui faire un reproche véritable d'une plaisanterie aussi simple; elle ne voyait là de sérieux que la tristesse qui s'emparait de moi; mais plus la cause en était frivole, plus il y avait de quoi surprendre. Elle voulut croire un instant que je plaisantais à mon tour; mais quand elle me vit toujours plus pâle et comme prêt à défaillir, elle resta les lèvres ouvertes, le corps penché, comme une statue. «Dieu du ciel! s'écria-t-elle, est-ce possible?»

Tu souris peut-être, lecteur, en lisant cette page; moi qui l'écris, j'en frémis encore. Les malheurs ont leurs symptômes comme les maladies, et il n'y a rien de si redoutable en mer qu'un petit point noir à l'horizon.

Cependant, quand le jour parut (qui, dans l'été, se lève de bonne heure), ma chère Bri-

gitte tira au milieu de la chambre une petite table ronde en bois blanc; elle y posa de quoi souper, ou, pour mieux dire, de quoi déjeuner, car déjà les oiseaux chantaient et les abeilles bourdonnaient sur le parterre. Elle avait tout préparé elle-même, et je ne bus pas une goutte qu'elle n'eût porté le verre à ses lèvres. La lumière bleuâtre du jour, perçant les rideaux de toile bariolés, éclairait son charmant visage et ses grands yeux un peu battus; elle se sentait envie de dormir et laissa tomber, tout en m'embrassant, sa tête sur mes épaules, avec mille propos languissans.

Je ne pouvais lutter contre un si charmant abandon, et mon cœur se rouvrait à la joie; je me crus délivré tout-à-fait du mauvais rêve que je venais de faire, et je lui demandai pardon d'un moment de folie dont je ne pouvais me rendre compte. «Mon amie, lui dis-je du fond du cœur, je suis bien malheu-

reux de t'avoir adressé un reproche injuste sur un badinage innocent; mais, si tu m'aimes, ne me mens jamais, fût-ce sur les moindres choses; le mensonge me semble horrible et je ne puis le supporter.»

Elle se coucha; il était trois heures du matin, et je lui dis que je voulais rester jusqu'à ce qu'elle fût endormie. Je la vis fermer ses beaux yeux, je l'entendis dans son premier sommeil murmurer tout en souriant, tandis que, penché au chevet, je lui donnais mon baiser d'adieu. Enfin je sortis le cœur tranquille, me promettant de jouir de mon bonheur sans que désormais rien pût le troubler.

Mais le lendemain même Brigitte me dit comme par hasard : «J'ai un gros livre où j'écris mes pensées, tout ce qui me passe par la tête, et je veux vous donner à lire ce que j'y ai écrit de vous dans les premiers jours que je vous ai vu.»

Nous lûmes ensemble ce qui me regardait et nous y ajoutâmes cent folies, après quoi je me mis à feuilleter le livre d'une manière indifférente. Une phrase tracée en gros caractère me sauta aux yeux, au milieu des pages que je tournais rapidement; je lus distinctement quelques mots qui étaient assez insignifians, et j'allais continuer lorsque Brigitte me dit: «Ne lisez pas cela.»

Je jetai le livre sur un meuble. «C'est vrai, lui dis-je, je ne sais ce que je fais.

— Le prenez-vous encore au sérieux? me répondit-elle en riant (voyant sans doute mon mal reparaître). Reprenez ce livre; je veux que vous lisiez.

— N'en parlons plus. Que puis-je donc y trouver de si curieux? Vos secrets sont à vous, ma chère.»

Le livre restait sur le meuble, et j'avais beau faire, je ne le quittais pas des yeux. J'entendis tout-à-coup comme une voix qui

me chuchotait à l'oreille, et je crus voir grimacer devant moi, avec son sourire glacial, la figure sèche de Desgenais. «Que vient faire Desgenais ici?» me demandai-je à moi-même, comme si je l'eusse vu réellement. Il m'avait apparu tel qu'il était un soir, le front incliné sous ma lampe, quand il me débitait de sa voix aiguë son catéchisme de libertin.

J'avais toujours les yeux sur le livre, et je sentais vaguement dans ma mémoire je ne sais quelles paroles oubliées, entendues autrefois, mais qui m'avaient serré le cœur. L'esprit du doute, suspendu sur ma tête, venait de me verser dans les veines une goutte de poison; la vapeur m'en montait au cerveau, et je chancelais à demi dans un commencement d'ivresse malfaisante. Quel secret me cachait Brigitte? Je savais bien que je n'avais qu'à me baisser et à ouvrir le livre; mais à quel endroit? Comment reconnaître

la feuille sur laquelle le hasard m'avait fait tomber?

Mon orgueil, d'ailleurs, ne voulait pas que je prisse le livre; était-ce donc vraiment mon orgueil? « O Dieu! me dis-je avec une tristesse affreuse, est-ce que le passé est un spectre? est-ce qu'il sort de son tombeau? Ah! misérable, est-ce que je vais ne pas pouvoir aimer? »

Toutes mes idées de mépris pour les femmes, toutes ces phrases de fatuité moqueuse que j'avais répétées comme une leçon et comme un rôle pendant le temps de mes désordres, me traversèrent l'esprit subitement; et, chose étrange! tandis qu'autrefois je n'y croyais pas en en faisant parade, il me semblait maintenant qu'elles étaient réelles, ou que du moins elles l'avaient été.

Je connaissais madame Pierson depuis quatre mois, mais je ne savais rien de sa vie

passée et ne lui en avais rien demandé. Je m'étais livré à mon amour pour elle avec une confiance et un entraînement sans bornes. J'avais trouvé une sorte de jouissance à ne faire aucune question sur elle à personne ni à elle-même; d'ailleurs, les soupçons et la jalousie sont si peu dans mon caractère que j'étais plus étonné d'en ressentir que Brigitte d'en trouver en moi. Jamais, dans mes premiers amours ni dans le commerce habituel de la vie, je n'avais été défiant, mais plutôt hardi, au contraire, et ne doutant pour ainsi dire de rien. Il avait fallu que je visse de mes propres yeux la trahison de ma maîtresse pour croire qu'elle pouvait me tromper; Desgenais lui-même, tout en me sermonnant à sa manière, me plaisantait continuellement sur ma facilité à me laisser duper. L'histoire de ma vie entière était une preuve que j'étais plutôt crédule que soupçonneux; aussi, quand la vue de ce livre

me frappa ainsi tout-à-coup, il me sembla que je sentais en moi un nouvel être et une sorte d'inconnu ; ma raison se révoltait contre ce que j'éprouvais, et je n'osais me demander où tout cela allait me conduire.

Mais les souffrances que j'avais endurées, le souvenir des perfidies dont j'avais été le témoin, l'affreuse guérison que je m'étais imposée, les discours de mes amis, le monde corrompu que j'avais traversé, les tristes vérités que j'y avais vues, celles que, sans les connaître, j'avais comprises et devinées par une funeste intelligence, la débauche enfin, le mépris de l'amour, l'abus de tout, voilà ce que j'avais dans le cœur sans m'en douter encore, et au moment où je croyais renaître à l'espérance et à la vie, toutes ces furies engourdies me prenaient à la gorge et me criaient qu'elles étaient là.

Je me baissai et ouvris le livre, puis je le

fermai aussitôt et le rejetai sur la table. Brigitte me regardait; il n'y avait dans ses beaux yeux ni orgueil blessé ni colère; il n'y avait qu'une tendre inquiétude, comme si j'eusse été malade. « Est-ce que vous croyez que j'ai des secrets? demanda-t-elle en m'embrassant.—Non, lui dis-je, je ne crois rien, sinon que tu es belle, et que je veux mourir en t'aimant. »

Rentré chez moi, comme j'étais en train de dîner, je demandai à Larive : « Qu'est-ce donc que cette madame Pierson? »

Il se retourna tout étonné. « Tu es, lui dis-je, dans le pays depuis nombre d'années; tu dois la connaître mieux que moi. Que dit-on d'elle ici? qu'en pense-t-on dans le village? quelle vie menait-elle avant que je la connusse? quelles gens voyait-elle?

— Ma foi! monsieur, je ne lui ai vu faire que ce qu'elle fait tous les jours, c'est-à-dire se promener dans la vallée, jouer au piquet

avec sa tante, et faire la charité aux pauvres. Les paysans l'appellent Brigitte-la-Rose; je n'ai jamais entendu dire un mot contre elle à qui que ce soit, sinon qu'elle court les champs toute seule, à toute heure du jour et de la nuit; mais c'est dans un but si louable! Elle est la Providence du pays. Quant aux gens qu'elle voit, ce n'est guère que le curé, et M. de Dalens, aux vacances.

— Qu'est-ce que c'est que M. de Dalens?

— C'est le propriétaire d'un château qui est là-bas, derrière la montagne; il ne vient ici que pour la chasse.

— Est-il jeune?

— Oui, monsieur.

— Est-il parent de madame Pierson?

— Non. Il était ami de son mari.

— Y a-t-il long-temps que son mari est mort?

— Cinq ans à la Toussaint; c'était un digne homme.

— Et ce M. de Dalens, dit-on qu'il lui ait fait la cour?

— A la veuve, monsieur? Dame! à vrai dire... (Il s'arrêta d'un air embarrassé).

— Parleras-tu?

— On l'a dit, et on ne l'a pas dit... Je n'en sais rien, je n'en ai rien vu.

— Et tu me disais tout-à-l'heure qu'on ne parlait pas d'elle dans le pays?

— On n'a jamais rien dit, du reste, et je pensais que monsieur savait cela.

— Enfin, le dit-on, oui ou non?

— Oui, monsieur, je le crois, du moins. »

Je me levai de table et descendis sur la promenade. Mercanson y était; je m'attendais qu'il allait m'éviter; tout au contraire il m'aborda.

« Monsieur, me dit-il, vous avez l'autre jour donné des marques de colère dont un homme de mon caractère ne saurait conserver la mémoire. Je vous exprime mon regret

de m'être chargé d'une commission intempestive (c'était sa manière que les longs mots) et de m'être mis en travers des roues avec tant soit peu d'importunité. »

Je lui rendis son compliment, croyant qu'il me quitterait là-dessus ; mais il se mit à marcher à côté de moi.

« Dalens ! Dalens ! répétais-je entre mes dents ; qui me parlera de Dalens ? » car Larive ne m'avait rien dit que ce que peut dire un valet. Par qui le savait-il ? par quelque servante ou quelque paysan. Il me fallait un témoin qui pût avoir vu Dalens chez madame Pierson, et qui sût à quoi s'en tenir. Ce Dalens ne me sortait pas de la tête, et, ne pouvant parler d'autre chose, j'en parlai tout de suite à Mercanson.

Si Mercanson était un méchant homme, s'il était niais ou rusé, je ne l'ai jamais distingué clairement ; il est certain qu'il devait me haïr, et qu'il en agit avec moi aussi

méchamment que possible. Madame Pierson, qui avait la plus grande amitié pour le curé (et c'était à juste titre), avait fini, presque malgré elle, par en avoir pour le neveu. Il en était fier, par conséquent jaloux. Il n'y a pas que l'amour seul qui donne de la jalousie; une faveur, un mot bienveillant, un sourire d'une belle bouche, peuvent l'inspirer jusqu'à la rage à certaines gens.

Mercanson parut d'abord étonné, aussi bien que Larive, des questions que je lui adressais. J'en étais moi-même plus étonné encore. Mais qui se connaît ici-bas?

Aux premières réponses du prêtre, je le vis comprendre ce que je voulais savoir, et décidé à ne pas me le dire.

«Comment se fait-il, monsieur, que vous qui connaissez madame Pierson depuis longtemps, et qui êtes reçu chez elle d'une façon assez intime (je le pense du moins), vous n'y ayez point rencontré M. de Dalens? Mais

apparemment vous avez quelque raison, qu'il ne m'appartient point de connaître, pour vous enquérir de lui aujourd'hui. Ce que j'en puis dire pour ma part, c'est que c'était un honnête gentilhomme, plein de bonté et de charité; il était, comme vous, monsieur, fort intime chez madame Pierson; il a une meute considérable et fait à merveille les honneurs de chez lui. Il faisait de très bonne musique, comme vous, monsieur, chez madame Pierson. Pour ses devoirs de charité, il les remplissait ponctuellement; lorsqu'il était dans le pays, il accompagnait, comme vous, monsieur, cette dame à la promenade. Sa famille jouit à Paris d'une excellente réputation; il m'arrivait de le trouver chez cette dame presque toutes les fois que j'y allais; ses mœurs passent pour excellentes. Du reste, vous pensez, monsieur, que je n'entends parler en tout que d'une familiarité honnête, telle qu'il convient aux personnes de ce mé-

rite. Je crois qu'il ne vient que pour la chasse; il était ami du mari; on le dit fort riche et très généreux; mais je ne le connais d'ailleurs presque pas, sinon par ouï-dire... »

De combien de phrases entortillées le pesant bourreau m'assomma! Je le regardais, honteux de l'écouter, n'osant plus faire une seule question ni l'arrêter dans son bavardage. Il calomnia aussi sourdement et aussi long-temps qu'il voulut; il m'enfonça tout à loisir sa lame torse dans le cœur; quand ce fut fait, il me quitta, sans que je pusse le retenir, et, à tout prendre, il ne m'avait rien dit.

Je restai seul sur la promenade; la nuit commençait à venir. Je ne sais si je ressentais plus de fureur ou plus de tristesse. Cette confiance que j'avais eue, de me livrer aveuglément à mon amour pour ma chère Brigitte, m'avait été si douce et si naturelle que je ne pouvais me résoudre à croire que

tant de bonheur m'eût trompé. Ce sentiment naïf et crédule qui m'avait conduit à elle, sans que je voulusse le combattre ni en douter jamais, m'avait semblé à lui seul comme une preuve qu'elle en était digne. Etait-il donc possible que ces quatre mois si heureux ne fussent déjà qu'un rêve?

« Mais après tout, me dis-je tout-à-coup, cette femme s'est donnée bien vite. N'y aurait-il point eu de mensonge dans cette intention de me fuir qu'elle m'avait d'abord marquée et qu'une parole a fait évanouir? N'aurais-je point par hasard affaire à une femme comme on en voit tant? Oui, c'est ainsi qu'elles s'y prennent toutes; elles feignent de reculer afin de se voir poursuivre. Les biches elles-mêmes en font autant; c'est un instinct de la femelle. N'est-ce pas de son propre mouvement qu'elle m'a avoué son amour, au moment même où je croyais qu'elle ne serait jamais à moi? Dès le premier

jour que je l'ai vue, n'a-t-elle pas accepté mon bras, sans me connaître, avec une légèreté qui aurait dû me faire douter d'elle? Si ce Dalens a été son amant, il est probable qu'il l'est encore; ce sont de ces liaisons du monde qui ne commencent ni ne finissent; quand on se voit on se reprend, et dès qu'on se quitte on s'oublie. Si cet homme revient aux vacances, elle le reverra sans doute, et probablement sans rompre avec moi. Qu'est-ce que c'est que cette tante, que cette vie mystérieuse qui a la charité pour affiche, que cette liberté déterminée qui ne se soucie d'aucun propos? Ne seraient-ce point des aventurières que ces deux femmes avec leur petite maison, leur prudhomie et leur sagesse qui en imposent si vite aux gens et se démentent plus vite encore? Assurément, quoi qu'il en soit, je suis tombé les yeux fermés dans une affaire de galanterie que j'ai prise pour un roman; mais que faire à présent? Je ne vois

personne ici que ce prêtre qui ne veut pas parler clairement, ou son oncle qui en dira moins encore. O mon Dieu! qui me sauvera? comment savoir la vérité?»

Ainsi parlait la jalousie; ainsi, oubliant tant de larmes et tout ce que j'avais souffert, j'en venais, au bout de deux jours, à m'inquiéter de ce que Brigitte m'avait cédé. Ainsi, comme tous ceux qui doutent, je mettais déjà de côté les sentimens et les pensées pour disputer avec les faits, m'attacher à la lettre morte, et disséquer ce que j'aimais.

Tout en m'enfonçant dans mes réflexions, je gagnais à pas lents la maison de Brigitte. Je trouvai la grille ouverte, et, comme je traversais la cour, je vis de la lumière dans la cuisine. Je pensai à questionner la servante. Je tournai donc de ce côté, et, maniant dans ma poche quelques pièces d'argent, je m'avançai vers le seuil.

Une impression d'horreur m'arrêta court.

Cette servante était une vieille femme maigre et ridée, le dos toujours courbé comme les gens attachés à la glèbe. Je la trouvai remuant sa vaisselle sur un évier malpropre. Une chandelle dégoûtante tremblotait dans sa main; autour d'elle des casseroles, des plats, des restes du dîner que visitait un chien errant, entré comme moi avec honte. Une odeur chaude et nauséabonde sortait des murs humides; lorsque la vieille m'aperçut, elle me regarda en souriant avec un air confidentiel. Elle m'avait vu me glisser le matin hors de la chambre de sa maîtresse. Je frissonnai de dégoût de moi-même et de ce que je venais chercher dans un lieu si bien assorti à l'action ignoble que je méditais. Je me sauvai de cette vieille comme de ma jalousie personnifiée, et comme si l'odeur de sa vaisselle fût sortie de mon propre cœur.

Brigitte était à la fenêtre, arrosant ses

fleurs bien-aimées ; un enfant d'une de nos voisines, assis au fond de la bergère et enterré dans les coussins, se berçait à une de ses manches, et lui faisait, la bouche pleine de bonbons, dans son langage joyeux et incompréhensible, un de ces grands discours des marmots qui ne savent pas encore parler. Je m'assis auprès d'elle et baisai l'enfant sur ses grosses joues, comme pour rendre à mon cœur un peu d'innocence. Brigitte me fit un accueil craintif; elle voyait dans mes regards son image déjà troublée. De mon côté j'évitais ses yeux; plus j'admirais sa beauté et son air de candeur, plus je me disais qu'une pareille femme, si elle n'était pas un ange, était un monstre de perfidie. Je m'efforçais de me rappeler chaque parole de Mercanson, et je confrontais pour ainsi dire les insinuations de cet homme avec les traits de ma maîtresse et les contours charmans de son visage. « Elle est bien belle, me

disais-je, bien dangereuse si elle sait tromper; mais je la rouerai et lui tiendrai tête, et elle saura qui je suis. »

« Ma chère, lui dis-je après un long silence, je viens de donner un conseil à un ami qui m'a consulté. C'est un jeune homme assez simple; il m'écrit qu'il a découvert qu'une femme, qui vient de se donner à lui, a en même temps un autre amant. Il m'a demandé ce qu'il devait faire.

— Que lui avez-vous répondu?

— Deux questions : Est-elle jolie, et l'aimez-vous? Si vous l'aimez, oubliez-la; si elle est jolie et que vous ne l'aimiez pas, gardez-la pour votre plaisir; il sera toujours temps de la quitter si vous n'avez affaire qu'à sa beauté, et autant vaut celle-là qu'une autre. »

En m'entendant parler ainsi, Brigitte lâcha l'enfant qu'elle tenait; elle fut s'asseoir au fond de la chambre. Nous étions sans lumière; la lune, qui éclairait la place que

Brigitte venait de quitter, projetait une ombre profonde sur le sopha où elle était assise. Les mots que j'avais prononcés portaient un sens si dur, si cruel, que j'en étais navré moi-même et que mon cœur s'emplissait d'amertume. L'enfant inquiet appelait Brigitte et s'attristait en nous regardant. Ses cris joyeux, son petit bavardage cessèrent peu à peu ; il s'endormit sur la bergère. Ainsi tous trois nous demeurâmes en silence, et un nuage passa sur la lune.

Une servante entra qui vint chercher l'enfant; on apporta de la lumière. Je me levai et Brigitte en même temps; mais elle porta les deux mains sur son cœur, et tomba à terre au pied de son lit.

Je courus à elle épouvanté; elle n'avait pas perdu connaissance et me pria de n'appeler personne. Elle me dit qu'elle était sujette à de violentes palpitations qui la tourmentaient depuis sa jeunesse et la prenaient

ainsi tout-à-coup, mais que du reste il n'y avait point de danger dans ces attaques ni aucun remède à employer. J'étais à genoux auprès d'elle; elle m'ouvrit doucement les bras; je lui saisis la tête et me jetai sur son épaule. « Ah! mon ami, dit-elle, je vous plains.

— Ecoute-moi, lui dis-je à l'oreille, je suis un misérable fou; mais je ne puis rien garder sur le cœur. Qu'est-ce que c'est qu'un M. Dalens qui demeure sur la montagne et qui vient te voir quelquefois? »

Elle parut étonnée de m'entendre prononcer ce nom. « Dalens? dit-elle, c'est un ami de mon mari. »

Elle me regardait comme pour ajouter : A propos de quoi cette question? Il me sembla que son visage s'était rembruni. Je me mordis les lèvres. « Si elle veut me tromper, pensai-je, j'ai eu tort de parler. »

Brigitte se leva avec peine; elle prit son

éventail et marcha à grands pas dans la chambre. Elle respirait avec violence; je l'avais blessée. Elle resta quelque temps pensive, et nous échangeâmes deux ou trois regards presque froids, et presque ennemis. Elle alla à son secrétaire qu'elle ouvrit, en tira un paquet de lettres attachées avec de la soie, et le jeta devant moi sans dire un mot.

Mais je ne regardais ni elle ni ses lettres; je venais de lancer une pierre dans un abîme et j'en écoutais retentir l'écho. Pour la première fois, sur le visage de Brigitte avait paru l'orgueil offensé. Il n'y avait plus dans ses yeux ni inquiétude ni pitié, et comme je venais de me sentir tout autre que je n'avais jamais été, je venais aussi de voir en elle une femme qui m'était inconnue.

« Lisez cela, » dit elle enfin. Je m'avançai et lui tendis la main. « Lisez cela, lisez cela, » répéta-t-elle d'un ton glacé.

Je tenais les lettres. Je me sentis en ce mo-

ment si persuadé de son innocence, et je me trouvais si injuste, que j'étais pénétré de repentir. « Vous me rappelez, me dit-elle, que je vous dois l'histoire de ma vie ; asseyez-vous, et vous la saurez. Vous ouvrirez ensuite ces tiroirs, et vous lirez tout ce qu'il y a ici écrit de ma main ou de mains étrangères. »

Elle s'assit et me montra un fauteuil. Je vis l'effort qu'elle faisait pour parler. Elle était pâle comme la mort ; sa voix altérée sortait avec peine, et sa gorge se contractait.

« Brigitte ! Brigitte ! m'écriai-je, au nom du ciel, ne parlez pas ! Dieu m'est témoin que je ne suis pas né tel que vous me croyez ; je n'ai jamais été de ma vie ni soupçonneux ni défiant. On m'a perdu, on m'a faussé le cœur. Une expérience déplorable m'a conduit dans un précipice, et je n'ai vu, depuis un an, que ce qu'il y a de mal ici-bas. Dieu m'est témoin que jusqu'à ce jour je ne me croyais pas moi-même capable de ce rôle ignoble,

le dernier de tous, celui d'un jaloux. Dieu m'est témoin que je vous aime et qu'il n'y a que vous en ce monde qui puissiez me guérir du passé. Je n'ai eu affaire jusqu'ici qu'à des femmes qui m'ont trompé ou qui étaient indignes d'amour. J'ai mené la vie d'un libertin; j'ai dans le cœur des souvenirs qui ne s'en effaceront jamais. Est-ce ma faute si une calomnie, si l'accusation la plus vague, la plus insoutenable, rencontre aujourd'hui dans ce cœur des fibres encore souffrantes, prêtes à accueillir tout ce qui ressemble à de la douleur? On m'a parlé ce soir d'un homme que je ne connais pas, dont je ne savais pas l'existence; on m'a fait entendre qu'il y avait eu, sur vous et sur lui, des propos tenus qui ne prouvent rien; je ne veux rien vous en demander; j'en ai souffert, je vous l'ai avoué, et c'est un tort irréparable. Mais plutôt que d'accepter ce que vous me proposez, je vais tout jeter dans le feu. Ah! mon amie, ne

me dégradez pas ; n'en venez pas à vous justifier, ne me punissez pas de souffrir. Comment pourrais-je, au fond du cœur, vous soupçonner de me tromper? Non, vous êtes belle et vous êtes sincère ; un seul de vos regards, Brigitte, m'en dit plus long que je n'en demande pour vous aimer. Si vous saviez quelles horreurs, quelles perfidies monstrueuses a vues l'enfant qui est devant vous ! Si vous saviez comme on l'a traité, comme on s'est raillé de tout ce qu'il a de bon, comme on a pris soin de lui apprendre tout ce qui peut mener au doute, à la jalousie, au désespoir ! Hélas, hélas ! ma chère maîtresse, si vous saviez qui vous aimez ! Ne me faites point de reproches ; ayez le courage de me plaindre ; j'ai besoin d'oublier qu'il existe d'autres êtres que vous. Qui sait par quelles épreuves, par quels affreux momens de douleur il ne va pas falloir que je passe ! Je ne me doutais pas qu'il en pût être ainsi, je ne croyais pas avoir

à combattre. Depuis que vous êtes à moi, je m'aperçois de ce que j'ai fait; j'ai senti en vous embrassant combien mes lèvres s'étaient souillées. Au nom du ciel, aidez-moi à vivre! Dieu m'a fait meilleur que cela. »

Brigitte me tendit les bras, me fit les plus tendres caresses. Elle me pria de lui conter tout ce qui avait donné lieu à cette triste scène. Je ne lui parlai que de ce que m'avait dit Larive, et n'osai lui avouer que j'avais interrogé Mercanson. Elle voulut absolument que j'écoutasse ses explications. M. de Dalens l'avait aimée; mais c'était un homme léger, très dissipé et très inconstant; elle lui avait fait comprendre que, ne voulant pas se remarier, elle ne pouvait que le prier de changer de langage, et il s'était résigné de bonne grace; mais ses visites, depuis ce temps, avaient toujours été plus rares, et aujourd'hui il ne venait plus. Elle tira de la liasse une lettre qu'elle me montra, et dont

la date était récente; je ne pus m'empêcher de rougir en y trouvant la confirmation de ce qu'elle venait de me dire; elle m'assura qu'elle me pardonnait, et exigea de moi, pour tout châtiment, la promesse que dorénavant je lui ferais part à l'instant même de ce qui pourrait éveiller en moi quelque soupçon sur elle. Notre traité fut scellé d'un baiser, et lorsque je partis, au jour, nous avions oublié tous deux que M. de Dalens existât.

CHAPITRE II.

Une espèce d'inertie stagnante, colorée d'une joie amère, est ordinaire aux débauchés. C'est une suite d'une vie de caprice, où rien n'est réglé sur les besoins du corps, mais sur les fantaisies de l'esprit, et où l'un doit toujours être prêt à obéir à l'autre. La

jeunesse et la volonté peuvent résister aux excès; mais la nature se venge en silence, et le jour où elle décide qu'elle va réparer sa force, la volonté meurt pour l'attendre et en abuser de nouveau.

Retrouvant alors autour de lui tous les objets qui le tentaient la veille, l'homme, qui n'a plus la force de s'en saisir, ne peut rendre à ce qui l'entoure que le sourire du dégoût. Ajoutez que ces objets mêmes, qui excitaient hier son désir, ne sont jamais abordés de sang-froid; tout ce qu'aime le débauché, il s'en empare avec violence; sa vie est une fièvre; ses organes, pour chercher la jouissance, sont obligés de se mettre au pair avec des liqueurs fermentées, des courtisanes et des nuits sans sommeil; dans ses jours d'ennui et de paresse, il sent donc une bien plus grande distance qu'un autre homme entre son impuissance et ses tentations, et, pour résister à celles-ci, il faut

que l'orgueil vienne à son secours et lui fasse croire qu'il les dédaigne. C'est ainsi qu'il crache sans cesse sur tous les festins de sa vie, et qu'entre une soif ardente et une profonde satiété, la vanité tranquille le conduit à la mort.

Quoique je ne fusse plus un débauché, il m'arriva tout-à-coup que mon corps se souvint de l'avoir été. Il est tout simple que jusque là je ne m'en fusse pas aperçu. Devant la douleur que j'avais ressentie à la mort de mon père, tout d'abord avait fait silence. Un amour violent était venu; tant que j'étais dans la solitude, l'ennui n'avait pas à lutter. Triste ou gai, comme vient le temps, qu'importe à celui qui est seul ?

Comme le zinc, ce demi-métal, tiré de la veine bleuâtre où il dort dans la calamine, fait jaillir de lui-même un rayon du soleil en approchant du cuivre vierge, ainsi les baisers de Brigitte réveillèrent peu à peu

dans mon cœur ce que j'y portais enfoui. Dès que je me trouvai vis-à-vis d'elle, je m'aperçus de ce que j'étais.

Il y avait de certains jours où je me sentais, dès le matin, une disposition d'esprit si bizarre qu'il est impossible de la qualifier. Je me réveillais, sans motif, comme un homme qui a fait la veille un excès de table qui l'a épuisé. Toutes les sensations du dehors me causaient une fatigue insupportable, tous les objets connus et habituels me rebutaient et m'ennuyaient; si je parlais, c'était pour tourner en ridicule ce que disaient les autres, ou ce que je pensais moi-même. Alors, étendu sur un canapé et comme incapable de mouvement, je faisais manquer de propos délibéré toutes les parties de promenade que nous avions concertées la veille; j'imaginais de rechercher dans ma mémoire ce que, durant mes bons momens, j'avais pu dire de mieux senti et de plus sincèrement tendre à ma chère

maîtresse, et je n'étais satisfait que lorsque mes plaisanteries ironiques avaient gâté et empoisonné ces souvenirs des jours heureux. « Ne pourriez-vous me laisser cela? me demandait tristement Brigitte. S'il y a en vous deux hommes si différens, ne pourriez-vous, quand le mauvais se lève, vous contenter d'oublier le bon ? »

La patience que Brigitte opposait à ces égaremens ne faisait cependant qu'exciter ma gaîté sinistre. Étrange chose que l'homme qui souffre veuille faire souffrir ce qu'il aime! Qu'on ait si peu d'empire sur soi, n'est-ce pas la pire des maladies? Qu'y a-t-il de plus cruel pour une femme que de voir un homme qui sort de ses bras tourner en dérision, par une bizarrerie sans excuse, ce que les nuits heureuses ont de plus sacré et de plus mystérieux? Elle ne me fuyait pourtant pas; elle restait auprès de moi, courbée sur sa tapisserie, tandis que, dans mon hu-

meur féroce, j'insultais ainsi à l'amour, et laissait grommeler ma démence sur une bouche humide de ses baisers.

Ces jours-là, contre l'ordinaire, je me sentais en train de parler de Paris, et de représenter ma vie débauchée comme la meilleure chose du monde. « Vous n'êtes qu'une dévote, disais-je en riant à Brigitte; vous ne savez pas ce que c'est. Il n'y a rien de tel que les gens sans souci et qui font l'amour sans y croire. » N'était-ce pas dire que je n'y croyais pas?

« Eh bien! me répondait Brigitte, enseignez-moi à vous plaire toujours. Je suis peut-être aussi jolie que les maîtresses que vous regrettez; si je n'ai pas l'esprit qu'elles avaient pour vous divertir à leur manière, je ne demande qu'à apprendre. Faites comme si vous ne m'aimiez pas, et laissez-moi vous aimer sans en rien dire. Si je suis dévote à l'église,

je le suis aussi en amour. Que faut-il faire pour que vous le croyiez? »

La voilà devant son miroir, s'habillant au milieu du jour comme pour un bal ou une fête, affectant une coquetterie qu'elle ne pouvait cependant souffrir, cherchant à prendre le même ton que moi, riant et sautant par la chambre. « Suis-je à votre goût? disait-elle. A laquelle de vos maîtresses trouvez-vous que je ressemble? Suis-je assez belle pour vous faire oublier qu'on peut croire encore à l'amour? Ai-je l'air d'une sans-souci? » Puis, au milieu de cette joie factice, je la voyais qui me tournait le dos, et un frisson involontaire faisait trembler sur ses cheveux les tristes fleurs qu'elle y posait. Je m'élançais alors à ses pieds. « Cesse, lui disais-je; tu ressembles trop bien à ce que tu veux imiter, et à ce que ma bouche est assez vile pour oser rappeler devant toi. Ote ces fleurs, ôte cette robe. Lavons cette

gaîté avec une larme sincère; ne me fais pas me souvenir que je ne suis que l'enfant prodigue; je ne sais que trop le passé. »

Mais ce repentir même était cruel; il lui prouvait que les fantômes que j'avais dans le cœur étaient pleins de réalité. En cédant à un mouvement d'horreur, je ne faisais que lui dire clairement que sa résignation et son désir de me plaire ne m'offraient qu'une image impure.

Et c'était vrai. J'arrivais chez Brigitte transporté de joie, jurant d'oublier dans ses bras mes douleurs et ma vie passée; je protestais à deux genoux de mon respect pour elle jusqu'au pied de son lit; j'y entrais comme dans un sanctuaire; je lui tendais les bras en répandant des larmes; puis elle faisait un certain geste, elle quittait sa robe d'une certaine façon, elle disait un certain mot en s'approchant de moi; et je me souvenais tout-à-coup de telle fille qui, en quittant

sa robe un soir et approchant de mon lit, avait fait ce geste, avait dit ce mot.

Pauvre ame dévouée! que souffrais-tu alors en me voyant pâlir devant toi! lorsque mes bras, prêts à te recevoir, tombaient comme privés de vie sur ton épaule douce et fraîche! lorsque le baiser se fermait sur ma lèvre, et que le plein regard de l'amour, ce pur rayon de la lumière de Dieu, reculait dans mes yeux comme une flèche que le vent détourne! Ah! Brigitte, quels diamans coulaient de tes paupières! dans quel trésor de charité sublime tu puisais, d'une main patiente, ton triste amour plein de pitié!

Pendant long-temps les bons et les mauvais jours se succédèrent presque régulièrement; je me montrais alternativement dur et railleur, tendre et dévoué, sec et orgueilleux, repentant et soumis. La figure de Desgenais, qui la première m'avait apparu

comme pour m'avertir de ce que j'allais faire, était sans cesse présente à ma pensée. Durant mes jours de doute et de froideur, je m'entretenais, pour ainsi dire, avec lui; souvent, au moment même où je venais d'offenser Brigitte par quelque raillerie cruelle, je me disais : « S'il était à ma place, il en ferait bien d'autres que moi. »

Quelquefois aussi, en mettant mon chapeau pour aller chez Brigitte, je me regardais dans la glace et je me disais : « Quel grand mal y a-t-il? J'ai, après tout, une jolie maîtresse; elle s'est donnée à un libertin; qu'elle me prenne tel que je suis. » J'arrivais le sourire sur les lèvres, je me jetais dans un fauteuil d'un air indolent et délibéré; puis je voyais approcher Brigitte avec ses grands yeux doux et inquiets; je prenais dans mes mains ses petites mains blanches, et je me perdais dans un rêve infini.

Comment donner un nom à une chose

sans nom? Étais-je bon ou étais-je méchant? étais-je défiant ou étais-je fou? Il ne faut pas y réfléchir, il faut aller; cela était ainsi.

Nous avions pour voisine une jeune femme qui s'appelait madame Daniel; elle ne manquait pas de beauté, encore moins de coquetterie; elle était pauvre et voulait passer pour riche; elle venait nous voir après dîner, et jouait toujours gros jeu contre nous, quoique ses pertes la missent mal à l'aise; elle chantait et n'avait point de voix. Au fond de ce village ignoré, où sa mauvaise destinée la forçait à s'ensevelir, elle se sentait dévorée d'une soif inouïe de plaisir. Elle ne parlait que de Paris, où elle mettait les pieds deux ou trois jours par an; elle prétendait suivre les modes; ma chère Brigitte l'y aidait de son mieux, tout en souriant de pitié. Son mari était employé au cadastre; il la menait, les jours de fête, au chef-lieu du département, et, affublée de

tous ses atours, la petite femme dansait là de tout son cœur avec la garnison, dans les salons de la préfecture. Elle en revenait les yeux brillans et le corps brisé ; elle arrivait alors chez nous, afin d'avoir à conter ses prouesses, et les petits chagrins qu'elle avait causés. Le reste du temps elle lisait des romans, n'ayant jamais rien vu de son ménage, qui du reste n'était pas ragoûtant.

Toutes les fois que je la voyais, je ne manquais pas de me moquer d'elle, ne trouvant rien de si ridicule que cette vie qu'elle croyait mener ; j'interrompais ses récits de fête pour lui demander des nouvelles de son mari et de son beau-père, qu'elle détestait par-dessus tout, l'un parce qu'il était son mari, et l'autre parce qu'il n'était qu'un paysan ; enfin nous n'étions guère ensemble sans nous disputer sur quelque sujet.

Je m'avisai, dans mes mauvais jours, de faire la cour à cette femme, uniquement pour

chagriner Brigitte. « Voyez, disais-je, comme madame Daniel entend parfaitement la vie! De l'humeur enjouée dont elle est, peut-on souhaiter une plus charmante maîtresse? » J'entreprenais alors son éloge; son babillage insignifiant devenait un laisser-aller plein de finesse, ses prétentions exagérées une envie de plaire toute naturelle; était-ce sa faute si elle était pauvre? du moins elle ne pensait qu'au plaisir et le confessait franchement; elle ne faisait pas de sermons et n'écoutait pas ceux des autres. J'allais jusqu'à dire à Brigitte qu'elle devait la prendre pour modèle, et que c'était là tout-à-fait le genre de femmes qui me plaisait.

La pauvre madame Daniel surprit dans les yeux de Brigitte quelques signes de mélancolie. C'était une étrange créature, aussi bonne et aussi sincère, quand on la tirait de ses chiffons, qu'elle était sotte quand elle les avait en tête. Elle fit, à cette occasion, une ac-

tion toute semblable à elle, c'est-à-dire à la fois bonne et sotte. Un beau jour, à la promenade, comme elles étaient toutes deux seules, elle se jeta dans les bras de Brigitte, lui dit qu'elle s'apercevait que je commençais à lui faire la cour, et que je lui adressais des propos dont l'intention n'était pas douteuse; mais qu'elle savait que j'étais l'amant d'une autre, et que pour elle, quoi qu'il pût arriver, elle mourrait plutôt que de détruire le bonheur d'une amie. Brigitte la remercia, et madame Daniel, ayant mis sa conscience en repos, ne se fit plus faute d'œillades pour me désoler de son mieux.

Lorsque, le soir, elle fut partie, Brigitte me dit d'un ton sévère ce qui s'était passé dans le bois; elle me pria de lui épargner de pareils affronts à l'avenir. « Non pas, dit-elle, que j'en fasse cas, ni que je croie à ces plaisanteries; mais, si vous avez quelque amour pour moi, il me semble qu'il est inutile

d'apprendre à un tiers que vous ne l'avez pas tous les jours.

— Est-il possible, répondis-je en riant, que cela ait quelque importance? Vous voyez bien que je me moque et que c'est pour passer le temps.

— Ah! mon ami, mon ami, dit Brigitte, c'est un malheur qu'il faille passer le temps.»

Quelques jours après je lui proposai d'aller nous-mêmes à la préfecture, et de voir danser madame Daniel; elle y consentit à regret. Tandis qu'elle achevait sa toilette, j'étais auprès de la cheminée, et je lui fis quelque reproche sur ce qu'elle perdait son ancienne gaîté. «Qu'avez-vous donc? lui demandai-je (je le savais aussi bien qu'elle); pourquoi cet air morose qui maintenant ne vous quitte plus? En vérité, vous nous ferez vivre dans un tête-à-tête un peu triste. Je vous ai connu autrefois un caractère plus

joyeux, plus libre et plus ouvert; il n'est guère flatteur pour moi de voir que je l'ai fait changer. Mais vous avez l'esprit claustral; vous étiez née pour vivre au couvent. »

C'était un dimanche; quand nous passâmes sur la promenade, Brigitte fit arrêter la voiture pour dire bonsoir à quelques bonnes amies, fraîches et braves filles de campagne qui s'en allaient danser aux Tilleuls. Après qu'elle les eut quittées, elle eut long-temps la tête à la portière; son petit bal lui était cher; elle porta son mouchoir à ses yeux.

Nous trouvâmes à la préfecture madame Daniel dans toute sa joie. Je commençai à la faire danser assez souvent pour qu'on le remarquât; je lui fis mille complimens, et elle y répondit de son mieux.

Brigitte était en face de nous; son regard ne nous quittait pas. Ce que j'éprouvais est difficile à dire; c'était du plaisir et de la peine. Je la voyais clairement jalouse; mais

au lieu d'en être touché, je fis tout ce qu'il fallait pour l'inquiéter davantage.

Je m'attendais, en revenant, à des reproches de sa part; non-seulement elle ne m'en fit pas, mais elle resta sombre et muette le lendemain et le jour suivant. Quand j'arrivais chez elle, elle venait à moi et m'embrassait; après quoi nous nous asseyions l'un en face de l'autre, préoccupés tous deux et échangeant à peine quelques paroles insignifiantes. Le troisième jour, elle parla, éclata en reproches amers, me dit que ma conduite était inexplicable, qu'elle ne savait qu'en penser, sinon que je ne l'aimais plus, mais qu'elle ne pouvait supporter cette vie, et qu'elle était résolue à tout plutôt que de souffrir mes bizarreries et mes froideurs. Elle avait les yeux pleins de larmes, et j'étais prêt à lui demander pardon, lorsqu'il lui échappa tout-à-coup quelques mots tellement amers que mon orgueil se révolta. Je lui répliquai sur

le même ton, et notre querelle prit un caractère de violence. Je lui dis qu'il était ridicule que je ne pusse inspirer à ma maîtresse assez de confiance pour qu'elle s'en rapportât à moi sur les actions les plus ordinaires; que madame Daniel n'était qu'un prétexte; qu'elle savait fort bien que je ne pensais pas sérieusement à elle; que sa prétendue jalousie n'était qu'un despotisme très réel, et que, du reste, si cette vie la fatiguait, il ne tenait qu'à elle de la rompre.

« Soit, me répondit-elle. Aussi bien, depuis que je suis à vous, je ne vous reconnais plus; vous avez sans doute joué une comédie pour me persuader que vous m'aimiez; elle vous lasse, et vous n'avez plus que du mal à me rendre. Vous me soupçonnez de vous tromper sur le premier mot qu'on vous dit, et je n'ai pas le droit de souffrir d'une insulte que vous me faites. Vous n'êtes plus l'homme que j'ai aimé.

— Je sais, lui dis-je, ce que c'est que vos souffrances. A quoi tient-il qu'elles ne se renouvellent à chaque pas que je ferai? Je n'aurai bientôt plus la permission d'adresser la parole à une autre que vous. Vous feignez d'être maltraitée afin de pouvoir insulter vous-même. Vous m'accusez de tyrannie pour que je devienne un esclave; puisque je trouble votre repos, vivez en paix; vous ne me verrez plus. »

Nous nous quittâmes avec colère, et je passai un jour sans la voir. Le lendemain soir, vers minuit, je me sentis une telle tristesse que je ne pus y résister. Je versai un torrent de larmes; je m'accablai moi-même d'injures que je méritais bien. Je me dis que je n'étais qu'un fou, et qu'une méchante espèce de fou, de faire souffrir la plus noble, la meilleure des créatures. Je courus chez elle pour me jeter à ses pieds.

En entrant dans le jardin, je vis sa cham-



bre éclairée, et une pensée douteuse me traversa l'esprit. « Elle ne m'attend pas à cette heure, me dis-je; qui sait ce qu'elle fait? Je l'ai laissée en larmes hier; je vais peut-être la retrouver en train de chanter, et ne se souciant pas plus de moi que si je n'existais pas. Elle est peut-être à sa toilette, comme l'*autre*. Il faut que j'entre doucement et que je sache à quoi m'en tenir. »

Je m'avançai sur la pointe du pied, et, la porte se trouvant par hasard entr'ouverte, je pus voir Brigitte sans en être vu.

Elle était assise devant sa table, et écrivait dans ce même livre qui avait causé mes premiers doutes sur son compte. Elle tenait dans sa main gauche une petite boîte de bois blanc qu'elle regardait de temps en temps avec une sorte de tremblement nerveux. Je ne sais ce qu'il y avait de sinistre dans l'apparence de tranquillité qui régnait dans la chambre. Son secrétaire était ouvert, et plu-

sieurs liasses de papiers y étaient rangées, comme venant d'y être mises en ordre.

Je fis quelque bruit en poussant la porte. Elle se leva, alla au secrétaire qu'elle ferma, puis vint à moi avec un sourire : « Octave, me dit-elle, nous sommes deux enfans, mon ami. Notre querelle n'a pas le sens commun, et si tu n'étais revenu ce soir, j'aurais été chez toi cette nuit. Pardonne-moi, c'est moi qui ai tort. Madame Daniel vient dîner demain ; fais-moi repentir, si tu veux, de ce que tu appelles mon despotisme. Pourvu que tu m'aimes, je suis heureuse ; oublions ce qui s'est passé, et ne gâtons pas notre bonheur. »

CHAPITRE III.

Notre querelle avait été, pour ainsi dire, moins triste que notre réconciliation; elle fut accompagnée, de la part de Brigitte, d'un mystère qui m'effraya d'abord, puis qui me laissa dans l'ame une inquiétude perpétuelle.

Plus j'allais, plus se développaient en moi,

malgré tous mes efforts, les deux élémens de malheur que le passé m'avait légués : tantôt une jalousie furieuse, pleine de reproches et d'injures; tantôt une gaîté cruelle, une légèreté affectée qui outrageait en plaisantant ce que j'avais moi-même de plus cher. Ainsi me poursuivaient sans relâche des souvenirs inexorables; ainsi Brigitte, se voyant traitée alternativement ou comme une maîtresse infidèle ou comme une fille entretenue, tombait peu à peu dans une tristesse qui dévastait notre vie entière; et le pire de tout, c'est que cette tristesse même, quoique j'en susse le motif et que je me sentisse coupable, ne m'en était pas moins à charge. J'étais jeune, et j'aimais le plaisir; ce tête-à-tête de tous les jours avec une femme plus âgée que moi, qui souffrait et languissait, ce visage de plus en plus sérieux que j'avais toujours devant moi, tout cela révoltait ma jeunesse et m'inspirait des regrets amers pour ma liberté d'autrefois.

Lorsque, par un beau clair de lune, nous traversions lentement la forêt, nous nous sentions pris tous les deux d'une mélancolie profonde. Brigitte me regardait avec pitié; nous allions nous asseoir sur une roche qui dominait une gorge déserte. Nous y passions des heures entières; ses yeux à demi voilés plongeaient dans mon cœur à travers les miens, puis elle les reportait sur la nature, sur le ciel et sur la vallée. «Ah! mon cher enfant, disait-elle, que je te plains! tu ne m'aimes pas.»

Pour gagner cette roche, il fallait faire deux lieues dans les bois; autant pour revenir, cela faisait quatre. Brigitte n'avait peur ni de la fatigue ni de la nuit. Nous partions à onze heures du soir pour ne rentrer quelquefois qu'au matin. Quand il s'agissait de ces grandes courses, elle prenait une blouse bleue, et des habits d'homme, disant avec gaîté que son costume habituel n'était pas fait

pour les broussailles. Elle marchait devant moi dans le sable, avec un pas déterminé et un mélange si charmant de délicatesse féminine et de témérité enfantine que je m'arrêtais pour la regarder à chaque instant. Il semblait, une fois lancée, qu'elle eût à accomplir une tâche difficile, mais sacrée; elle allait devant comme un soldat, les bras ballans, et chantant à tue-tête; tout d'un coup elle se retournait, venait à moi et m'embrassait. C'était pour aller; au retour, elle s'appuyait sur mon bras; alors plus de chanson; c'étaient des confidences, de tendres propos à voix basse, quoique nous fussions tous deux seuls à plus de deux lieues à la ronde. Je ne me souviens pas d'un seul mot, échangé durant le retour, qui ne fût pas d'amour ou d'amitié.

Un soir nous avions pris, pour gagner la roche, un chemin de notre invention, c'est-à-dire que nous avions été à travers les bois

sans suivre de chemin. Brigitte y allait de si bon cœur, et sa petite casquette de velours sur ses grands cheveux blonds lui donnait si bien l'air d'un gamin résolu, que j'oubliais qu'elle était femme lorsqu'il y avait quelque pas difficile à franchir. Plus d'une fois elle avait été obligée de me rappeler pour l'aider à grimper aux rochers, tandis que, sans songer à elle, je m'étais déjà élancé plus haut. Je ne puis dire l'effet que produisait alors, dans cette nuit claire et magnifique, au milieu des forêts, cette voix de femme à demi joyeuse et à demi plaintive, sortant de ce petit corps d'écolier, accroché aux genêts et aux troncs d'arbres et ne pouvant plus avancer. Je la prenais dans mes bras. « Allons, madame, lui disais-je en riant, vous êtes un joli petit montagnard brave et alerte ; mais vous écorchez vos mains blanches, et malgré vos gros souliers ferrés, votre bâton et votre air martial, je vois qu'il faut vous emporter. »

Nous arrivâmes tout essoufflés; j'avais autour du corps une courroie, et je portais de quoi boire dans une bouteille d'osier; lorsque nous fûmes sur la roche, ma chère Brigitte me demanda ma bouteille; je l'avais perdue, aussi bien qu'un briquet qui nous servait à un autre usage; c'était à lire les noms des routes écrites sur les poteaux, quand nous nous étions égarés, ce qui arrivait continuellement. Je grimpais alors aux poteaux, et il s'agissait d'allumer le briquet assez à propos pour saisir au passage les lettres à demi effacées; tout cela follement, comme deux enfans que nous étions. Il fallait nous voir dans un carrefour, lorsqu'il y avait à déchiffrer, non pas un poteau, mais cinq ou six, jusqu'à ce que le bon se trouvât. Mais ce soir-là tout notre bagage était resté dans l'herbe. « Eh bien! me dit Brigitte, nous passerons la nuit ici; aussi bien je suis fatiguée. Ce rocher est un lit un peu dur; nous

en ferons un avec des feuilles sèches. Asseyons-nous, et n'en parlons plus. »

La soirée était superbe; la lune se levait derrière nous; je la vois encore à ma gauche. Brigitte la regarda long-temps sortir doucement des dentelures noires que les collines boisées dessinaient à l'horizon. A mesure que la clarté de l'astre se dégageait des taillis épais et se répandait dans le ciel, la chanson de Brigitte devenait plus lente et plus mélancolique. Elle s'inclina bientôt, et me jetant ses bras au cou : « Ne crois pas, me dit-elle, que je ne comprenne pas ton cœur, et que je te fasse des reproches de ce que tu me fais souffrir. Ce n'est pas ta faute, mon ami, si tu manques de forces pour oublier ta vie passée; c'est de bonne foi que tu m'as aimée, et je ne regretterai jamais, quand je devrais mourir de ton amour, le jour où je me suis donnée. Tu as cru renaître à la vie, et que tu oublierais dans mes bras le souvenir des

femmes qui t'ont perdu. Hélas! Octave, j'ai souri autrefois de cette précoce expérience que tu disais avoir acquise, et dont je t'entendais te vanter comme les enfans qui ne savent rien. Je croyais que je n'avais qu'à vouloir, et que tout ce qu'il y avait de bon dans ton cœur allait te venir sur les lèvres à mon premier baiser. Tu le croyais toi-même, et nous nous sommes trompés tous deux. O enfant! tu portes au cœur une plaie qui ne veut pas guérir; cette femme qui t'a trompé, il faut que tu l'aies bien aimée! oui, plus que moi, bien plus, hélas! puisqu'avec tout mon pauvre amour je ne puis effacer son image; il faut aussi qu'elle t'ait cruellement trompé, puisque c'est en vain que je te suis fidèle! Et les autres, ces misérables, qu'ont-elles donc fait pour empoisonner ta jeunesse? Les plaisirs qu'elles t'ont vendus étaient donc bien vifs et bien terribles, puisque tu me demandes de leur ressembler! Tu te sou-

viens d'elles près de moi! Ah! mon enfant, c'est là le plus cruel. J'aime mieux te voir, injuste et furieux, me reprocher des crimes imaginaires et te venger sur moi du mal que t'a fait ta première maîtresse, que de trouver sur ton visage cette affreuse gaîté, cet air de libertin railleur qui vient tout-à-coup à se poser comme un masque de plâtre entre tes lèvres et les miennes. Dis-moi, Octave, pourquoi cela? pourquoi ces jours où tu parles de l'amour avec mépris, et où tu railles si tristement jusqu'à nos épanchemens les plus doux? Quel empire avait donc pris sur tes nerfs irritables cette vie affreuse que tu as menée, pour que de pareilles injures flottent encore malgré toi sur tes lèvres? Oui, malgré toi, car ton cœur est noble; tu rougis toi-même de ce que tu fais; tu m'aimes trop pour n'en pas souffrir, parce que tu vois que j'en souffre. Ah! je te connais maintenant. La première fois que je t'ai vu ainsi,

j'ai été prise d'une terreur dont rien ne peut te donner l'idée. J'ai cru que tu n'étais qu'un roué, que tu m'avais trompée à dessein par l'apparence d'un amour que tu n'éprouvais pas, et que je te voyais tel que tu étais véritablement. O mon ami! j'ai pensé à la mort; quelle nuit j'ai passée! Tu ne connais pas ma vie; tu ne sais pas que, moi qui te parle, je n'ai pas fait du monde une expérience plus douce que la tienne. Hélas! elle est douce la vie, mais c'est à ceux qui ne la connaissent pas.

« Vous n'êtes pas, mon cher Octave, le premier homme que j'aie aimé. Il y a, au fond de mon cœur, une histoire fatale que je désire que vous sachiez. Mon père m'avait destinée, jeune encore, au fils unique d'un vieil ami. Ils étaient voisins de campagne, et possédaient deux petits domaines à peu près d'égale valeur. Les deux familles se voyaient tous les jours et vivaient pour ainsi dire en-

semble. Mon père mourut; il y avait longtemps que nous avions perdu ma mère. Je demeurai sous la garde de ma tante, que vous connaissez. Un voyage qu'elle fut obligée de faire quelque temps après la força de me confier à son tour à mon futur beau-père. Il ne m'appelait jamais autrement que sa fille, et il était si bien connu dans le pays, que je devais épouser son fils, qu'on nous laissait tous deux ensemble avec la plus grande liberté.

« Ce jeune homme, dont il est inutile de vous dire le nom, avait toujours paru m'aimer. Ce qui était depuis des années une amitié d'enfance devint de l'amour avec le temps. Il commençait, quand nous étions seuls, à me parler du bonheur qui nous attendait; il me peignait son impatience. J'étais plus jeune que lui d'un an seulement, mais il avait fait dans le voisinage la connaissance d'un homme de mauvaise vie, espèce de

chevalier d'industrie dont il avait écouté les conseils. Tandis que je me livrais à ses caresses avec la confiance d'un enfant, il résolut de tromper son père, de nous manquer à tous de parole, et de m'abandonner après m'avoir perdue.

Son père nous avait fait venir un matin dans sa chambre, et là, en présence de toute la famille, nous avait annoncé que le jour de notre mariage était fixé. Le soir même de ce jour, il me rencontra au jardin, me parla de son amour avec plus de force que jamais, me dit que, puisque l'époque était décidée, il se regardait comme mon mari, et qu'il l'était devant Dieu depuis sa naissance. Je n'eus d'autre excuse à alléguer que ma jeunesse, mon ignorance et la confiance que j'avais. Je me donnai à lui avant d'être sa femme, et huit jours après il quitta la maison de son père; il prit la fuite avec une femme que son nouvel ami lui avait fait connaître,

il nous écrivit qu'il partait pour l'Allemagne, et nous ne l'avons jamais revu.

« Voilà en un mot l'histoire de ma vie; mon mari l'a sue comme vous la savez maintenant. J'ai beaucoup d'orgueil, mon enfant, et j'avais juré dans ma solitude que jamais un homme ne me ferait souffrir une seconde fois ce que j'ai souffert alors. Je vous ai vu, et j'ai oublié mon serment, mais non pas ma douleur. Il faut me traiter doucement; si vous êtes malade, je le suis aussi; il faut avoir soin l'un de l'autre. Vous le voyez, Octave, je sais aussi ce que c'est que le souvenir du passé. Il m'inspire aussi près de vous des momens de terreur cruelle; j'aurai plus de courage que vous, car peut-être ai-je plus souffert. Ce sera à moi de commencer; mon cœur est bien peu sûr de lui, je suis encore bien faible; ma vie, dans ce village, était si tranquille avant que tu n'y fusses venu! je m'étais tant promis de

n'y rien changer! Tout cela me rend exigeante. Eh bien! n'importe, je suis à toi. Tu m'as dit, dans tes bons momens, que la Providence m'a chargée de veiller sur toi comme une mère. C'est la vérité, mon ami; je ne suis pas votre maîtresse tous les jours; il y en a beaucoup où je suis, où je veux être votre mère. Oui, lorsque vous me faites souffrir, je ne vois plus en vous mon amant; vous n'êtes plus qu'un enfant malade, défiant ou mutin, que je veux soigner ou guérir pour retrouver celui que j'aime et que je veux toujours aimer. Que Dieu me donne cette force! ajouta-t-elle en regardant le ciel. Que Dieu qui nous voit, qui m'entend, que le Dieu des mères et des amantes me laisse accomplir cette tâche! Quand je devrais y succomber, quand mon orgueil qui se révolte, mon pauvre cœur qui se brise malgré moi, quand toute ma vie...»

Elle n'acheva pas; ses larmes l'arrêtèrent.

O Dieu! je l'ai vue là sur ses genoux, les mains jointes, inclinée sur la pierre; le vent la faisait vaciller devant moi comme les bruyères qui nous environnaient. Frêle et sublime créature! elle priait pour son amour. Je la soulevai dans mes bras. « O mon unique amie! m'écriai-je, ô ma maîtresse, ma mère et ma sœur! demande aussi pour moi que je puisse t'aimer comme tu le mérites. Demande que je puisse vivre! que mon cœur se lave dans tes larmes; qu'il devienne une hostie sans tache, et que nous la partagions devant Dieu! »

Nous nous renversâmes sur la pierre. Tout se taisait autour de nous; au-dessus de nos têtes se déployait le ciel resplendissant d'étoiles. « Le reconnais-tu? dis-je à Brigitte; te souviens-tu du premier jour? »

Dieu merci, depuis cette soirée, nous ne sommes jamais retournés à cette roche. C'est

un autel qui est resté pur; c'est un des seuls spectres de ma vie qui soit encore vêtu de blanc lorsqu'il passe devant mes yeux.

CHAPITRE IV.

Comme je traversais la place, je vis un soir deux hommes arrêtés, dont l'un disait assez haut : « Il paraît qu'il l'a maltraitée.—C'est sa faute, répondit l'autre ; pourquoi choisir un homme pareil ? Il n'a eu affaire qu'à des filles ; elle porte la peine de sa folie. »

Je m'avançai dans l'obscurité pour reconnaître ceux qui parlaient ainsi, et tâcher d'en entendre davantage ; mais ils s'éloignèrent en me voyant.

Je trouvai Brigitte inquiète ; sa tante était gravement malade ; elle n'eut que le temps de me dire quelques mots. Je ne pus la voir d'une semaine entière ; je sus qu'elle avait fait venir un médecin de Paris ; enfin un jour elle m'envoya demander.

« Ma tante est morte, me dit-elle ; je perds le seul être qui me restât sur la terre. Je suis maintenant seule au monde, et je vais quitter le pays.

— Ne suis-je donc vraiment rien pour vous ?

— Si, mon ami ; vous savez que je vous aime, et je crois souvent que vous m'aimez. Mais comment pourrais-je compter sur vous ? Je suis votre maîtresse, hélas ! sans que vous soyez mon amant. C'est pour vous que Shak-

speare a dit ce triste mot : « Fais-toi faire un habit de taffetas changeant, car ton cœur est semblable à l'opale aux mille couleurs. » Et moi, Octave, ajouta-t-elle en me montrant sa robe de deuil, je suis vouée à une seule couleur et pour long-temps ; je n'en changerai plus.

— Quittez le pays si vous voulez ; ou je me tuerai, ou je vous suivrai. Ah ! Brigitte, continuai-je en me jetant à genoux devant elle, vous avez pensé que vous étiez seule en voyant mourir votre tante ! C'est la plus cruelle punition que vous puissiez m'infliger ; jamais je n'ai senti avec plus de douleur la misère de mon amour pour vous. Il faut que vous rétractiez cette pensée horrible ; je la mérite, mais elle me tue. O Dieu ! serait-ce vrai que je compte pour rien dans votre vie, ou que je n'y suis quelque chose que par le mal que je vous fais ?

— Je ne sais, dit-elle, qui s'occupe de

nous; il s'est répandu depuis quelque temps, dans ce village et dans les environs, des discours singuliers. Les uns disent que je me perds; on m'accuse d'imprudence et de folie; les autres vous représentent comme un homme cruel et dangereux. On a fouillé, je ne sais comment, jusque dans nos plus secrètes pensées; ce que je croyais savoir seule, ces inégalités dans votre conduite et les tristes scènes auxquelles elles ont donné lieu, tout cela est connu; ma pauvre tante m'en a parlé, et il y a long-temps qu'elle le savait sans en rien dire. Qui sait si tout cela ne l'a pas fait descendre plus vite, plus cruellement, dans le tombeau? Lorsque je rencontre à la promenade mes anciennes amies, elles m'abordent froidement ou s'éloignent à mon approche; mes chères paysannes elles-mêmes, ces bonnes filles qui m'aimaient tant, lèvent les épaules le dimanche, lorsqu'elles voient ma place vide

sous l'orchestre de leur petit bal. Pourquoi, comment cela se fait-il? je l'ignore, vous aussi sans doute; mais il faut que je parte; je ne puis supporter cela. Et cette mort, cette maladie subite et affreuse, par-dessus tout, cette solitude! cette chambre vide! Le courage me manque; mon ami, mon ami, ne m'abandonnez pas! »

Elle pleurait; j'aperçus dans la chambre voisine des hardes en désordre, une malle à terre, et tout ce qui annonce des préparatifs de départ. Il était clair qu'au moment de la mort de sa tante Brigitte avait voulu partir sans moi, et qu'elle n'en avait pas eu la force. Elle était en effet si abattue, qu'elle ne parlait qu'avec peine; sa situation était horrible, et c'était moi qui l'avais faite. Non-seulement elle était malheureuse, mais on l'outrageait en public; et l'homme en qui elle aurait dû trouver à la fois un soutien et un consolateur, n'était pour elle qu'une source

plus féconde encore d'inquiétude et de tourmens.

Je sentis si vivement mes torts, que je me fis honte à moi-même. Après tant de promesses, tant d'exaltation inutile, tant de projets et tant d'espérances, voilà, en somme, ce que j'avais fait, et dans l'espace de trois mois. Je me croyais dans le cœur un trésor, et il n'en était sorti qu'un fiel amer, l'ombre d'un rêve, et le malheur d'une femme que j'adorais. Pour la première fois je me trouvais réellement en face de moi-même; Brigitte ne me reprochait rien; elle voulait partir et ne le pouvait pas; elle était prête à souffrir encore. Je me demandai tout-à-coup si je ne devais pas la quitter, si ce n'était pas à moi de la fuir et de la délivrer d'un fléau.

Je me levai, et passant dans la chambre voisine, j'allai m'asseoir sur la malle de Brigitte. Là, j'appuyai mon front dans mes mains et demeurai comme anéanti. Je re-

gardais autour de moi tous ces paquets à moitié faits, ces hardes étalées sur les meubles; hélas! je les connaissais toutes; il y avait un peu de mon cœur après tout ce qui l'avait touchée. Je commençai à calculer tout le mal que j'avais causé; je revis passer ma chère Brigitte sous l'allée des tilleuls, son chevreau blanc courant après elle.

« O homme! m'écriai-je, et de quel droit? Qui te rend si osé que de venir ici et de mettre la main sur cette femme? Qui a permis qu'on souffre pour toi? Tu te peignes devant ton miroir, et t'en vas, fat, en bonne fortune chez ta maîtresse désolée; tu te jettes sur les coussins où elle vient de prier pour toi et pour elle, et tu frappes doucement, d'un air dégagé, sur ces mains fluettes qui tremblent encore. Tu ne t'entends pas trop mal à exalter une pauvre tête, et tu pérores assez chaudement dans tes délires amoureux, à peu près comme les avocats qui sortent les

yeux rouges d'un méchant procès qu'ils ont perdu. Tu fais le petit enfant prodigue, tu badines avec la souffrance; tu trouves du laisser-aller à accomplir à coups d'épingle un meurtre de boudoir. Que diras-tu au Dieu vivant lorsque ton œuvre sera achevée? Où s'en va la femme qui t'aime? Où glisses-tu, où tombes-tu, pendant qu'elle s'appuie sur toi? De quel visage enseveliras-tu un jour ta pâle et misérable amante, comme elle vient d'ensevelir le dernier être qui la protégeait? Oui, oui, sans aucun doute, tu l'enseveliras; car ton amour la tue et la consume; tu l'as vouée à tes furies, et c'est elle qui les apaise. Si tu suis cette femme, elle mourra par toi. Prends garde! son bon ange hésite, il est venu frapper ce coup dans cette maison pour en chasser une passion fatale et honteuse; il a inspiré à Brigitte cette pensée de son départ; il lui donne peut-être en ce moment à l'oreille son dernier aver-

tissement. O assassin! ô bourreau! prends garde! il s'agit de vie et de mort. »

Ainsi je me parlais à moi-même; puis je vis sur un coin du sopha une petite robe de guingan rayé, déjà pliée pour entrer dans la malle. Elle avait été le témoin de l'un des seuls de nos jours heureux. Je la touchai et la soulevai.

«Moi, te quitter! lui dis-je; moi, te perdre! O petite robe! tu veux partir sans moi?

« Non, je ne puis abandonner Brigitte; dans ce moment ce serait une lâcheté. Elle vient de perdre sa tante; la voilà seule; elle est en butte aux propos de je ne sais quel ennemi. Ce ne peut être que Mercanson; il aura sans doute raconté son entretien avec moi sur Dalens, et, me voyant jaloux un jour, il en aura conclu et deviné le reste. Assurément c'est cette couleuvre qui vient baver sur ma fleur bien-aimée. Il faut d'abord que je l'en punisse, il faut ensuite que

je répare le mal que j'ai fait à Brigitte. Insensé que je suis! je pense à la quitter lorsqu'il faut lui consacrer ma vie, expier mes torts, lui rendre en bonheur, en soins et en amour, ce que j'ai fait couler de larmes de ses yeux! lorsque je suis son seul appui au monde, son seul ami, sa seule épée! lorsque je dois la suivre au bout de l'univers, lui faire un abri de mon corps, la consoler de m'avoir aimé et de s'être donnée à moi!

« Brigitte! m'écriai-je en rentrant dans la chambre où elle était restée, attendez-moi une heure et je reviens.

— Où allez-vous? demanda-t-elle.

— Attendez-moi, lui dis-je, ne partez pas sans moi. Souvenez-vous des paroles de Ruth: « En quelque lieu que vous alliez, votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu; la terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai enseveli où vous le serez. »

Je la quittai précipitamment, et je courus

chez Mercanson ; on me dit qu'il était sorti, et j'entrai chez lui pour l'attendre.

Je m'étais assis dans un coin, sur la chaise de cuir du prêtre, devant sa table noire et sale. Je commençais à trouver le temps long, lorsque je vins à me rappeler mon duel au sujet de ma première maîtresse.

« J'y ai reçu, me dis-je, un bon coup de pistolet, et j'en suis resté un fou ridicule. Qu'est-ce que je viens faire ici? ce prêtre ne se battra pas; si je vais lui chercher querelle, il me répondra que la forme de son habit le dispense de m'écouter, et il en jasera un peu davantage quand je serai parti. Quels sont d'ailleurs ces propos que l'on tient? De quoi s'inquiète Brigitte? On dit qu'elle se perd de réputation, que je la maltraite et qu'elle a tort de le souffrir. Quelle sottise! cela ne regarde personne; il n'y a rien de mieux que de laisser dire; en pareil cas, s'occuper de ces misères, c'est leur donner de l'impor-

tance. Peut-on empêcher des gens de province de s'occuper de leurs voisins? Peut-on empêcher des bégueules de médire d'une femme qui prend un amant? Quel moyen saurait-on trouver de faire cesser un bruit public? Si on dit que je la maltraite, c'est à moi à prouver le contraire par ma conduite avec elle et non par de la violence. Il serait aussi ridicule de chercher querelle à Mercanson que de quitter un pays parce qu'on y jase. Non il ne faut pas quitter le pays; c'est une maladresse; ce serait faire dire à tout le monde qu'on avait raison contre nous, et donner gain de cause aux bavards. Il ne faut ni partir, ni se soucier des propos. »

Je retournai chez Brigitte; une demi-heure s'était à peine passée, et j'avais changé trois fois de sentiment. Je la dissuadai de son projet; je lui racontai ce que je venais de faire, et pourquoi je m'étais abstenu. Elle m'écouta avec résignation; cependant elle vou-

lait partir; cette maison où sa tante était morte lui était odieuse; il fallut bien des efforts de ma part pour la faire consentir à rester; j'y parvins enfin. Nous nous répétâmes que nous méprisions les propos du monde, qu'il ne fallait leur céder en rien, ni rien changer à notre vie habituelle. Je lui jurai que mon amour la consolerait de tous ses chagrins, et elle feignit de l'espérer. Je lui dis que cette circonstance m'avait si bien éclairé sur mes torts, que ma conduite lui prouverait mon repentir, que je voulais chasser de moi comme un fantôme tout le mauvais levain qui restait dans mon cœur, qu'elle n'aurait désormais à souffrir ni de mon orgueil ni de mes caprices; et ainsi, triste et patiente, toujours suspendue à mon cou, elle obéit à un pur caprice que je prenais moi-même pour un éclair de ma raison.

CHAPITRE V.

Un jour, en rentrant au logis, je vis ouverte une petite chambre qu'elle appelait son oratoire; il n'y avait en effet pour tout meuble qu'un prie-Dieu et un petit autel, avec une croix et quelques vases de fleurs. Du reste, les murs et les rideaux, tout était blanc

comme la neige. Elle s'y enfermait quelquefois, mais rarement, depuis que je vivais chez elle.

Je me penchai contre la porte, et je vis Brigitte assise à terre au milieu de fleurs qu'elle venait de jeter. Elle tenait une petite couronne qui me parut être d'herbes sèches, et elle la brisait entre ses mains.

« Que faites-vous donc? » lui demandai-je. Elle tressaillit et se leva. « Ce n'est rien, dit-elle, un jouet d'enfant; c'est une vieille couronne de roses qui s'est fanée dans cet oratoire; il y a long-temps que je l'y avais mise; je suis venue pour changer mes fleurs. »

Elle parlait d'une voix tremblante et paraissait prête à défaillir. Je me souvins de ce nom de Brigitte-la-Rose, que je lui avais entendu donner. Je lui demandai si par hasard ce n'était pas sa couronne de rosière qu'elle venait de briser ainsi.

« Non, répondit-elle en pâlissant.

— Oui, m'écriai-je, oui, sur ma vie! donnez-m'en les morceaux. »

Je les ramassai et les posai sur l'autel, puis je restai muet les yeux fixés sur ce débris.

« N'aurais-je pas raison, dit-elle, si c'était ma couronne, de l'avoir ôtée de ce mur où elle était depuis si long-temps? A quoi ces ruines sont-elles bonnes? Brigitte-la-Rose n'est plus de ce monde, pas plus que les roses qui l'ont baptisée. »

Elle sortit; j'entendis un sanglot et la porte se ferma sur moi; je tombai à genoux sur la pierre, et je pleurai amèrement.

Lorsque je remontai chez elle, je la trouvai assise à table; le dîner était prêt, et elle m'attendait. Je pris ma place en silence, et il ne fut pas question de ce que nous avions dans le cœur.

CHAPITRE VI.

C'était en effet Mercanson qui avait raconté dans le village et dans les châteaux environnans mon entretien avec lui sur Dalens, et les soupçons que, malgré moi, je lui avais laissé voir clairement. On sait comment dans les provinces les propos médisans se

répètent, volent de bouche en bouche, et s'exagèrent ; ce fut alors ce qui arriva.

Brigitte et moi nous nous trouvions l'un vis-à-vis de l'autre dans une position nouvelle. Quelque faiblesse qu'elle eût mise dans sa tentative de départ, elle ne l'en avait pas moins faite. C'était sur ma prière qu'elle était restée ; il y avait là une obligation. Je m'étais engagé à ne troubler son repos ni par ma jalousie, ni par ma légèreté ; chaque parole dure ou railleuse qui m'échappait était une faute ; chaque regard triste qu'elle m'adressait était un reproche senti et mérité.

Son bon et simple naturel lui fit trouver d'abord à sa solitude un charme de plus ; elle pouvait me voir à toute heure et sans être obligée à aucune précaution. Peut-être se livra-t-elle à cette facilité pour me prouver qu'elle préférait son amour à sa réputation ; il semblait qu'elle se repentît de s'être montrée sensible aux discours des médisans.

Quoi qu'il en soit, au lieu de veiller sur nous et de nous défendre de la curiosité, nous prîmes au contraire un genre de vie plus libre et plus insouciant que jamais.

J'allais chez elle à l'heure du déjeuner; n'ayant rien à faire dans la journée, je ne sortais qu'avec elle. Elle me retenait à dîner, la soirée s'ensuivait par conséquent; bientôt, lorsque l'heure de rentrer arrivait, nous imaginâmes mille prétextes, nous prîmes mille précautions illusoires qui, au fond, n'en étaient point. Enfin je vivais, pour ainsi dire, chez elle, et nous faisions semblant de croire que personne ne s'en apercevait.

Je tins parole quelque temps, et pas un nuage ne troubla notre tête-à-tête. Ce furent d'heureux jours; ce n'est pas de ceux-là qu'il faut parler.

On disait partout dans le pays que Brigitte vivait publiquement avec un libertin arrivé de Paris; que son amant la maltraitait, que

leur temps se passait à se quitter et à se reprendre, mais que tout cela finirait mal. Autant on avait donné de louanges à Brigitte pour sa conduite passée, autant on la blâmait maintenant. Il n'était rien dans cette conduite même, autrefois digne de tous les éloges, qu'on n'allât rechercher pour y trouver une mauvaise interprétation. Ses courses solitaires dans les montagnes, dont la charité était le but et qui n'avaient jamais fait naître un soupçon, devinrent tout-à-coup le sujet des quolibets et des railleries. On parlait d'elle comme d'une femme qui avait perdu tout respect humain, et qui devait s'attirer justement d'inévitables et affreux malheurs.

J'avais dit à Brigitte que mon avis était de laisser jaser, et je ne voulais pas paraître me soucier de ces propos; mais la vérité est qu'ils me devenaient insupportables. Je sortais quelquefois exprès, et j'allais faire des

visites dans les environs, pour tâcher d'entendre un mot positif que j'eusse pu regarder comme une insulte, afin d'en demander raison. J'écoutais avec attention tout ce qui se disait à voix basse dans un salon où je me trouvais; mais je ne pouvais rien saisir; pour me déchirer à son aise, on attendait que je fusse parti. Je rentrais alors au logis, et je disais à Brigitte que tous ces contes n'étaient que des misères et qu'il fallait être fou pour s'en occuper; qu'on parlerait de nous tant qu'on voudrait, et que je n'en voulais rien savoir.

N'étais-je point coupable au-delà de toute expression? Si Brigitte était imprudente, n'était-ce pas à moi de réfléchir et de l'avertir du danger? Tout au contraire, je pris, pour ainsi dire, le parti du monde contre elle.

J'avais commencé par me montrer insouciant; j'en vins bientôt à me montrer méchant. « Vraiment, disais-je à Brigitte, on dit

du mal de vos excursions nocturnes. Êtes-vous bien sûre qu'on a tort? Ne s'est-il rien passé dans les allées et dans les grottes de cette forêt romantique ? N'avez-vous jamais accepté, pour rentrer à la brune, le bras d'un inconnu, comme vous avez accepté le mien ? Etait-ce bien la charité seule qui vous servait de divinité dans ce beau temple de verdure que vous traversiez si courageusement ?»

Le premier regard de Brigitte, lorsque je commençai à prendre ce ton, ne sortira jamais de ma mémoire; j'en frissonnai moi-même. « Mais, bah! pensai-je, elle ferait comme ma première maîtresse, si je prenais fait et cause pour elle; elle me montrerait au doigt comme un sot ridicule, et je paierais pour tous aux yeux du public. »

De l'homme qui doute à celui qui renie, il n'y a guère de distance. Tout philosophe est cousin d'un athée. Après avoir dit à Brigitte que je doutais de sa conduite passée,

j'en doutai véritablement, et dès que j'en doutai, je n'y crus pas.

J'en venais à me figurer que Brigitte me trompait, elle que je ne quittais pas une heure par jour; je faisais quelquefois à dessein des absences assez longues, et je convenais avec moi-même que c'était pour l'éprouver; mais au fond ce n'était que pour me donner, comme à mon insu, sujet de douter et de railler. Alors j'étais content, lorsque je lui faisais remarquer que, bien loin d'être encore jaloux, je ne me souciais plus de ces folles craintes qui me traversaient autrefois l'esprit; bien entendu que cela voulait dire que je ne l'estimais pas assez pour être jaloux.

J'avais d'abord gardé pour moi-même les remarques que je faisais; je trouvai bientôt du plaisir à les faire tout haut devant Brigitte. Sortions-nous pour une promenade: «Cette robe est jolie, lui disais-je; telle fille de mes amies en a, je crois, une pareille.»

Etions-nous à table : « Allons, ma chère, mon ancienne maîtresse chantait sa chanson au dessert; il convient que vous l'imitiez. » Se mettait-elle au piano: «Ah! de grace, jouez-moi donc la valse qui était de mode l'hiver passé; cela me rappelle le bon temps. »

Lecteur, cela dura six mois; pendant six mois entiers, Brigitte calomniée, exposée aux insultes du monde, eut à essuyer de ma part tous les dédains et toutes les injures qu'un libertin colère et cruel peut prodiguer à la fille qu'il paie.

Au sortir de ces scènes affreuses, où mon esprit s'épuisait en tortures et déchirait mon propre cœur, tour à tour accusant et raillant, mais toujours avide de souffrir et de revenir au passé, au sortir de là, un amour étrange, une exaltation poussée jusqu'à l'excès, me faisaient traiter ma maîtresse comme une idole, comme une divinité. Un quart-d'heure après l'avoir insultée, j'étais à genoux; dès

que je n'accusais plus, je demandais pardon; dès que je ne raillais plus, je pleurais. Alors un délire inouï, une fièvre de bonheur s'emparait de moi; je me montrais navré de joie, je perdais presque la raison par la violence de mes transports; je ne savais que dire, que faire, qu'imaginer pour réparer le mal que j'avais fait. Je prenais Brigitte dans mes bras, et je lui faisais répéter cent fois, mille fois, qu'elle m'aimait et qu'elle me pardonnait. Je parlais d'expier mes torts et de me brûler la cervelle si je recommençais à la maltraiter. Ces élans du cœur duraient des nuits entières, pendant lesquelles je ne cessais de parler, de pleurer, de me rouler aux pieds de Brigitte, de m'enivrer d'un amour sans bornes, énervant, insensé. Puis le matin venait, le jour paraissait; je tombais sans force, je m'endormais; et je me réveillais le sourire sur les lèvres, me moquant de tout et ne croyant à rien.

Durant ces nuits de volupté terrible, Brigitte ne paraissait pas se souvenir qu'il y eût en moi un autre homme que celui qu'elle avait devant les yeux. Lorsque je lui demandais pardon, elle haussait les épaules, comme pour me dire : « Ne sais-tu pas que je te pardonne? » Elle se sentait gagnée de ma fièvre. Que de fois je l'ai vue, pâle de plaisir et d'amour, me dire qu'elle me voulait ainsi, que c'était sa vie que ces orages; que les souffrances qu'elle endurait lui étaient chères ainsi payées, qu'elle ne se plaindrait jamais tant qu'il resterait dans mon cœur une étincelle de notre amour; qu'elle savait qu'elle en mourrait, mais qu'elle espérait que j'en mourrais moi-même; enfin que tout lui était bon, lui était doux, venant de moi, les insultes comme les larmes, et que ces délices étaient son tombeau.

Cependant les jours s'écoulaient, et mon mal empirait sans cesse; mes accès de mé-

chanceté et d'ironie prenaient un caractère sombre et intraitable. J'avais, au milieu de mes folies, de véritables accès de fièvre, qui me frappaient comme des coups de foudre; je m'éveillais tremblant de tous mes membres et couvert d'une sueur froide. Un mouvement de surprise, une impression inattendue me faisait tressaillir jusqu'à effrayer ceux qui me voyaient. Brigitte, de son côté, quoiqu'elle ne se plaignît pas, portait sur le visage des marques d'une altération profonde. Quand je commençais à la maltraiter, elle sortait sans mot dire et s'enfermait. Dieu merci, je n'ai jamais porté la main sur elle; dans mes plus grands accès de violence, je serais plutôt mort que de la toucher.

Un soir, la pluie fouettait les vitres; nous étions seuls, les rideaux fermés. « Je me sens d'humeur joyeuse, dis-je à Brigitte, et cependant ce temps horrible m'attriste malgré moi. Il ne faut pas nous laisser faire, et, si vous

êtes de mon avis, nous nous divertirons en dépit de l'orage.»

Je me levai et j'allumai toutes les bougies qui se trouvaient dans les flambeaux. La chambre, assez petite, en fut tout-à-coup éclairée comme d'une illumination. En même temps un feu ardent (nous étions à l'hiver) y répandait une chaleur étouffante. «Allons, dis-je, qu'allons-nous faire en attendant qu'il soit temps de souper?»

Je pensai qu'alors, à Paris, c'était le temps du carnaval. Il me sembla voir passer devant moi les voitures de masques qui se croisent aux boulevards. J'entendais la foule joyeuse se renvoyer à l'entrée des théâtres mille propos étourdissants; je voyais les danses lascives, les costumes bariolés, le vin et la folie; toute ma jeunesse me fit bondir le cœur.

«Déguisons-nous, dis-je à Brigitte. Ce sera pour nous seuls; qu'importe? Si nous n'avons pas de costumes, nous avons de quoi nous

en faire, et nous en passerons le temps plus agréablement. »

Nous prîmes dans une armoire des robes, des châles, des manteaux, des écharpes, des fleurs artificielles; Brigitte, comme toujours, montrait une gaîté patiente. Nous nous travestîmes tous deux; elle voulut me coiffer elle-même; nous avions mis du rouge, et nous nous étions poudrés; tout ce qu'il nous fallait pour cela s'était trouvé dans une vieille cassette, qui venait, je crois, de la tante. Enfin, au bout d'une heure, nous ne nous reconnaissions plus l'un l'autre. La soirée se passa à chanter, à imaginer mille folies; vers une heure du matin il fut temps de souper.

Nous avions fouillé dans toutes les armoires; il y en avait une près de moi qui était restée entr'ouverte. En m'asseyant pour me mettre à table, j'y aperçus sur un rayon le livre dont j'ai déjà parlé, où Brigitte écrivait souvent.

« N'est-ce pas le recueil de vos pensées? demandai-je en étendant le bras et en le prenant. Si ce n'est pas une indiscrétion, laissez-moi y jeter les yeux. »

J'ouvris le livre, quoique Brigitte fît un geste pour m'en empêcher; à la première page, je tombai sur ces mots : *Ceci est mon testament.*

Tout était écrit d'une main tranquille; j'y trouvai d'abord un récit fidèle, sans amertume et sans colère, de tout ce que Brigitte avait souffert par moi, depuis qu'elle était ma maîtresse. Elle annonçait une ferme détermination de tout supporter tant que je l'aimerais, et de mourir quand je la quitterais. Ses dispositions étaient faites; elle rendait compte, jour par jour, du sacrifice de sa vie. Ce qu'elle avait perdu, ce qu'elle avait espéré, l'isolement affreux où elle se trouvait jusque dans mes bras, la barrière toujours croissante qui s'interposait entre nous, les

cruautés dont je payais son amour et sa résignation, tout cela était raconté sans une plainte; elle prenait à tâche, au contraire, de me justifier. Enfin elle arrivait au détail de ses affaires personnelles et réglait ce qui regardait ses héritiers. C'était par le poison, disait-elle, qu'elle en finirait avec la vie. Elle mourrait de sa propre volonté, et défendait expressément que sa mémoire servît jamais de prétexte à quelque démarche contre moi. « Priez pour lui! » telle était sa dernière parole.

Je trouvai dans l'armoire, sur le même rayon, une petite boîte que j'avais déjà vue, pleine d'une poudre fine et bleuâtre, semblable à du sel.

« Qu'est-ce que c'est que cela? » demandai-je à Brigitte en portant la boîte à mes lèvres. Elle poussa un cri terrible et se jeta sur moi.

« Brigitte, lui dis-je, dites-moi adieu. J'emporte cette boîte; vous m'oublierez et vous vivrez, si vous voulez m'épargner un meurtre.

Je partirai cette nuit même, et ne vous demande point de pardon; vous me l'accorderiez que Dieu n'en voudrait pas. Donnez-moi un dernier baiser. »

Je me penchai sur elle et la baisai au front. « Pas encore ! » s'écria-t-elle avec angoisse. Mais je la repoussai sur le sopha et m'élançai hors de la chambre.

Trois heures après j'étais prêt à partir, et les chevaux de poste étaient arrivés. La pluie tombait toujours et je montai à tâtons dans la voiture. Au même instant le postillon partit; je sentis deux bras qui me serraient le corps, et un sanglot qui se collait sur ma bouche.

C'était Brigitte. Je fis tout au monde pour la décider à rester; je criai qu'on arrêtât; je lui dis tout ce que je pus imaginer pour lui persuader de descendre; j'allai même jusqu'à lui promettre que je reviendrais un jour à elle, lorsque le temps et les voyages auraient

effacé le souvenir du mal que je lui avais fait. Je m'efforçai de lui prouver que ce qui avait été hier serait encore demain; je lui répétai que je ne pouvais que la rendre malheureuse, que s'attacher à moi c'était faire de moi un assassin. J'employai la prière, les sermens, la menace même; elle ne me répondit qu'un mot: « Tu pars, emmène-moi; quittons le pays, quittons le passé. Nous ne pouvons plus vivre ici; allons ailleurs, où tu voudras; allons mourir dans un coin de la terre. Il faut que nous soyons heureux, moi par toi, toi par moi. »

Je l'embrassai avec un tel transport que je crus sentir mon cœur se briser. « Pars donc! » criai-je au postillon. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et les chevaux partirent au galop.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Décidés à un long voyage, nous étions venus à Paris; les préparatifs nécessaires et les affaires à régler demandaient du temps, et il fallut prendre pour un mois un appartement à l'hôtel garni.

La résolution de quitter la France avait

tout fait changer de face; la joie, l'espoir, la confiance, tout était revenu à la fois; plus de chagrins, plus de querelles devant la pensée du départ prochain. Il ne s'agissait plus que de rêves de bonheur, de sermens d'aimer à jamais; je voulais enfin pour tout de bon faire oublier à ma chère maîtresse tous les maux qu'elle avait soufferts. Comment aurais-je pu résister à tant de preuves d'une affection si tendre et à une résignation si courageuse? Non-seulement Brigitte me pardonnait, mais elle s'apprêtait à me faire le plus grand sacrifice et à tout quitter pour me suivre. Autant je me sentais indigne du dévouement qu'elle me témoignait, autant je voulais à l'avenir que mon amour l'en récompensât; enfin mon bon ange avait triomphé, et l'admiration et l'amour prenaient le dessus dans mon cœur.

Inclinée près de moi, Brigitte cherchait sur la carte le lieu où nous allions nous en-

sevelir; nous ne l'avions pas décidé encore, et nous trouvions à cette incertitude un plaisir si vif et si nouveau que nous feignions, pour ainsi dire, de ne pouvoir nous fixer sur rien. Durant ces recherches nos fronts se touchaient, mon bras entourait la taille de Brigitte. « Où irons-nous? que ferons-nous? où commencera la vie nouvelle? » Comment dirais-je ce que j'éprouvais, lorsqu'au milieu de tant d'espérances je relevais la tête par moment? Quel repentir me pénétrait à la vue de ce beau et tranquille visage qui souriait à l'avenir, pâle encore des douleurs du passé! Lorsque je la tenais ainsi et que son doigt errait sur la carte, tandis qu'elle parlait à voix basse de ses affaires qu'elle disposait, de ses désirs, de notre retraite future, j'aurais donné mon sang pour elle. Projets de bonheur, vous êtes peut-être le seul bonheur véritable ici-bas!

Il y avait huit jours environ que notre

temps se passait en courses et en emplettes, lorsqu'un jeune homme se présenta chez nous; il apportait des lettres à Brigitte. Après l'entretien qu'il eut avec elle, je la trouvai triste et abattue; mais je n'en pus savoir autre chose sinon que les lettres étaient de N***, cette même ville où, pour la première fois, j'avais parlé de mon amour, et où demeuraient les seuls parens que Brigitte eût encore.

Cependant nos préparatifs se faisaient rapidement, et il n'y avait place dans mon cœur que pour l'impatience du départ; en même temps la joie que j'éprouvais me laissait à peine un instant de repos. Quand je me levais le matin et que le soleil éclairait nos croisées, je me sentais de tels transports que j'en étais comme enivré; j'entrais alors sur la pointe du pied dans la chambre où dormait Brigitte. Elle me trouva plus d'une fois, en s'éveillant, à genoux au pied de

son lit, la regardant dormir et ne pouvant retenir mes larmes; je ne savais par quel moyen la convaincre de la sincérité de mon repentir. Si mon amour pour ma première maîtresse m'avait fait faire autrefois des folies, j'en faisais maintenant cent fois plus; tout ce que la passion portée à l'excès peut inspirer d'étrange ou de violent, je le recherchais avec fureur. C'était un culte que j'avais pour Brigitte, et, quoique son amant depuis plus de six mois, il me semblait, quand je l'approchais, que je la voyais pour la première fois; j'osais à peine baiser le bas de la robe de cette femme que j'avais si long-temps maltraitée. Ses moindres mots me faisaient tressaillir comme si sa voix m'eût été nouvelle; tantôt je me jetais dans ses bras en sanglotant, et tantôt j'éclatais de rire sans motif; je ne parlais de ma conduite passée qu'avec horreur et avec dégoût, et j'aurais voulu qu'il eût existé quelque part

un temple consacré à l'amour, pour m'y laver dans un baptême et m'y couvrir d'un vêtement distinct que rien désormais n'eût pu m'arracher.

J'ai vu le saint Thomas du Titien poser son doigt sur la plaie du Christ, et j'ai souvent pensé à lui; si j'osais comparer l'amour à la foi d'un homme en son Dieu, je pourrais dire que je lui ressemblais. Quel nom porte le sentiment qu'exprime cette tête inquiète, presque doutant encore et adorant déjà? Il touche la plaie; le blasphème étonné s'arrête sur ces lèvres ouvertes, où la prière se pose doucement. Est-ce un apôtre? est-ce un impie? se repent-il autant qu'il a offensé? Ni lui, ni le peintre, ni toi qui le regardes, vous n'en savez rien; le Sauveur sourit, et tout s'absorbe comme une goutte de rosée dans un rayon de l'immense bonté.

C'est ainsi que, devant Brigitte, j'étais muet et comme surpris sans cesse; je tremblais

qu'elle ne conservât des craintes, et que tant de changemens qu'elle avait vus en moi ne la rendissent défiante. Mais au bout de quinze jours elle avait lu clairement dans mon cœur; elle comprit qu'en la voyant sincère je l'étais devenu à mon tour, et comme mon amour venait de son courage, elle ne douta pas plus de l'un que de l'autre.

Notre chambre était pleine de hardes en désordre, d'albums, de crayons, de livres, de paquets, et sur tout cela, toujours étalée, la chère carte que nous aimions tant. Nous allions et venions; je m'arrêtais à tout moment pour me jeter aux genoux de Brigitte qui me traitait de paresseux, disant en riant qu'il lui fallait tout faire et que je n'étais bon à rien; et, tout en préparant les malles, les projets allaient, comme on pense. C'était bien loin de gagner la Sicile; mais l'hiver y est si agréable! c'est le climat le plus heureux. Gênes est bien belle avec ses maisons

peintes, ses jardins verts en espalier et les Apennins derrière elle. Mais que de bruit! quelle multitude! Sur trois hommes qui passent dans les rues, il y a un moine et un soldat. Florence est triste; c'est le moyen-âge encore vivant au milieu de nous. Comment souffrir ces fenêtres grillées et cette affreuse couleur brune dont les maisons sont toutes salies! Qu'irions-nous faire à Rome? nous ne voyageons pas pour nous éblouir et encore moins pour rien apprendre. Si nous allions sur les bords du Rhin? mais la saison y sera passée, et quoiqu'on ne cherche pas le monde, il est toujours triste d'aller où il va, quand il n'y est plus. Mais l'Espagne? trop d'embarras nous y arrêteraient; il faut y marcher comme en guerre et s'attendre à tout, hormis au repos. Allons en Suisse! si tant de gens y voyagent, laissons les sots en faire fi; c'est là qu'éclatent dans toute leur splendeur les trois couleurs les plus chères à

Dieu : l'azur du ciel, la verdure des plaines, et la blancheur des neiges au sommet des glaciers. « Partons, partons, disait Brigitte, envolons-nous comme deux oiseaux. Figurons-nous, mon cher Octave, que c'est d'hier que nous nous connaissons. Vous m'avez rencontrée au bal, je vous ai plu et je vous aime; vous me contez qu'à quelques lieues d'ici, dans je ne sais quelle petite ville, vous avez aimé une madame Pierson; ce qui s'est passé entre vous et elle, je ne le veux seulement pas croire. N'iriez-vous pas me faire confidence de vos amours avec une femme que vous avez quittée pour moi? Je vous dis tout bas à mon tour qu'il n'y a pas bien long-temps encore j'ai aimé un mauvais sujet qui m'a rendue assez malheureuse; vous me plaignez, vous m'imposez silence, et il est convenu entre nous qu'il n'en sera jamais question. »

Lorsque Brigitte parlait ainsi, ce que j'é-

prouvais ressemblait à de l'avarice; je la serrais avec des bras tremblans. «O Dieu! m'écriais-je, je ne sais si c'est de joie ou de crainte que je frissonne. Je vais t'emporter, mon trésor. Devant cet horizon immense, tu es à moi! nous allons partir. Meure ma jeunesse, meurent les souvenirs, meurent les soucis et les regrets. O ma bonne et brave maîtresse, tu as fait un homme d'un enfant! si je te perdais maintenant, jamais je ne pourrais aimer. Peut-être, avant de te connaître, une autre femme aurait pu me guérir; mais maintenant toi seule au monde tu peux me tuer ou me sauver; car je porte au cœur la blessure de tout le mal que je t'ai fait. J'ai été ingrat, aveugle et cruel. Dieu soit béni! tu m'aimes encore. Si jamais tu retournes au village où je t'ai vue sous les tilleuls, regarde cette maison déserte; il doit y avoir là un fantôme, car l'homme qui en sort avec toi n'est pas celui qui y était entré.

— Est-ce bien vrai? disait Brigitte, et son beau front, tout radieux d'amour, se levait alors vers le ciel, est-ce bien vrai que je suis à toi? Oui, loin de ce monde odieux qui t'avait vieilli avant l'âge, oui, enfant, vous allez aimer. Je vous aurai tel que vous êtes, et, quel que soit le coin de la terre où nous allons trouver la vie, vous m'y pourrez oublier sans remords le jour où vous n'aimerez plus. Ma mission sera remplie, et il me restera toujours là-haut un Dieu pour l'en remercier. »

De quel poignant et affreux souvenir me remplissent encore ces paroles! Enfin il était décidé que nous irions d'abord à Genève, et que nous choisirions au pied des Alpes un lieu tranquille pour le printemps. Déjà Brigitte parlait du beau lac; déjà j'aspirais dans mon cœur le souffle du vent qui l'agite, et la vivace odeur de la verte vallée; déjà Lausanne, Vevay, l'Oberland, et par-

delà les sommets du Mont-Rose la plaine immense de la Lombardie; dejà l'oubli, le repos, la fuite, tous les esprits des solitudes heureuses nous conviaient et nous invitaient; déjà quand, le soir, les mains jointes, nous nous regardions l'un l'autre en silence, nous sentions s'élever en nous ce sentiment plein d'une grandeur étrange qui s'empare du cœur à la veille des longs voyages, vertige secret et inexplicable qui tient à la fois des terreurs de l'exil et des espérances du pélerinage. O Dieu! c'est ta voix elle-même qui appelle alors, et qui avertit l'homme qu'il va venir à toi. N'y a-t-il pas dans la pensée humaine des ailes qui frémissent et des cordes sonores qui se tendent? Que vous dirai-je? n'y a-t-il pas un monde dans ces seuls mots: «Tout était prêt, nous allions partir?»

Tout-à-coup Brigitte languit; elle baisse la tête, elle garde le silence. Quand je lui de-

mande si elle souffre, elle me dit que non d'une voix éteinte; quand je lui parle du jour du départ, elle se lève, froide et résignée, et continue ses préparatifs; quand je lui jure qu'elle va être heureuse et que je veux lui consacrer ma vie, elle s'enferme pour pleurer; quand je l'embrasse, elle devient pâle et détourne les yeux en me tendant les lèvres; quand je lui dis que rien n'est encore fait, qu'elle peut renoncer à nos projets, elle fronce le sourcil d'un air dur et farouche; quand je la supplie de m'ouvrir son cœur, quand je lui répète que, dussé-je en mourir, je sacrifierai mon bonheur s'il doit jamais lui coûter un regret, elle se jette à mon cou, puis s'arrête, et me repousse comme involontairement. Enfin j'entre un jour dans sa chambre, tenant à la main un billet où nos places sont marquées pour la voiture de Besançon. Je m'approche d'elle, je le pose

sur ses genoux; elle étend les bras, pousse un cri, et tombe sans connaissance à mes pieds.

CHAPITRE II.

Tous mes efforts pour deviner la cause d'un changement aussi inattendu étaient restés sans résultat comme les questions que j'avais pu faire. Brigitte était malade et gardait opiniâtrément le silence. Après

une journée entière passée, tantôt à la supplier de s'expliquer, tantôt à m'épuiser en conjectures, j'étais sorti sans savoir où j'allais. En passant près de l'Opéra, un commissionnaire m'offrit un billet, et machinalement j'y entrai, comme c'était mon habitude.

Je ne pouvais faire attention à ce qui se passait ni sur le théâtre ni dans la salle; j'étais navré d'une telle douleur et en même temps si stupéfait, que je ne vivais, pour ainsi dire, qu'en moi, et que les objets extérieurs ne semblaient plus frapper mes sens. Toutes mes forces concentrées se portaient sur une pensée, et plus je la remuais dans ma tête, moins j'y pouvais voir nettement. Quel obstacle affreux, survenu tout-à-coup, renversait ainsi, à la veille du départ, tant de projets et d'espérances? S'il s'agissait d'un événement ordinaire ou même d'un malheur véritable, comme d'un accident de for-

tune ou de la perte de quelque ami, pourquoi ce silence obstiné? Après tout ce qu'avait fait Brigitte, dans un moment où nos rêves les plus chers paraissaient près de se réaliser, de quelle nature pouvait être un secret qui détruisait notre bonheur et qu'elle refusait de me confier? Quoi! c'est de moi qu'elle se cache? Que ses chagrins, que ses affaires, la crainte même de l'avenir, je ne sais quel motif de tristesse, d'incertitude ou de colère, la retiennent ici quelque temps ou la fassent renoncer pour toujours à ce voyage si désiré, par quelle raison ne pas s'ouvrir à moi? Dans l'état où se trouvait mon cœur, je ne pouvais cependant supposer qu'il y eût là rien de blâmable. L'apparence seule d'un soupçon me révoltait et me faisait horreur. Comment, d'autre part, croire à de l'inconstance ou à du caprice seulement dans une femme telle que je la connaissais? Je me perdais dans un abîme, et ne voyais pas même

la plus faible lueur, le moindre point qui pût me fixer.

Il y avait en face de moi, à la galerie, un jeune homme dont les traits ne m'étaient pas inconnus. Comme il arrive souvent quand on a l'esprit préoccupé, je le regardais sans m'en rendre compte, et je cherchais à mettre son nom sur son visage. Tout-à-coup je le reconnus; c'était lui qui, comme je l'ai dit plus haut, avait apporté à Brigitte des lettres de N***. Je me levai précipitamment pour aller lui parler, sans songer à ce que je faisais. Il occupait une place à laquelle je ne pouvais arriver sans déranger un grand nombre de spectateurs, et je fus contraint d'attendre l'entr'acte.

Mon premier mouvement avait été de penser que si quelqu'un pouvait m'éclairer sur l'unique souci qui m'inquiétait, c'était ce jeune homme plus que tout autre. Il avait eu avec madame Pierson plusieurs entre-

tiens depuis quelques jours, et je me souvins que, lorsqu'il l'avait quittée, je l'avais trouvée constamment triste, non-seulement le premier jour, mais toutes les fois qu'il était venu. Il l'avait vue la veille, le matin même du jour où elle était tombée malade. Les lettres qu'il apportait, Brigitte ne me les avait point montrées; il était possible qu'il connût la véritable raison qui retardait notre départ. Peut-être n'était-il pas entièrement dans la confidence, mais il ne pouvait manquer de m'apprendre au moins quel était le contenu de ces lettres, et je devais le supposer assez au fait de nos affaires pour ne pas craindre de l'interroger. J'étais ravi de l'avoir trouvé, et, dès que la toile fut baissée, je courus le joindre dans le corridor. Je ne sais s'il me vit venir, mais il s'éloigna et entra dans une loge. Je résolus d'attendre qu'il en sortît, et demeurai un quart-d'heure à me promener, regardant toujours la porte de la

loge. Elle s'ouvrit enfin, il sortit; je le saluai aussitôt de loin en m'avançant à sa rencontre. Il fit quelques pas d'un air irrésolu; puis, tournant tout-à-coup, il descendit l'escalier et disparut.

Mon intention de l'aborder avait été trop évidente pour qu'il pût m'échapper ainsi sans un dessein formel de m'éviter. Il devait connaître mon visage, et d'ailleurs même sans qu'il le connût, un homme qui en voit un autre venir à lui doit au moins l'attendre. Nous étions seuls dans le corridor quand je m'étais avancé vers lui; ainsi il était hors de doute qu'il n'avait pas voulu me parler. Je ne songeai pas à y voir une impertinence; un homme qui venait tous les jours dans un appartement où je demeurais, à qui j'avais toujours fait bon accueil quand je m'étais rencontré avec lui, dont les manières étaient simples et modestes, comment penser qu'il voulût m'insulter? il n'a-

vait voulu que me fuir, et se dispenser d'un entretien fâcheux. Pourquoi encore? Ce second mystère me troubla presque autant que le premier. Quoi que je fisse pour écarter cette idée, la disparition de ce jeune homme se liait invinciblement dans ma tête avec le silence obstiné de Brigitte.

L'incertitude est de tous les tourmens le plus difficile à supporter, et dans plusieurs circonstances de ma vie je me suis exposé à de grands malheurs faute de pouvoir attendre patiemment. Lorsque je rentrai à la maison, je trouvai Brigitte lisant précisément ces fatales lettres de N***. Je lui dis qu'il m'était impossible de rester plus long-temps dans la situation d'esprit où je me trouvais, et qu'à tout prix j'en voulais sortir; que je voulais savoir, quel qu'il fût, le motif du changement subit qui s'était opéré en elle, et que, si elle refusait de répondre, je regarderais son silence comme un refus positif

de partir avec moi, et même comme un ordre de m'éloigner d'elle pour toujours.

Elle me montra avec répugnance une des lettres qu'elle tenait. Ses parens lui écrivaient que son départ la déshonorait à jamais, que personne n'en ignorait la cause, et qu'ils se croyaient obligés de lui déclarer par avance quels en seraient les résultats; qu'elle vivait publiquement comme ma maîtresse, et que, bien qu'elle fût libre et veuve, elle avait encore à répondre du nom qu'elle portait; que ni eux ni aucun de ses anciens amis ne la reverraient si elle persistait; enfin par toutes sortes de menaces et de conseils ils l'engageaient à revenir au pays.

Le ton de cette lettre m'indigna et je n'y vis d'abord qu'une injure. « Et ce jeune homme qui vous apporte ces remontrances, m'écriai-je, sans doute il s'est chargé de vous en faire de vive voix, et il n'y manque pas, n'est-il pas vrai ? »

La profonde tristesse de Brigitte me fit réfléchir et calma ma colère. « Vous ferez, me dit-elle, ce que vous voudrez, et vous achèverez de me perdre. Aussi bien mon sort est entre vos mains, et il y a long-temps que vous en êtes le maître. Tirez telle vengeance qu'il vous plaira du dernier effort que mes vieux amis font pour me rappeler à la raison, au monde que je respectais jadis, et à l'honneur que j'ai perdu. Je n'ai pas un mot à vous dire, et si vous voulez même me dicter ma réponse, je la ferai telle que vous le souhaiterez.

— Je ne souhaite rien, répondis-je, que de connaître vos intentions ; c'est à moi au contraire de m'y conformer, et, je vous le jure, j'y suis prêt. Dites-moi si vous restez ou si vous partez, ou s'il faut que je parte seul.

— Pourquoi cette question? demanda Brigitte ; vous ai-je dit que j'eusse changé d'avis? Je souffre et ne puis partir ainsi ; mais dès

que je serai guérie ou seulement en état de me lever, nous irons à Genève comme il est convenu. »

Nous nous séparâmes sur ces mots, et la mortelle froideur dont elle les avait prononcés m'attrista plus qu'un refus ne l'aurait fait. Ce n'était pas la première fois que, par des avis de ce genre, on tentait de rompre notre liaison; mais jusqu'ici quelque impression que de pareilles lettres eussent faite sur Brigitte, elle s'en était bientôt distraite. Comment croire que ce seul motif eût aujourd'hui sur elle tant de force, lorsqu'il n'avait rien pu dans des temps moins heureux? Je cherchais si, dans ma conduite depuis que nous étions à Paris, je n'avais rien à me reprocher. « Serait-ce seulement, me disais-je, la faiblesse d'une femme qui a voulu faire un coup de tête, et qui, au moment de l'exécution, recule devant sa propre volonté? Serait-ce ce que les libertins pourraient nom-

mer un dernier scrupule? Mais cette gaîté qu'il y a huit jours Brigitte montrait du matin au soir, ces projets si doux, quittés, repris sans cesse, ces promesses, ces protestations, tout cela pourtant était franc, réel, sans aucune contrainte. C'était malgré moi qu'elle voulait partir. Non, il y a là quelque mystère; et comment le savoir, si maintenant, quand je la questionne, elle me paie d'une raison qui ne peut être la véritable? Je ne puis lui dire qu'elle ment ni la forcer à répondre autre chose. Elle me dit qu'elle veut toujours partir; mais si elle le dit de ce ton, ne dois-je pas refuser absolument? Puis-je accepter un sacrifice pareil, quand il s'accomplit comme une tâche, comme une condamnation? quand ce que je croyais m'être offert par l'amour, j'en viens pour ainsi dire à l'exiger de la parole donnée? O Dieu! serait-ce donc cette pâle et languissante créature que j'emporterais dans mes bras? N'em-

mènerais-je si loin de la patrie, pour si longtemps, pour la vie peut-être, qu'une victime résignée? Je ferai, dit-elle, ce qui te plaira! Non certes, il ne me plaira point de rien demander à la patience, et plutôt que de voir ce visage souffrant seulement encore une semaine, si elle se tait, je partirai seul. »

Insensé que j'étais, en avais-je la force? J'avais été trop heureux depuis quinze jours pour oser vraiment regarder en arrière, et loin de me sentir ce courage, je ne songeais qu'aux moyens d'emmener Brigitte. Je passai la nuit sans fermer l'œil, et le lendemain, de grand matin, je résolus, à tout hasard, d'aller chez ce jeune homme que j'avais vu à l'Opéra. Je ne sais si c'était la colère ou la curiosité qui m'y poussait, ni ce qu'au fond je voulais de lui; mais je pensais que de cette manière il ne pourrait du moins m'éviter, et c'était tout ce que je désirais.

Comme je ne savais pas son adresse,

j'entrai chez Brigitte pour la demander, prétextant une politesse que je lui devais après toutes les visites qu'il nous avait faites; car je n'avais pas dit un mot de ma rencontre au spectacle. Brigitte était au lit, et ses yeux fatigués montraient qu'elle avait pleuré. Lorsque j'entrai, elle me tendit la main, et me dit : « Que me voulez-vous? » Sa voix était triste, mais tendre. Nous échangeâmes quelques paroles amicales, et je sortis le cœur moins désolé.

Le jeune homme que j'allais voir se nommait Smith; il demeurait à peu de distance. En frappant à sa porte, je ne sais quelle inquiétude me saisit; je m'avançai lentement et comme frappé tout-à-coup d'une lumière inattendue. A son premier geste, mon sang se glaça. Il était couché, et, avec le même accent que tout-à-l'heure Brigitte, avec un visage aussi pâle et aussi défait, il me tendit la main en me voyant et me dit la même parole : « Que me voulez-vous? »

Qu'on en pense ce qu'on voudra; il y a de tels hasards dans la vie que la raison de l'homme ne saurait s'expliquer. Je m'assis sans pouvoir répondre, et, comme si je me fusse éveillé d'un rêve, je me répétai à moi-même la question qu'il m'adressait. Que venais-je faire en effet chez lui? Comment lui dire ce qui m'amenait? En supposant qu'il pût m'être utile de l'interroger, comment savoir s'il voudrait parler? Il avait apporté des lettres et connaissait ceux qui les avaient écrites; mais n'en savais-je pas aussi long que lui après ce que Brigitte venait de me montrer? Il m'en coûtait de lui faire des questions, et je craignais qu'il ne soupçonnât ce qui se passait dans mon cœur. Les premiers mots que nous échangeâmes furent polis et insignifians. Je le remerciai de s'être chargé des commissions de la famille de madame Pierson; je lui dis qu'en quittant la France nous le prierions à notre tour de nous rendre quel-

ques services; après quoi nous demeurâmes en silence, étonnés de nous trouver vis-à-vis l'un de l'autre.

Je regardais autour de moi, comme les gens embarrassés. La chambre qu'occupait ce jeune homme était au quatrième étage, et tout y annonçait une pauvreté honnête et laborieuse. Quelques livres, des instrumens de musique, des cadres de bois blanc, des papiers en ordre sur une table couverte d'un tapis, un vieux fauteuil et quelques chaises, c'était tout; mais tout se ressentait d'un air de propreté et de soin qui en faisait un ensemble agréable. Quant à lui, sa physionomie ouverte et animée prévenait d'abord en sa faveur; j'aperçus à la cheminée le portrait d'une femme âgée; je m'en approchai tout en rêvant, et il me dit que c'était sa mère.

Je me souvins alors que Brigitte m'avait souvent parlé de lui, et mille détails que j'avais oubliés me revinrent à la mémoire. Bri-

gitte le connaissait depuis son enfance. Avant que je ne vinsse au pays, elle le voyait quelquefois à N*** ; mais depuis mon arrivée elle n'y était allée qu'une fois, et il n'y était point à ce moment. Ce n'était donc que par hasard que j'avais appris sur son compte quelques particularités, qui cependant m'avaient frappé. Il avait pour tout bien un modique emploi qui lui servait à entretenir une mère et une sœur ; sa conduite envers ces deux femmes méritait les plus grands éloges. Il se privait de tout pour elles, et quoiqu'il possédât comme musicien des talens précieux qui pouvaient mener à la fortune, une probité et une réserve extrêmes lui avaient toujours fait préférer le repos aux chances de succès qui s'étaient présentées. En un mot, il était de ce petit nombre d'êtres qui vivent sans bruit et savent gré aux autres de ne pas s'apercevoir de ce qu'ils valent.

On m'avait cité de lui certains traits qui

suffisent pour peindre un homme. Il avait été très amoureux d'une belle fille de son voisinage, et, après plus d'un an d'assiduités près d'elle, on consentait à la lui donner pour femme. Elle était aussi pauvre que lui. Le contrat allait être signé, et tout était prêt pour la noce, lorsque sa mère lui dit : « Et ta sœur, qui la mariera ? » Cette seule parole lui fit comprendre que, s'il prenait femme, il dépenserait pour son ménage ce qu'il gagnerait de son travail, et que par conséquent sa sœur n'aurait point de dot. Il rompit aussitôt tout ce qui était commencé, et renonça courageusement à son mariage et à son amour ; ce fut alors qu'il vint à Paris et obtint la place qu'il avait.

Je n'avais jamais entendu cette histoire, dont on parlait dans le pays, sans désirer d'en connaître le héros. Ce dévouement tranquille et obscur m'avait semblé plus admirable que toutes les gloires des champs

de bataille. En voyant le portrait de sa mère, je m'en souvins aussitôt, et, reportant mes regards sur lui, je fus étonné de le trouver si jeune. Je ne pus m'empêcher de lui demander son âge; c'était le mien. Huit heures sonnèrent, et il se leva.

Aux premiers pas qu'il fit, je le vis chanceler; il secoua la tête. « Qu'avez-vous? » lui dis-je. Il me répondit que c'était l'heure d'aller au bureau, et qu'il ne se sentait pas la force de marcher.

« Etes-vous malade?

— J'ai la fièvre, et je souffre cruellement.

— Vous vous portiez mieux hier soir; je vous ai vu, je pense, à l'Opéra.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnu. J'ai mes entrées à ce théâtre, et j'espère vous y retrouver. »

Plus j'examinais ce jeune homme, cette chambre, cette maison, moins je me sentais la force d'aborder le véritable sujet de ma

visite. L'idée que j'avais eue la veille, qu'il avait pu me nuire dans l'esprit de Brigitte, s'évanouissait malgré moi; je lui trouvais un air de franchise et en même temps de sévérité, qui m'arrêtait et m'en imposait. Peu à peu mes pensées prenaient un autre cours; je le regardais attentivement, et il me sembla que de son côté il m'observait aussi avec curiosité.

Nous avions vingt et un ans tous deux, et quelle différence entre nous! Lui, habitué à une existence dont le son réglé d'une horloge déterminait les mouvemens; n'ayant jamais vu de la vie que le chemin d'une chambre isolée à un bureau enfoui dans un ministère; envoyant à une mère l'épargne même, ce denier de la joie humaine, que serre avec tant d'avarice toute main qui travaille; se plaignant d'une nuit de souffrance parce qu'elle le privait d'un jour de fatigue; n'ayant qu'une pensée, qu'un bien, veiller

au bien d'un autre, et cela depuis son enfance, depuis qu'il avait des bras! Et moi, de ce temps précieux, rapide, inexorable, de ce temps buveur de sueurs, qu'en avais-je fait? étais-je un homme? Lequel de nous avait vécu?

Ce que je dis là en une page, il nous fallut un regard pour le sentir. Nos yeux venaient de se rencontrer et ne se quittaient pas. Il me parla de mon voyage et du pays que nous allions visiter.

« Quand partez-vous? me demanda-t-il.

— Je ne sais; madame Pierson est souffrante et garde le lit depuis trois jours.

— Depuis trois jours! répéta-t-il avec un mouvement involontaire.

— Oui; qu'y a-t-il qui vous étonne? »

Il se leva et se jeta sur moi, les bras étendus et les yeux fixes. Un frisson terrible le fit tressaillir.

« Souffrez-vous? » lui dis-je en lui prenant

la main. Mais au même instant il la porta à son visage, et, ne pouvant étouffer ses larmes, il se traîna lentement à son lit.

Je le regardais avec surprise; le transport violent de sa fièvre l'avait abattu tout-à-coup. J'hésitais à le laisser en cet état, et je m'approchai de lui de nouveau. Il me repoussa avec force et comme avec une terreur étrange. Lorsqu'il fut enfin revenu à lui :

« Excusez-moi, dit-il d'une voix faible; je suis hors d'état de vous recevoir. Soyez assez bon pour me laisser; dès que mes forces me le permettront, j'irai vous remercier de votre visite. »

CHAPITRE III.

Brigitte se portait mieux. Comme elle me l'avait dit, elle avait voulu partir aussitôt guérie. Mais je m'y étais opposé, et nous devions attendre encore une quinzaine, qu'elle fût en état de supporter le voyage.

Toujours triste et silencieuse, elle était pourtant bienveillante. Quoi que je fisse pour

la déterminer à me parler à cœur ouvert, la lettre qu'elle m'avait montrée était, disait-elle, le seul motif de sa mélancolie, et elle me priait qu'il n'en fût plus question. Ainsi réduit moi-même à me taire comme elle, je cherchais vainement à deviner ce qui se passait dans son cœur. Le tête-à-tête nous pesait à tous deux et nous allions au spectacle tous les soirs. Là, assis l'un près de l'autre dans le fond d'une loge, nous nous serrions quelquefois la main; de temps en temps un beau morceau de musique, un mot qui nous frappait, nous faisait échanger des regards amis; mais pour aller comme pour revenir nous restions muets, plongés dans nos pensées. Vingt fois par jour je me sentais prêt à me jeter à ses pieds, et à lui demander comme une grace de me donner le coup de la mort ou de me rendre le bonheur que j'avais entrevu; vingt fois, au moment de le faire, je voyais ses traits s'altérer; elle se le-

vait et me quittait, ou, par une parole glacée, arrêtait mon cœur sur mes lèvres.

Smith venait presque tous les jours. Quoique sa présence dans la maison eût été la cause de tout le mal et que la visite que je lui avais faite m'eût laissé dans l'esprit de singuliers soupçons, la manière dont il parlait de notre voyage, sa bonne foi et sa simplicité, me rassuraient sur lui. Je lui avais parlé des lettres qu'il avait apportées, et il m'en avait paru non pas aussi offensé, mais plus triste que moi. Il en ignorait le contenu, et l'amitié de vieille date qu'il avait pour Brigitte les lui faisait blâmer hautement. Il ne s'en serait pas chargé, disait-il, s'il avait su ce qu'elles renfermaient. Au ton réservé que madame Pierson gardait avec lui, je ne pouvais le croire dans sa confidence. Je le voyais donc avec plaisir, quoiqu'il y eût toujours entre nous une sorte de gêne et de cérémonie. Il s'était chargé d'être, après

notre départ, l'intermédiaire entre Brigitte et sa famille, et d'empêcher une rupture éclatante. L'estime qu'on avait pour lui dans le pays ne devait pas être de peu d'importance dans cette négociation, et je ne pouvais m'empêcher de lui en savoir gré. C'était le plus noble caractère; quand nous étions tous trois ensemble, s'il apercevait quelque froideur ou quelque contrainte, je le voyais faire tous ses efforts pour ramener la gaîté entre nous; s'il semblait inquiet de ce qui se passait, c'était toujours sans indiscrétion et de manière à faire comprendre qu'il eût souhaité de nous voir heureux; s'il parlait de notre liaison, c'était pour ainsi dire avec respect, et comme un homme pour qui l'amour est un lien sacré devant Dieu; enfin c'était une sorte d'ami, et il m'inspirait une entière confiance.

Mais, malgré tout et en dépit de ses efforts mêmes, il était triste, et je ne pouvais vaincre d'étranges pensées qui me saisissaient.

Les larmes que j'avais vu répandre à ce jeune homme, sa maladie arrivée précisément en même temps que celle de ma maîtresse, je ne sais quelle sympathie mélancolique qu'il me semblait découvrir entre eux, me troublaient et m'inquiétaient. Il n'y avait pas un mois que, sur de moindres soupçons, j'aurais eu des transports de jalousie; mais maintenant de quoi soupçonner Brigitte? Quel que fût le secret qu'elle me cachait, n'allait-elle pas partir avec moi? quand bien même il eût été possible que Smith fût dans la confidence de quelque mystère que j'ignorais, de quelle nature pouvait être ce mystère? Que pouvait-il y avoir de blâmable dans leur tristesse et dans leur amitié? Elle l'avait connu enfant; elle le revoyait après de longues années, au moment de quitter la France; elle se trouvait dans une situation malheureuse, et le hasard voulait qu'il en fût instruit, qu'il eût

servi même en quelque sorte d'instrument à sa mauvaise destinée. N'était-il pas tout naturel qu'ils échangeassent quelques tristes regards, que la vue de ce jeune homme rappelât à Brigitte le passé, quelques souvenirs et quelques regrets? Pouvait-il à son tour la voir partir sans crainte, sans songer malgré lui aux chances d'un long voyage, aux risques d'une vie désormais errante, presque proscrite et abandonnée? Sans doute cela devait être, et je sentais, quand j'y pensais, que c'était à moi à me lever, à me mettre entre eux deux, à les rassurer, à les faire croire en moi, à dire à l'une que mon bras la soutiendrait tant qu'elle voudrait s'y appuyer, à l'autre que je lui étais reconnaissant de l'affection qu'il nous témoignait et des services qu'il allait nous rendre. Je le sentais, et ne pouvais le faire. Un froid mortel me serrait le cœur, et je restais sur mon fauteuil.

Smith parti le soir, ou nous nous taisions, ou nous parlions de lui. Je ne sais quel attrait bizarre me faisait demander tous les jours à Brigitte de nouveaux détails sur son compte. Elle n'avait cependant à m'en dire que ce que j'en ai dit au lecteur; sa vie n'avait jamais été autre chose que ce qu'elle était, pauvre, obscure et honnête. Pour la raconter tout entière il suffisait de peu de mots; mais je me les faisais répéter sans cesse, et sans savoir pourquoi j'y prenais intérêt.

En y réfléchissant, il y avait au fond de mon cœur une souffrance secrète que je ne m'avouais pas. Si ce jeune homme fût arrivé au moment de notre joie, qu'il eût apporté à Brigitte une lettre insignifiante, qu'il lui eût serré la main en montant en voiture, y aurais-je fait la moindre attention? Qu'il m'eût reconnu ou non à l'Opéra, qu'il lui fût échappé devant moi des larmes dont j'ignorais la

cause, que m'importait si j'étais heureux? Mais tout en ne pouvant deviner le motif de la tristesse de Brigitte, je voyais bien que ma conduite passée, quoi qu'elle en pût dire, n'était pas maintenant étrangère à ses chagrins. Si j'eusse été ce que j'avais dû être depuis six mois que nous vivions ensemble, rien au monde, je le savais, n'aurait pu troubler notre amour. Smith n'était qu'un homme ordinaire, mais il était bon et dévoué; ses qualités simples et modestes ressemblaient à de grandes lignes pures que l'œil saisit sans peine et tout d'abord; en un quart-d'heure on le connaissait, et il inspirait la confiance, sinon l'admiration. Je ne pouvais m'empêcher de me dire que, s'il eût été l'amant de Brigitte, elle serait partie joyeuse avec lui.

C'était de ma propre volonté que j'avais retardé notre départ, et déjà je m'en repentais. Brigitte aussi, quelquefois, me pressait;

« Qui nous arrête ? disait-elle ; me voilà guérie, tout est prêt. » Qui m'arrêtait en effet ? je ne sais.

Assis près de la cheminée, je fixais mes yeux alternativement sur Smith et sur ma maîtresse. Je les voyais tous deux pâles, sérieux, muets. J'ignorais pourquoi ils étaient ainsi, et malgré moi je me répétais que ce pouvait bien être pour la même cause, et qu'il n'y avait pas là deux secrets à apprendre. Mais ce n'était pas un de ces soupçons vagues et maladifs qui m'avaient tourmenté autrefois, c'était un instinct invincible, fatal. Quelle étrange chose que nous ! je me plaisais à les laisser seuls, et à les quitter au coin du feu pour aller rêver sur le quai, m'appuyer sur le parapet, et regarder l'eau comme un oisif des rues.

Lorsqu'ils parlaient de leur séjour à N***, et que Brigitte, presque enjouée, prenait un petit ton de mère, pour lui rappeler les jours

passés ensemble, il me semblait que je souffrais et cependant j'y prenais plaisir. Je leur faisais des questions; je parlais à Smith de sa mère, de ses occupations, de ses projets. Je lui donnais occasion de se montrer dans un jour favorable, et je forçais sa modestie à nous révéler son mérite. « Vous aimez beaucoup votre sœur, n'est-il pas vrai? lui demandais-je. Quand comptez-vous la marier? » Il nous disait alors en rougissant que le ménage coûtait beaucoup, que ce serait fait peut-être dans deux ans, peut-être plus tôt, si sa santé lui permettait quelques travaux extraordinaires qui lui valaient des gratifications; qu'il y avait dans le pays une famille assez à l'aise dont le fils aîné était son ami; qu'ils étaient presque d'accord ensemble, et que le bonheur pouvait venir un jour, comme le repos, sans y songer; qu'il avait renoncé pour sa sœur à la petite part de l'héritage que le père leur avait laissé; que

la mère s'y opposait, mais qu'il tiendrait bon malgré elle; qu'un jeune homme devait vivre de ses mains, tandis que l'existence d'une fille se décidait le jour de son contrat. Ainsi peu à peu il nous déroulait toute sa vie et toute son ame, et je regardais Brigitte l'écouter. Puis, quand il se levait pour se retirer, je l'accompagnais à la porte, et j'y restais pensif, immobile, jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu dans l'escalier.

Je rentrais alors dans la chambre, et je trouvais Brigitte se disposant à se déshabiller. Je contemplais avidement ce corps charmant, ces trésors de beauté, que tant de fois j'avais possédés. Je la regardais peigner ses longs cheveux, nouer son mouchoir, et se détourner lorsque sa robe glissait à terre, comme une Diane qui entre au bain. Elle se mettait au lit; je courais au mien; il ne pouvait me venir à l'esprit que Brigitte me trompât ni que Smith fût amoureux

d'elle; je ne pensais ni à les observer ni à les surprendre; je ne me rendais compte de rien. Je me disais: « Elle est bien belle, et ce pauvre Smith est un honnête garçon; ils ont tous deux un grand chagrin, et moi aussi. » Cela me brisait le cœur, et en même temps me soulageait.

Nous avions trouvé en rouvrant nos malles qu'il y manquait encore quelques bagatelles; Smith s'était chargé d'y pourvoir. Il avait une activité infatigable, et on l'obligeait, disait-il, quand on lui confiait le soin de quelques commissions. Comme je revenais un jour au logis, je le vis à terre, fermant un porte-manteau. Brigitte était devant un clavecin que nous avions loué à la semaine pour notre séjour à Paris. Elle jouait un de ces anciens airs où elle mettait tant d'expression et qui m'avaient été si chers. Je m'arrêtai dans l'antichambre près de la porte qui était ouverte; chaque note m'en-

trait dans l'ame; jamais elle n'avait chanté si tristement et si saintement.

Smith l'écoutait avec délices; il était à genoux, tenant la boucle du porte-manteau. Il la froissa, puis la laissa tomber, et regarda les hardes qu'il venait de plier lui-même et de couvrir d'un linge blanc. L'air terminé, il resta ainsi; Brigitte, les mains sur le clavier, regardait au loin l'horizon. Je vis pour la seconde fois tomber des larmes des yeux du jeune homme; j'étais près d'en verser moi-même, et ne sachant ce qui se passait en moi, j'entrai et lui tendis la main.

« Etiez-vous là? » demanda Brigitte. Elle tressaillit et parut surprise.

« Oui, j'étais là, lui répondis-je. Chantez, ma chère, je vous en supplie. Que j'entende encore votre voix! »

Elle recommença sans répondre; c'était aussi pour elle un souvenir. Elle voyait mon émotion, celle de Smith; sa voix s'altéra. Les

derniers sons, à peine articulés, semblèrent se perdre dans les cieux; elle se leva et me donna un baiser. Smith tenait encore ma main; je le sentis me la serrer avec force et convulsivement; il était pâle comme la mort.

Un autre jour, j'avais apporté un album lithographié qui représentait plusieurs vues de Suisse. Nous le regardions tous les trois, et, de temps en temps, lorsque Brigitte trouvait un site qui lui plaisait, elle s'y arrêtait pour l'observer. Il y en eut un qui lui parut surpasser de beaucoup tous les autres; c'était un paysage du canton de Vaud, à quelque distance de la route de Brigues; une vallée verte plantée de pommiers où des bestiaux paissaient à l'ombre; dans l'éloignement un village consistant en une douzaine de maisons de bois semées en désordre dans la prairie, et étagées sur les collines environnantes. Sur le premier plan, une jeune fille, coiffée d'un

large chapeau de paille, était assise au pied d'un arbre, et un garçon de ferme debout devant elle semblait lui montrer, un bâton ferré à la main, la route qu'il avait parcourue; il indiquait un sentier tortueux qui se perdait dans la montagne. Au-dessus d'eux paraissaient les Alpes, et le tableau était couronné par trois sommets couverts de neige, teints des nuances du soleil couchant. Rien n'était plus simple, et en même temps rien n'était plus beau que ce paysage. La vallée ressemblait à un lac de verdure, et l'œil en suivait les contours avec la plus parfaite tranquillité.

« Irons-nous là ? » dis-je à Brigitte. Je pris un crayon, et traçai quelques traits sur l'estampe.

« Que faites-vous ? demanda-t-elle.

— Je cherche, lui dis-je, si, avec un peu d'adresse, il faudrait changer beaucoup cette figure pour qu'elle vous ressemblât. La jolie coiffure de cette jeune fille vous irait, je crois,

à merveille; et ne pourrais-je pas, si je réussissais, donner à ce brave montagnard quelque ressemblance avec moi?»

Ce caprice parut lui plaire, et, s'emparant aussitôt d'un grattoir, elle eut bientôt effacé sur la feuille le visage du garçon et celui de la fille. Me voilà faisant son portrait, et elle voulut essayer le mien. Les figures étaient très petites, en sorte que nous ne fûmes pas difficiles; il fut convenu que les portraits étaient frappants, et il suffisait en effet qu'on y cherchât nos traits pour les y retrouver. Lorsque nous en eûmes ri, le livre resta ouvert, et le domestique m'ayant appelé pour quelque affaire, je sortis quelques instans après.

Lorsque je rentrai, Smith était appuyé sur la table et regardait l'estampe avec tant d'attention qu'il ne s'aperçut pas que je fusse revenu. Il était absorbé dans une rêverie profonde; je repris ma place auprès du feu, et ce ne fut qu'à la première parole que j'a-

dressai à Brigitte, qu'il releva la tête. Il nous regarda tous deux un moment; puis il prit congé de nous à la hâte, et comme il traversait la salle à manger, je le vis se frapper le front.

Quand je surprenais ces signes de douleur, je me levais et courais m'enfermer. « Et qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? répétais-je. » Puis je joignais les mains pour supplier... qui? je l'ignore; peut-être mon bon ange, peut-être mon mauvais destin.

CHAPITRE IV.

Mon cœur me criait de partir, et cependant je tardais toujours; une volupté secrète et amère me clouait le soir à ma place. Quand Smith devait venir, je n'avais point de repos que je n'eusse entendu le bruit de la sonnette.

Comment se fait-il qu'il y ait ainsi en nous je ne sais quoi qui aime le malheur?

Chaque jour un mot, un éclair rapide, un regard, me faisaient frémir; chaque jour un autre mot, un autre regard, par une impression contraire, me rejetaient dans l'incertitude. Par quel mystère inexplicable les voyais-je si tristes tous deux? Par quel autre mystère restais-je immobile, comme une statue, à les regarder, lorsque dans plus d'une occasion semblable je m'étais montré violent jusques à la fureur? Je n'avais pas la force de bouger, moi qui m'étais senti en amour de ces jalousies presque féroces, comme on en voit en Orient. Je passais mes journées à attendre, et je n'aurais pu dire ce que j'attendais. Je m'asseyais le soir sur mon lit, et je me disais : « Voyons, pensons à cela. » Je mettais ma tête dans mes mains, puis je m'écriais : « C'est impossible! » et je recommençais le jour suivant.

En présence de Smith, Brigitte me témoignait plus d'amitié que quand nous étions seuls. Il arriva un soir, comme nous venions d'échanger quelques mots assez durs ; quand elle entendit sa voix dans l'antichambre, elle vint s'asseoir sur mes genoux. Pour lui, toujours tranquille et triste, il semblait qu'il fît sur lui-même un effort continuel. Ses moindres gestes étaient mesurés; il parlait peu et lentement ; mais les mouvemens brusques qui lui échappaient n'en étaient que plus frappans par leur contraste avec sa contenance habituelle.

Dans la circonstance où je me trouvais, puis-je appeler curiosité l'impatience qui me dévorait? Qu'aurais-je répondu, si quelqu'un fût venu me dire : « Que vous importe? vous êtes bien curieux. » Peut-être cependant n'était-ce pas autre chose.

Je me souviens qu'un jour, au Pont-Royal, je vis un homme se noyer. Je faisais avec des

amis ce qu'on appelle une pleine-eau, à l'école de natation, et nous étions suivis par un bateau où se tenaient deux maîtres-nageurs. C'était au plus fort de l'été; notre bateau en avait rencontré un autre, en sorte que nous nous trouvions plus de trente sous la grande arche du pont. Tout-à-coup, au milieu de nous, un jeune homme est pris d'un coup de sang. J'entends un cri et je me retourne. Je vis deux mains qui s'agitaient à la surface de l'eau, puis tout disparut. Nous plongeâmes aussitôt; ce fut en vain, et une heure après seulement on parvint à retirer le cadavre engagé sous un train de bois.

L'impression que j'éprouvai tandis que je plongeais dans la rivière ne sortira jamais de ma mémoire. Je regardais de tous côtés, dans les couches d'eau obscures et profondes qui m'enveloppaient avec un sourd murmure. Tant que je pouvais retenir mon haleine, je m'enfonçais toujours plus avant; puis je re-

venais à la surface, j'échangeais une question avec quelque autre nageur aussi inquiet que moi; puis je retournais à cette pêche humaine. J'étais plein d'horreur et d'espérance; l'idée que j'allais peut-être me sentir saisi par deux bras convulsifs me causait une joie et une terreur indicibles, et ce ne fut qu'exténué de fatigue que je remontai dans le bateau.

Quand la débauche n'abrutit pas l'homme, une de ses suites nécessaires est une étrange curiosité. J'ai dit plus haut celle que j'avais ressentie à ma première visite à Desgenais. Je m'expliquerai davantage.

La vérité, squelette des apparences, veut que tout homme, quel qu'il soit, vienne à son jour et à son heure toucher ses ossemens éternels au fond de quelque plaie passagère. Cela s'appelle connaître le monde, et l'expérience est à ce prix.

Or, il arrive que devant cette épreuve les uns reculent épouvantés; les autres, faibles et

effrayés, en restent vacillans comme des ombres. Quelques créatures, les meilleures peut-être, en meurent aussitôt. Le plus grand nombre oublie, et ainsi tout flotte à la mort.

Mais certains hommes, à coup sûr malheureux, ne reculent ni ne chancellent, ne meurent ni n'oublient ; quand leur tour vient de toucher au malheur, autrement dit à la vérité, ils s'en approchent d'un pas ferme, étendent la main, et, chose horrible! se prennent d'amour pour le noyé livide qu'ils ont senti au fond des eaux. Ils le saisissent, le palpent, l'étreignent; les voilà ivres du désir de connaître; ils ne regardent plus les choses que pour voir à travers; ils ne font plus que douter et tenter; ils fouillent le monde comme des espions de Dieu; leurs pensées s'aiguisent en flèches, et il leur naît un lynx dans les entrailles.

Les débauchés, plus que tous les autres,

sont exposés à cette fureur, et la raison en est toute simple. En comparant la vie ordinaire à une surface plane et transparente, les débauchés, dans les courans rapides, à tout moment touchent le fond. Au sortir d'un bal, par exemple, ils s'en vont dans un mauvais lieu. Après avoir serré dans la valse la main pudique d'une vierge, et peut-être l'avoir fait trembler, ils partent, ils courent, jettent leur manteau, et s'attablent en se frottant les mains. La dernière phrase qu'ils viennent d'adresser à une belle et honnête femme, est encore sur leurs lèvres; ils la répètent en éclatant de rire. Que dis-je? ne soulèvent-ils pas pour quelques pièces d'argent ce vêtement qui fait la chasteté, la robe, ce voile plein de mystère, qui semble respecter lui-même l'être qu'il embellit, et l'entoure sans le toucher? Quelle idée doivent-ils donc se faire du monde? ils s'y trouvent à chaque instant comme des comédiens dans

une coulisse. Qui plus qu'eux est habitué à cette recherche du fond des choses, et, si l'on peut ainsi parler, à ces tâtemens profonds et impies? Voyez comme ils parlent de tout. Toujours les termes les plus crus, les plus grossiers, les plus abjects; ceux-là seulement leur paraissent vrais; tout le reste n'est que parade, convention et préjugés. Qu'ils racontent une anecdote, qu'ils rendent compte de ce qu'ils ont éprouvé; toujours le mot sale et physique, toujours la lettre, toujours la mort. Ils ne disent pas : « Cette femme m'a aimé; » ils disent : « J'ai eu cette femme; » ils ne disent pas : « J'aime; » ils disent : « J'ai envie; » ils ne disent jamais : « Dieu le veuille! » ils disent partout : « Si je voulais! » Je ne sais ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, et quels monologues ils font.

De là, inévitablement, ou la paresse ou la curiosité; car pendant qu'ils s'exercent ainsi à voir en tout ce qu'il y a de pire, ils n'en

entendent pas moins les autres continuer de croire au bien. Il faut donc qu'ils soient nonchalans jusqu'à se boucher les oreilles, ou que ce bruit du reste du monde les vienne éveiller en sursaut. Le père laisse aller son fils où vont tant d'autres, où allait Caton lui-même; il dit que jeunesse se passe. Mais en rentrant le fils regarde sa sœur; et voyez ce qu'a produit en lui une heure passée en tête-à-tête avec la brute réalité! il faut qu'il se dise: « Ma sœur n'a rien de semblable à la créature que je quitte; » et de ce jour le voilà inquiet.

La curiosité du mal est une maladie infâme qui naît de tout contact impur. C'est l'instinct rôdeur des fantômes qui lève la pierre des tombeaux; c'est une torture inexplicable dont Dieu punit ceux qui ont failli; ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en seraient peut-être désolés. Mais ils s'enquêtent, ils cherchent, disputent; ils

penchent la tête de côté comme un architecte qui ajuste une équerre, et travaillent ainsi à voir ce qu'ils désirent. Du mal prouvé, ils en sourient; du mal douteux, ils en jureraient; le bien, ils veulent voir derrière. Qui sait? voilà la grande formule, le premier mot que Satan a dit, quand il a vu le ciel se fermer. Hélas! combien de malheureux a faits cette seule parole! combien de désastres et de morts! combien de coups de faux terribles dans des moissons prêtes à pousser! combien de cœurs, combien de familles où il n'y a plus que des ruines depuis que ce mot s'y est fait entendre! Qui sait? qui sait? parole infâme! Plutôt que de la prononcer, on devrait faire comme les moutons qui ne savent où est l'abattoir et qui y vont en broutant de l'herbe. Cela vaut mieux que d'être un esprit fort et de lire La Rochefoucauld.

Quel meilleur exemple en puis-je donner

que ce que je raconte en ce moment? Ma maîtresse voulait partir et je n'avais qu'à dire un mot. Je la voyais triste, et pourquoi restais-je? qu'en serait-il arrivé si j'étais parti? Ce n'eût été qu'un moment de crainte; nous n'aurions pas voyagé trois jours que tout se serait oublié. Seul auprès d'elle, elle n'eût pensé qu'à moi; que m'importait d'apprendre un mystère qui n'attaquait pas mon bonheur? Elle consentait, tout finissait là. Il ne fallait qu'un baiser sur les lèvres; au lieu de cela, voyez ce que je fais.

Un soir que Smith avait dîné avec nous, je m'étais retiré de bonne heure et les avais laissés ensemble. Comme je fermais ma porte, j'entendis Brigitte demander du thé. Le lendemain, en entrant dans sa chambre, je m'approchai par hasard de la table, et à côté de la théière je ne vis qu'une seule tasse. Personne n'était entré avant moi, et par conséquent le domestique n'avait rien

emporté de ce dont on s'était servi la veille. Je cherchai autour de moi sur les meubles si je voyais une seconde tasse, et m'assurai qu'il n'y en avait point.

« Est-ce que Smith est resté tard ? demandai-je à Brigitte.

— Il est resté jusqu'à minuit.

— Vous êtes-vous couchée seule, ou avez-vous appelé quelqu'un pour vous mettre au lit?

— Je me suis couchée seule; tout le monde dormait dans la maison. »

Je cherchais toujours, et les mains me tremblaient. Dans quelle comédie burlesque y a-t-il un jaloux assez sot pour aller s'enquérir de ce qu'une tasse est devenue? A propos de quoi Smith et madame Pierson auraient-ils bu dans la même tasse? la noble pensée qui me venait là!

Je tenais cependant la tasse, et j'allais et venais par la chambre. Je ne pus m'empê-

cher d'éclater de rire, et je la lançai sur le carreau. Elle s'y brisa en mille pièces, que j'écrasai à coups de talon.

Brigitte me vit faire sans me dire un seul mot. Pendant les deux jours suivans elle me traita avec une froideur qui avait l'air de tenir du mépris, et je la vis affecter avec Smith un ton plus libre et plus bienveillant qu'à l'ordinaire. Elle l'appelait Henri, de son nom de baptême, et lui souriait familièrement.

« J'ai envie de prendre l'air, dit-elle après dîner; venez-vous à l'Opéra, Octave? je suis d'humeur à y aller à pied.

— Non, je reste; allez-y sans moi. »

Elle prit le bras de Smith et sortit. Je restai seul toute la soirée; j'avais du papier devant moi et je voulais écrire pour fixer mes pensées, mais je ne pus en venir à bout.

Comme un amant, dès qu'il se voit seul, tire de son sein une lettre de sa maîtresse

et s'ensevelit dans un rêve chéri, ainsi je m'enfonçais à plaisir dans le sentiment d'une profonde solitude, et je m'enfermais pour douter. J'avais devant moi les deux siéges vides que Smith et Brigitte venaient d'occuper; je les regardais d'un œil avide, comme s'ils eussent pu m'apprendre quelque chose. Je repassais mille fois dans ma tête ce que j'avais vu et entendu; de temps en temps, j'allais à la porte, et je jetais les yeux sur nos malles qui étaient rangées contre le mur et qui attendaient depuis un mois; je les entr'ouvrais doucement, j'examinais les hardes, les livres, rangés en ordre par ces petites mains soigneuses et délicates; j'écoutais passer les voitures; leur bruit me faisait palpiter le cœur. J'étalais sur la table notre carte d'Europe, témoin naguère de si doux projets; et là, en présence même de toutes mes espérances, dans cette chambre où je les avais conçues et vues si près de se réaliser,

je me livrais à cœur ouvert aux plus affreux pressentimens.

Comment cela était-il possible? je ne sentais ni colère ni jalousie, et cependant une douleur sans bornes. Je ne soupçonnais pas et pourtant je doutais. L'esprit de l'homme est si bizarre qn'il sait se forger, avec ce qu'il voit et malgré ce qu'il voit, cent sujets de souffrance. En vérité sa cervelle ressemble à ces cachots de l'Inquisition où les murailles sont couvertes de tant d'instrumens de supplice qu'on n'en comprend ni le but ni la forme, et qu'on se demande en les voyant si ce sont des tenailles ou des jouets. Dites-moi, je vous le demande, quelle différence il y a de dire à sa maîtresse : Toutes les femmes trompent, ou de lui dire : Vous me trompez?

Ce qui se passait dans ma tête était pourtant peut-être aussi subtil, aussi tenu que le plus fin sophisme; c'était une sorte de

dialogue entre l'esprit et la conscience. « Si je perdais Brigitte? disait l'esprit. — Elle part avec toi, disait la conscience. — Si elle me trompait? — comment te tromperait-elle, elle qui avait fait son testament où elle disait de prier pour toi! — Si Smith l'aimait? — Fou, que t'importe, puisque tu sais que c'est toi qu'elle aime? — Si elle m'aime, pourquoi est-elle triste? — C'est son secret, respecte-le. — Si je l'emmène, sera-t-elle heureuse? — Aime-la, elle le sera. — Pourquoi, quand cet homme la regarde, semble-t-elle craindre de rencontrer ses yeux? — Parce qu'elle est femme, et qu'il est jeune. — Pourquoi, quand elle le regarde, cet homme pâlit-il tout-à-coup? — Parce qu'il est homme, et qu'elle est belle. — Pourquoi, quand je l'ai été voir, s'est-il jeté en pleurant dans mes bras? pourquoi un jour s'est-il frappé le front? — Ne demande pas ce qu'il faut que tu ignores. — Pourquoi faut-il que j'ignore ces

choses? — Parce que tu es misérable et fragile, et que tout mystère est à Dieu. — Mais pourquoi est-ce que je souffre? pourquoi ne puis-je songer à cela sans que mon ame ne s'épouvante? — Songe à ton père, et à faire le bien. — Mais pourquoi ne le puis-je pas? pourquoi le mal m'attire-t-il à lui? — Mets-toi à genoux, confesse-toi; si tu crois au mal, tu l'as fait. — Si je l'ai fait, était-ce ma faute? pourquoi le bien m'a-t-il trahi? — De ce que tu es dans les ténèbres, est-ce une raison pour nier la lumière? s'il y a des traîtres, pourquoi es-tu l'un d'eux? — Parce que j'ai peur d'être dupe. — Pourquoi passes-tu tes nuits à veiller? Les nouveau-nés dorment à cette heure. Pourquoi es-tu seul maintenant? — Parce que je pense, je doute et je crains. — Quand donc feras-tu ta prière? — Quand je croirai. Pourquoi m'a-t-on menti? — Pourquoi mens-tu, lâche, à ce moment même? Que ne meurs-tu, si tu ne peux souffrir? »

Ainsi parlaient et gémissaient en moi deux voix terribles et contraires, et une troisième criait encore : « Hélas ! hélas ! mon innocence ! hélas ! hélas ! les jours d'autrefois ! »

CHAPITRE V.

Effroyable levier que la pensée humaine! c'est notre défense et notre sauvegarde le plus beau présent que Dieu nous ait fait. Elle est à nous et nous obéit; nous la pouvons lancer dans l'espace, et une fois hors de ce

faible crâne, c'en est fait, nous n'en répondons plus.

Tandis que, du jour au lendemain, je remettais sans cesse ce départ, je perdais la force et le sommeil, et peu à peu, sans que je m'en aperçusse, toute la vie m'abandonnait. Lorsque je m'asseyais à table, je me sentais un mortel dégoût; la nuit, ces deux pâles visages, celui de Smith et de ma maîtresse, que j'observais tant que durait le jour, me poursuivaient dans des rêves affreux. Lorsqu'ils allaient le soir au spectacle, je refusais d'y aller avec eux; puis je m'y rendais de mon côté, je me cachais dans le parterre, et de là je les regardais. Je feignais d'avoir à faire dans la chambre voisine, et j'y restais une heure à les écouter; tantôt l'idée de chercher querelle à Smith et de le forcer à se battre avec moi me saisissait avec violence; je lui tournais le dos pendant qu'il me parlait; puis je le voyais, d'un air

de surprise, venir à moi en me tendant la main. Tantôt, quand j'étais seul la nuit et que tout dormait dans la maison, je me sentais la tentation d'aller au secrétaire de Brigitte, et de lui enlever ses papiers. Je fus obligé une fois de sortir pour y résister. Que puis-je dire? je voulais un jour les menacer, un couteau à la main, de les tuer s'ils ne me disaient par quelle raison ils étaient si tristes; un autre jour, c'était contre moi que je voulais tourner ma fureur. Avec quelle honte je l'écris! Et qui m'aurait demandé au fond ce qui me faisait agir ainsi, je n'aurais su que lui répondre.

Voir, savoir, douter, fureter, m'inquiéter et me rendre misérable, passer les jours l'oreille au guet et la nuit me noyer de larmes, me répéter que j'en mourrais de douleur et croire que j'en avais sujet, sentir l'isolement et la faiblesse déraciner l'espoir dans mon cœur, m'imaginer que j'épiais, tandis que je

n'écoutais dans l'ombre que le battement de mon pouls fiévreux; rebattre sans fin ces phrases plates qui courent partout: « La vie est un songe, il n'y a rien de stable ici-bas; » maudire enfin, blasphémer Dieu en moi, par ma misère et mon caprice, voilà quelle était ma jouissance, la chère occupation pour laquelle je renonçais à l'amour, à l'air du ciel, à la liberté!

Eternel Dieu, la liberté! oui, il y avait de certains momens où, malgré tout, j'y pensais encore. Au milieu de tant de démence, de bizarrerie et de stupidité, il y avait en moi des bondissemens qui m'enlevaient tout-à-coup à moi-même. C'était une bouffée d'air qui me frappait le visage quand je sortais de mon cachot; c'était une page d'un livre que je lisais, quand toutefois il m'arrivait d'en prendre d'autres que ceux de ces sycophantes modernes qu'on appelle des pamphlétaires, et à qui on devrait défendre, par simple

mesure de salubrité publique, de dépecer et de philosophailler. Puisque je parle de ces bons momens, ils furent si rares que j'en veux citer un. Je lisais un soir les mémoires de Constant; j'y trouve les dix lignes suivantes :

« Salsdorf, chirurgien saxon attaché au « prince Christian, eut à la bataille de Wagram « la jambe cassée par un obus. Il était couché « sur la poussière, presque sans vie. A quinze « pas de lui, Amédée de Kerbourg, aide-de-« camp (j'ai oublié de qui), froissé à la poitrine « par un boulet, tombe et vomit le sang. « Salsdorf voit que, si ce jeune homme n'est « secouru, il va mourir d'une apoplexie; il « recueille ses forces, se traîne en rampant « jusqu'à lui, le saigne, et lui sauve la vie. « Au sortir de là, Salsdorf mourut à Vienne, « quatre jours après l'amputation. »

Quand je lus ces mots, je jetai le livre et je fondis en larmes. Je ne regrette pas celles-là, elles me valurent une bonne journée; car

je ne fis que parler de Salsdorf, et ne me souciai de quoi que ce soit. Je ne pensai pas, à coup sûr, à soupçonner personne ce jour-là. Pauvre rêveur! devais-je alors me souvenir que j'avais été bon? A quoi cela me servait-il? à tendre au ciel des bras désolés, à me demander pourquoi j'étais au monde, et à chercher autour de moi s'il ne tomberait pas aussi quelque obus qui me délivrât pour l'éternité. Hélas! ce n'en était que l'éclair qui traversait un instant ma nuit.

Comme ces derviches insensés qui trouvent l'extase dans le vertige, quand la pensée, tournant sur elle-même, s'est épuisée à se creuser, lasse d'un travail inutile, elle s'arrête épouvantée. Il semble que l'homme soit vide, et qu'à force de descendre en lui il arrive à la dernière marche d'une spirale. Là, comme au sommet des montagnes, comme au fond des mines, l'air manque, et Dieu défend d'aller plus loin. Alors, frappé d'un froid mortel, le

cœur, comme altéré d'oubli, voudrait s'élancer au dehors pour renaître; il redemande la vie à ce qui l'environne, il aspire l'air ardemment; mais il ne trouve autour de lui que ses propres chimères qu'il vient d'animer de la force qui lui manque, et qui, créées par lui, l'entourent comme des spectres sans pitié.

Il n'était pas possible que les choses continuassent long-temps ainsi. Fatigué de l'incertitude, je résolus de tenter une épreuve pour découvrir la vérité.

J'allai à la rue Jean-Jacques-Rousseau et demandai des chevaux de poste pour dix heures du soir. Nous avions loué une calèche, et j'ordonnai que tout fût prêt pour l'heure indiquée. Je défendis en même temps qu'on en dît rien à madame Pierson. Smith vint dîner; en me mettant à table, j'affectai plus de gaîté qu'à l'ordinaire, et, sans les avertir de mon dessein, je mis l'entretien sur notre

voyage. J'y renoncerais, dis-je à Brigitte, si je pensais qu'elle l'eût moins à cœur; je me trouvais si bien à Paris que je ne demandais pas mieux que d'y rester tant qu'elle le trouverait agréable. Je fis l'éloge de tous les plaisirs qu'on ne peut trouver que dans cette ville; je parlai des bals, des théâtres, de tant d'occasions de se distraire qui s'y rencontrent à chaque pas. Bref, puisque nous étions heureux, je ne voyais pas pourquoi nous changions de place, et je ne songeais pas à partir de si tôt.

Je m'attendais qu'elle allait insister pour notre projet d'aller à Genève, et en effet elle n'y manqua pas. Ce ne fut pourtant qu'assez faiblement; mais, dès qu'elle en eut dit les premiers mots, je feignis de me rendre à ses instances; puis, détournant la conversation, je parlai de choses indifférentes, comme si tout eût été convenu.

« Et pourquoi, ajoutai-je, Smith ne vien-

drait-il pas avec nous? Il est bien vrai qu'il a ici des occupations qui le retiennent, mais ne peut-il obtenir un congé? D'ailleurs les talens qu'il possède, et dont il ne veut pas profiter, ne doivent-ils pas lui assurer partout une existence libre et honorable? Qu'il vienne sans façon; la voiture est grande, et nous lui offrons une place; il faut qu'un jeune homme voie le monde, et il n'y a rien de si triste à son âge que de s'enfermer dans un cercle restreint. N'est-il pas vrai, demandai-je à Brigitte? Allons, ma chère, que votre crédit obtienne de lui ce qu'il me refuserait peut-être. Décidez-le à nous sacrifier six semaines de son temps. Nous voyagerons de compagnie, et un tour en Suisse avec nous lui fera retrouver avec plus de plaisir son cabinet et ses travaux.»

Brigitte se joignit à moi, quoiqu'elle sût bien que cette invitation n'était qu'une plaisanterie. Smith ne pouvait s'absenter de Paris

sans danger de perdre sa place, et il nous répondit, non sans regret, que cette raison l'empêchait d'accepter. Cependant j'avais fait monter une bouteille de bon vin, et, tout en continuant de le presser, moitié en riant, moitié sérieusement, nous nous étions animés tous trois. Après dîner je sortis un quart-d'heure pour m'assurer que mes ordres étaient suivis; puis je rentrai d'un air joyeux, et, m'asseyant au piano, je proposai de faire de la musique. « Passons ici notre soirée, leur dis-je; si vous m'en croyez, n'allons pas au spectacle; je ne suis pas capable de vous aider, mais je le suis de vous entendre. Nous ferons jouer Smith s'il s'ennuie, et le temps passera plus vite qu'ailleurs. »

Brigitte ne se fit pas prier, elle chanta de bonne grace; Smith l'accompagnait sur son violoncelle. On avait apporté de quoi faire du punch, et bientôt la flamme du rhum brûlant nous égaya de sa clarté. Le piano fut quitté

pour la table; on y revint; nous prîmes des cartes; tout se passa comme je voulais, et il ne fut question que de se divertir.

J'avais les yeux fixés sur la pendule, et j'attendais impatiemment que l'aiguille marquât dix heures. L'inquiétude me dévorait, mais j'eus la force de n'en rien laisser voir. Enfin arriva le moment fixé; j'entendis le fouet du postillon, et les chevaux entrer dans la cour. Brigitte était assise près de moi; je lui pris la main et lui demandai si elle était prête à partir. Elle me regarda avec surprise, croyant sans doute que je voulais rire. Je lui dis qu'à dîner elle m'avait paru si bien décidée que je n'avais pas hésité à faire venir des chevaux, et que c'était pour en demander que j'étais sorti. Au même instant entra le garçon de l'hôtel, qui venait annoncer que les paquets étaient sur la voiture et qu'on n'attendait plus que nous.

« Est-ce sérieux? demanda Brigitte; vous voulez partir cette nuit?

—Pourquoi pas, répondis-je, puisque nous sommes d'accord ensemble que nous devons quitter Paris?

— Quoi! maintenant? à l'instant même?

— Sans doute; n'y a-t-il pas un mois que tout est prêt? Vous voyez qu'on n'a eu que la peine de lier nos malles sur la calèche; du moment qu'il est décidé que nous ne restons pas ici, le plus tôt fait n'est-il pas le meilleur? Je suis d'avis qu'il faut tout faire ainsi et ne rien remettre au lendemain. Vous êtes ce soir d'humeur voyageuse, et je me hâte d'en profiter. Pourquoi attendre et différer sans cesse? Je ne saurais supporter cette vie. Vous voulez partir, n'est-il pas vrai? Eh bien, partons, il ne tient plus qu'à vous. »

Il y eut un moment de profond silence. Brigitte alla à la fenêtre et vit qu'en effet

on avait attelé. D'ailleurs, au ton dont je parlais, il ne pouvait lui rester aucun doute, et quelque prompte que dût lui paraître cette résolution, c'était d'elle qu'elle venait. Elle ne pouvait se dédire de ses propres paroles ni prétexter de motif de retard. Sa détermination fut prise aussitôt; elle fit d'abord quelques questions, comme pour s'assurer que tout fût en ordre; voyant qu'on n'avait rien omis, elle chercha de côté et d'autre. Elle prit son schall et son chapeau, puis les posa, puis chercha encore. « Je suis prête, dit-elle, me voilà; nous partons donc? nous allons partir? Elle prit une lumière, visita ma chambre, la sienne, ouvrit les coffres et les armoires. Elle demandait la clef de son secrétaire qu'elle avait perdue, disait-elle. Où pouvait être cette clef? elle l'avait tenue, il y avait une heure. « Allons! allons! je suis prête, répétait-elle avec une agitation extrême, partons, Octave, descendons ». En di-

sant cela elle cherchait toujours, et vint enfin se rasseoir près de nous.

J'étais resté sur le canapé et regardais Smith debout devant moi. Il n'avait pas changé de contenance et ne semblait ni troublé ni surpris; mais deux gouttes de sueur lui coulaient sur les tempes, et j'entendis craquer dans ses doigts un jeton d'ivoire qu'il tenait, et dont les morceaux tombèrent à terre. Il nous tendit ses deux mains à la fois. « Un bon voyage, mes amis, dit-il. »

Nouveau silence; je l'observais toujours et j'attendais qu'il ajoutât un mot. « S'il y a ici un secret, pensai-je, quand le saurai-je si ce n'est en ce moment? ils doivent l'avoir tous deux sur les lèvres. Qu'il en sorte l'ombre, et je la saisirai.

— Mon cher Octave, dit Brigitte, où comptez-vous que nous nous arrêterons? Vous nous écrirez, n'est-ce pas, Henri? vous n'ou-

blierez pas ma famille, et ce que vous pourrez pour moi, vous le ferez? »

Il répondit d'une voix émue, mais avec un calme apparent, qu'il s'engageait de tout son cœur à la servir, et qu'il y ferait ses efforts. « Je ne puis, dit-il, répondre de rien, et sur les lettres que vous avez reçues il y a bien peu d'espérance. Mais ce ne sera pas de ma faute si, malgré tout, je ne puis bientôt vous envoyer quelque heureuse nouvelle. Comptez sur moi, je vous suis dévoué. »

Après nous avoir adressé encore quelques paroles obligeantes, il se disposait à sortir. Je me levai et le devançai; je voulus une dernière fois les laisser encore un moment ensemble, et aussitôt que j'eus fermé la porte derrière moi, dans toute la rage de la jalousie déçue, je collai mon front sur la serrure.

« Quand vous reverrai-je? demanda-t-il.

— Jamais, répondit Brigitte; adieu, Henri. »

Elle lui tendit la main. Il s'inclina, la porta à ses lèvres, et je n'eus que le temps de me jeter en arrière dans l'obscurité. Il passa sans me voir et sortit.

Demeuré seul avec Brigitte, je me sentis le cœur désolé. Elle m'attendait, son manteau sous le bras, et l'émotion qu'elle éprouvait était trop claire pour s'y méprendre. Elle avait trouvé la clef qu'elle cherchait, et son secrétaire était ouvert. Je retournai m'asseoir près de la cheminée.

« Écoutez, lui dis-je sans oser la regarder; j'ai été si coupable envers vous que je dois attendre et souffrir sans avoir le droit de me plaindre. Le changement qui s'est fait en vous m'a jeté dans un tel désespoir que je n'ai pu m'empêcher de vous en demander la raison; mais aujourd'hui je ne vous la demande plus. Vous en coûte-t-il de partir? dites-le-moi; je me résignerai.

— Partons, partons! répondit-elle.

— Comme vous voudrez, mais soyez franche. Quel que soit le coup que je reçoive, je ne dois pas même demander d'où il vient; je m'y soumettrai sans murmure. Mais si je dois vous perdre jamais, ne me rendez pas l'espérance, car, Dieu le sait! je n'y survivrais pas. »

Elle se retourna précipitamment. «Parlez-moi, dit-elle, de votre amour, ne me parlez pas de votre douleur.

— Eh bien! je t'aime plus que ma vie. Auprès de mon amour ma douleur n'est qu'un rêve. Viens avec moi au bout du monde; ou je mourrai, ou je vivrai par toi. »

En prononçant ces mots je fis un pas vers elle, et je la vis pâlir et reculer. Elle faisait un vain effort pour forcer à sourire ses lèvres contractées, et, se baissant sur le secrétaire: «Un instant, dit-elle, un instant encore; j'ai quelques papiers à brûler. Elle me montra les lettres de N***, les déchira et

les jeta au feu; elle en prit d'autres qu'elle relut et qu'elle étala sur la table. C'étaient des mémoires de ses marchands, et il y en avait dans le nombre qui n'étaient pas encore payés. Tout en les examinant, elle commença à parler avec volubilité, les joues ardentes comme dans la fièvre. Elle me demandait pardon de son silence obstiné et de sa conduite depuis notre arrivée. Elle me témoignait plus de tendresse, plus de confiance que jamais. Elle frappait des mains en riant et se promettait le plus charmant voyage; enfin elle était tout amour, ou du moins tout semblant d'amour. Je ne puis dire combien je souffrais de cette joie factice; il y avait dans cette douleur qui se démentait ainsi elle-même, une tristesse plus affreuse que les larmes et plus amère que les reproches. Je l'eusse mieux aimée froide et indifférente que s'excitant ainsi pour se vaincre; il me semblait voir une parodie de

nos momens les plus heureux. C'étaient les mêmes paroles, la même femme, les mêmes caresses, et ce qui, quinze jours auparavant, m'enivrait d'amour et de bonheur, répété ainsi, me faisait horreur.

« Brigitte, lui dis-je tout-à-coup, quel mystère me cachez-vous donc? Si vous m'aimez, quelle comédie horrible jouez-vous donc ainsi devant moi?

— Moi! dit-elle presque offensée. Qui vous fait croire que je la joue?

— Qui me le fait croire? Dites-moi, ma chère, que vous avez la mort dans l'ame et que vous souffrez le martyre. Voilà mes bras prêts à vous recevoir; appuyez-y la tête, et pleurez. Alors je vous emmènerai peut-être; mais en vérité, pas ainsi.

— Partons, partons, répéta-t-elle encore.

— Non, sur mon ame! non, pas à présent, non, tant qu'il y a entre nous un mensonge ou un masque. J'aime mieux le malheur que

cette gaîté-là. » Elle resta muette, consternée de voir que je ne me trompais pas à ses paroles, et que je la devinais malgré ses efforts.

« Pourquoi nous abuser? continuai-je. Suis-je donc si bas dans votre estime que vous puissiez feindre devant moi? Ce malheureux et triste voyage, vous y croyez-vous donc condamnée? suis-je un tyran, un maître absolu? suis-je un bourreau qui vous traîne au supplice? Que craignez-vous donc de ma colère pour en venir à de pareils détours? quelle terreur vous fait mentir ainsi?

— Vous avez tort, répondit-elle; je vous en prie, pas un mot de plus.

— Pourquoi donc si peu de sincérité? Si je ne suis pas votre confident, ne puis-je du moins être traité en ami? si je ne puis savoir d'où viennent vos larmes, ne puis-je du moins les voir couler? N'avez-vous pas même cette confiance de croire que je respecte vos

chagrins? Qu'ai-je fait pour les ignorer? ne saurait-on y trouver de remède?

— Non, disait-elle, vous avez tort; vous ferez votre malheur et le mien si vous me pressez davantage. N'est-ce pas assez que nous partions?

— Et comment voulez-vous que je parte, lorsqu'il suffit de vous regarder pour voir que ce voyage vous répugne, que vous venez à contre-cœur, que vous vous en repentez déjà? Qu'est-ce donc, grand Dieu! et que me cachez-vous? à quoi bon jouer avec les paroles quand la pensée est aussi claire que cette glace que voilà? Ne serais-je pas le dernier des hommes d'accepter ainsi sans murmure ce que vous me donnez avec tant de regret? Comment cependant le refuserais-je? que puis-je faire, si vous ne parlez pas?

— Non, je ne vous suis pas à contre-cœur; vous vous trompez; je vous aime, Octave; cessez de me tourmenter ainsi.»

Elle mit tant de douceur dans ces paroles que je me jetai à ses genoux. Qui eût résisté à son regard et au son divin de sa voix? « Mon Dieu, m'écriai-je, vous m'aimez, Brigitte? ma chère maîtresse, vous m'aimez?

— Oui, je vous aime, oui, je vous appartiens; faites de moi ce que vous voudrez. Je vous suivrai; partons ensemble; venez, Octave, on nous attend. »

Elle serrait ma main dans les siennes et me donna un baiser sur le front. « Oui, il le faut, murmura-t-elle, oui, je le veux, jusqu'au dernier soupir.

— *Il le faut?* me dis-je à moi-même. » Je me levai. Il ne restait plus sur la table qu'une seule feuille de papier que Brigitte parcourait des yeux. Elle la prit, la retourna, puis la laissa tomber à terre. « Est-ce tout? demandai-je.

— Oui, c'est tout. »

Lorsque j'avais fait venir les chevaux, ce

n'avait pas été avec la pensée que nous partirions en effet. Je ne voulais que faire une tentative; mais par la force même des choses elle était devenue véritable. J'ouvris la porte. « Il le faut! me disais-je; il le faut! répétai-je tout haut. Que veut dire ce mot, Brigitte? qu'y a-t-il donc que j'ignore ici? Expliquez-vous, sinon je reste. Pourquoi faut-il que vous m'aimiez? »

Elle tomba sur le canapé et se tordit les mains de douleur. « Ah! malheureux! malheureux! dit-elle, tu ne sauras jamais aimer.

— Eh bien! peut-être, oui, je le crois; mais, devant Dieu! je sais souffrir. Il faut que vous m'aimiez, n'est-ce pas? eh bien! il faut aussi me répondre. Quand je devrais vous perdre à jamais, quand ces murs devraient crouler sur ma tête, je ne sortirai pas d'ici que je ne sache quel est ce mystère qui me torture depuis un mois. Vous parlerez, ou je vous quitte. Que je sois un fou,

un furieux, que je gâte à plaisir ma vie, que je vous demande ce que peut-être je devrais feindre de vouloir ignorer, qu'une explication entre nous doive détruire notre bonheur et élever désormais devant moi une barrière insurmontable, que par-là je rende impossible ce départ même que j'ai tant souhaité; quoi qu'il puisse nous en coûter à vous et à moi, vous parlerez, ou je renonce à tout.

— Non! non! je ne parlerai pas.

— Vous parlerez. Croyez-vous par hasard que je sois dupe de vos mensonges? Quand je vous vois du soir au lendemain plus différente de vous-même que le jour ne l'est de la nuit, croyez-vous donc que je m'y trompe? Quand vous me donnez pour raison je ne sais quelles lettres qui ne valent seulement pas la peine qu'on les lise, vous imaginez-vous que je me contente du premier prétexte venu, parce qu'il vous plaît de n'en pas

chercher d'autre? Votre visage est-il de plâtre, pour qu'il soit si difficile d'y voir ce qui se passe dans votre cœur? Quelle opinion avez-vous donc de moi? Je ne m'abuse pas autant qu'on le pense, et prenez garde qu'à défaut de paroles votre silence ne m'apprenne ce que vous cachez si obstinément.

— Que voulez-vous que je vous cache?

— Ce que je veux? vous me le demandez? Est-ce pour me braver en face, que vous me faites cette question? est-ce pour me pousser à bout et vous débarrasser de moi? Oui, à coup sûr, l'orgueil offensé est là, qui attend que j'éclate. Si je m'expliquais franchement, vous auriez à votre service toute l'hypocrisie féminine; vous attendez que je vous accuse, afin de me répondre qu'une femme comme vous ne descend pas à se justifier. Dans quels regards de fierté dédaigneuse ne savent pas s'envelopper les plus coupables et

les plus perfides! Votre grande arme est le silence; ce n'est pas d'hier que je le sais. Vous ne voulez qu'être insultées, vous vous taisez jusqu'à ce qu'on y vienne; allez, allez, luttez avec mon cœur; là où bat le vôtre, vous le trouverez; mais ne luttez pas avec ma tête; elle est plus dure que le fer, et elle en sait aussi long que vous.

— Pauvre garçon, murmura Brigitte, vous ne voulez donc pas partir?

— Non! je ne pars qu'avec ma maîtresse, et vous ne l'êtes pas maintenant. J'ai assez lutté, j'ai assez souffert, je me suis assez dévoré le cœur. Il est temps que le jour se lève; j'ai assez vécu dans la nuit. Oui ou non, voulez-vous répondre?

— Non.

— Comme il vous plaira; j'attendrai. »

J'allai m'asseoir à l'autre bout de la chambre, déterminé à ne pas me lever que je n'eusse appris ce que je voulais savoir. Elle

paraissait réfléchir et marchait lentement devant moi.

Je la suivais d'un œil avide, et le silence qu'elle gardait augmentait par degrés ma colère. Je ne voulais pas qu'elle s'en aperçût, et ne savais quel parti prendre. J'ouvris la fenêtre. « Qu'on dételle les chevaux, criai-je, et qu'on les paie. Je ne partirai pas ce soir.

— Pauvre malheureux ! dit Brigitte. » Je refermai tranquillement la fenêtre et me rassis sans avoir l'air d'entendre ; mais je me sentais un telle rage que je n'y pouvais résister. Ce froid silence, cette force négative m'exaspéraient au dernier point. J'aurais été réellement trompé, et sûr de la trahison d'une femme aimée, que je n'aurais rien éprouvé de pire. Dès que je me fus condamné moi-même à rester encore à Paris, je me dis qu'à tout prix il fallait que Brigitte parlât ; je cherchais en vain dans ma tête un moyen de l'y obliger, mais pour le trouver à l'instant

même, j'aurais donné tout ce que je possédais. Que faire? que dire? elle était là, tranquille, me regardant avec tristesse. J'entendis dételer les chevaux; ils s'en allèrent au petit trot, et le bruit de leurs grelots se perdit bientôt dans les rues. Je n'avais qu'à me retourner pour qu'ils revinssent, et il me semblait cependant que leur départ était irrévocable. Je poussai le verrou de la porte; je ne sais quoi me disait à l'oreille : « Te voilà seul, face à face avec l'être qui doit te donner la vie ou la mort. »

Tandis que, perdu dans mes pensées, je m'efforçais d'inventer un biais qui pût me mener à la vérité, je me souvins d'un roman de Diderot, où une femme, jalouse de son amant, s'avise, pour éclaircir ses doutes, d'un moyen assez singulier. Elle lui dit qu'elle ne l'aime plus, et lui annonce qu'elle va le quitter. Le marquis des Arcis (c'est le nom de l'amant) donne dans le piége et avoue

que lui-même il est lassé de son amour. Cette scène bizarre que j'avais lue trop jeune m'avait frappé comme un tour d'adresse, et le souvenir que j'en avais gardé me fit sourire en ce moment. « Qui sait? me dis-je; si j'en faisais autant, Brigitte s'y tromperait peut-être, et m'apprendrait quel est son secret. »

D'une colère furieuse je passai tout-à-coup à des idées de ruse et de rouerie. Etait-il donc si difficile de faire parler une femme malgré elle? cette femme était ma maîtresse; j'étais bien faible si je n'y parvenais. Je me renversai sur le sopha d'un air libre et indifférent. « Eh bien! ma chère, dis-je gaîment, nous ne sommes donc pas au jour des confidences? »

Elle me regarda d'un air étonné.

« Eh! mon Dieu, oui, continuai-je, il faut pourtant qu'un jour ou l'autre nous en venions à nos vérités. Tenez, pour vous donner l'exemple, j'ai quelque envie de commencer; cela vous rendra confiante, et il n'y

a rien de tel que de s'entendre entre amis. »

Sans doute qu'en parlant ainsi mon visage me trahissait; Brigitte ne semblait pas m'entendre et continuait de se promener.

« Savez-vous bien, lui dis-je, qu'après tout voilà six mois que nous sommes ensemble. Le genre de vie que nous menons n'a rien qui ressemble à ce dont on peut rire. Vous êtes jeune, je le suis aussi; s'il arrivait que le tête-à-tête cessât d'être de votre goût, seriez-vous femme à me le dire? En vérité, si cela était, je vous l'avouerais franchement. Et pourquoi pas? est-ce un crime d'aimer? ce ne peut donc pas être un crime de moins aimer, ou de n'aimer plus. Qu'y aurait-il d'étonnant qu'à notre âge on eût besoin de changement? »

Elle s'arrêta. « A notre âge! dit-elle. Est-ce que c'est à moi que vous vous adressez? Quelle comédie jouez-vous aussi? »

Le sang me monta au visage. Je lui

saisis la main : « Assieds-toi là, lui dis-je, et écoute-moi.

— A quoi bon? ce n'est pas vous qui parlez. »

J'étais honteux de ma propre feinte, et j'y renonçai.

« Ecoutez-moi, répétai-je avec force, et venez, je vous en supplie, vous asseoir ici près de moi. Si vous voulez garder le silence, faites-moi du moins la grace de m'entendre.

— J'écoute; qu'avez-vous à me dire?

— Si on me disait aujourd'hui : Vous êtes un lâche; j'ai vingt-deux ans et je me suis déjà battu; ma vie entière, mon cœur se révolterait. N'aurais-je pas en moi la conscience de ce que je suis? il faudrait pourtant aller sur le pré, il faudrait que je me misse vis-à-vis du premier venu, il faudrait jouer ma vie contre la sienne; pourquoi? pour prouver que je ne suis pas un lâche, sans quoi le monde le croirait. Cette seule parole demande

cette réponse, toutes les fois qu'on l'a prononcée, et n'importe qui.

— C'est vrai; où voulez-vous en venir?

— Les femmes ne se battent pas; mais telle que la société est faite, il n'y a pourtant aucun être, de tel sexe qu'il soit, qui ne doive à certains momens de sa vie, fût-elle réglée comme une horloge, solide comme le fer, voir tout mis en question. Réfléchissez; qui voyez-vous échapper à cette loi? quelques personnes peut-être; mais voyez ce qui en arrive: si c'est un homme, le déshonneur; si c'est une femme, quoi? l'oubli. Tout être qui vit de la vie véritable, doit par cela même faire preuve qu'il vit. Il y a donc pour une femme comme pour un homme telle occasion où elle est attaquée. Si elle est brave, elle se lève, fait acte de présence, et se rasseoit. Un coup d'épée ne prouve rien pour elle. Non-seulement il faut qu'elle se défende, mais qu'elle forge elle-même ses ar-

mes. On la soupçonne; qui? un indifférent? elle peut et doit le mépriser. Est-ce son amant? l'aime-t-elle cet amant? si elle l'aime, c'est là sa vie; elle ne peut pas le mépriser.

— Sa seule réponse est le silence.

— Vous vous trompez; l'amant qui la soupçonne, offense par-là sa vie entière, je le sais; ce qui répond pour elle, n'est-ce pas? ce sont ses larmes, sa conduite passée, son dévouement et sa patience. Qu'arrivera-t-il si elle se tait? que son amant la perdra par sa faute, et que le temps la justifiera. N'est-ce pas là votre pensée?

— Peut-être; le silence avant tout.

— Peut-être, dites-vous? assurément je vous perdrai, si vous ne me répondez pas; mon parti est pris, je pars seul.

— Eh bien! Octave...

— Eh bien! m'écriai-je; le temps donc vous justifiera? Achevez; à cela du moins dites oui ou non.

— Oui, je l'espère.

— Vous l'espérez! voilà ce que je vous prie de vous demander sincèrement. C'est la dernière fois sans doute que vous en aurez l'occasion devant moi. Vous me dites que vous m'aimez, et je le crois. Je vous soupçonne; votre intention est-elle que je parte et que le temps vous justifie?

— Et de quoi me soupçonnez-vous?

— Je ne voulais pas vous le dire, car je vois que c'est inutile. Mais après tout, misère pour misère, à votre loisir; j'aime autant celle-là. Vous me trompez; vous en aimez un autre; voilà votre secret et le mien.

— Qui donc? qui donc? demanda-t-elle.

— Smith.»

Elle me posa sa main sur les lèvres et se détourna. Je n'en pus dire davantage; nous restâmes tous deux pensifs, les yeux fixés à terre.

« Écoutez-moi, dit-elle avec effort. J'ai beaucoup souffert, et je prends le ciel à témoin que je donnerais ma vie pour vous. Tant qu'il me restera au monde la plus faible lueur d'espérance, je serai prête à souffrir encore; mais quand je devrais exciter de nouveau votre colère en vous disant que je suis femme, je le suis pourtant, mon ami. Il ne faut pas aller trop avant, ni plus loin que la force humaine. Je ne répondrai jamais là-dessus. Tout ce que je puis en cet instant, c'est de me mettre une dernière fois à genoux et de vous supplier encore de partir. »

Elle s'inclina en disant ces mots. Je me levai.

« Bien insensé, dis-je avec amertume, bien insensé qui, une fois dans sa vie, veut obtenir la vérité d'une femme! il n'obtiendra que le mépris, et il le mérite en effet. La vérité! celui-là la sait qui corrompt des femmes de chambre et qui se glisse à leur

chevet à l'heure où elles parlent en rêve. Celui-là la sait qui se fait femme lui-même, et que sa bassesse initie à tout ce qui s'agite dans l'ombre! Mais l'homme qui la demande franchement, celui qui ouvre une main loyale pour obtenir cette affreuse aumône, ce n'est pas lui qui l'aura jamais. On se tient en garde avec lui; pour toute réponse on hausse les épaules; et si la patience lui échappe, on se lève dans sa vertu comme une vestale outragée, et on laisse tomber de ses lèvres le grand oracle féminin, que le soupçon détruit l'amour, et qu'on ne saurait pardonner ce à quoi l'on ne peut répondre. Ah! juste Dieu, quelle fatigue! quand donc finira tout cela?

— Quand vous voudrez, dit-elle d'un ton glacé; j'en suis aussi lasse que vous.

— A l'instant même; je vous quitte pour jamais, et que le temps vous justifie donc. Le temps! le temps! ô froide amante! souve-

nez-vous de cet adieu. Le temps! et ta beauté, et ton amour, et le bonheur, où seront-ils allés? Est-ce donc sans regret que tu me perds ainsi? Ah! sans doute, le jour où l'amant jaloux saura qu'il a été injuste, le jour où il verra les preuves, il comprendra quel cœur il a blessé; n'est-il pas vrai? il pleurera sa honte; il n'aura plus ni joie ni sommeil, il ne vivra que pour se souvenir qu'il eût pu vivre autrefois heureux. Mais ce jour-là, sa maîtresse orgueilleuse pâlira peut-être de se voir vengée; elle se dira: Si je l'avais fait plus tôt! Et croyez-moi, si elle a aimé, l'orgueil ne la consolera pas. »

J'avais voulu parler avec calme, mais je n'étais plus maître de moi; à mon tour je marchais avec agitation. Il y a de certains regards qui sont de vrais coups d'épée; ils se croisent comme le fer; c'étaient de ceux-là que Brigitte et moi nous échangions en ce moment. Je la regardais comme un prison-

nier regarde la porte d'un cachot. Pour briser le sceau qu'elle avait sur les lèvres et pour la forcer à parler, j'aurais exposé ma vie et la sienne.

« Où allez-vous? demanda-t-elle, que voulez-vous que je vous dise?

— Ce que vous avez dans le cœur. N'êtes-vous pas assez cruelle de me le faire répéter ainsi?

— Et vous, et vous, s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas plus cruel cent fois! Ah! bien insensé, dites-vous, qui veut savoir la verité! folle, puis-je dire à mon tour, qui peut espérer qu'on la croie! Vous voulez savoir mon secret, et mon secret, c'est que je vous aime. Folle que je suis! vous en cherchez un autre. Cette pâleur qui me vient de vous, vous l'accusez, vous l'interrogez. Folle! j'ai voulu souffrir en silence, vous consacrer ma résignation; j'ai voulu vous cacher mes larmes; vous les épiez comme des témoins d'un

crime; folle! j'ai voulu traverser les mers, m'exiler de France avec vous, aller mourir loin de tout ce qui m'a aimée sur ce cœur qui doute de moi; folle! j'ai cru que la vérité avait un regard, un accent, qu'on la devinait, qu'on la respectait! Ah! quand j'y pense, les larmes me suffoquent. Pourquoi, s'il en devait être ainsi, m'avoir entraînée à une démarche qui troublera à jamais mon repos? Ma tête se perd; je ne sais où j'en suis. »

Elle se pencha en pleurant sur moi. « Folle, folle! » répétait-elle avec une voix déchirante.

« Et qu'est-ce donc, continua-t-elle, jusques à quand persévérerez-vous? Que puis-je faire à ces soupçons sans cesse renaissans, sans cesse altérés? Il faut, dites-vous, que je me justifie! de quoi? de partir, d'aimer, de mourir, de désespérer? et si j'affecte une gaîté forcée, cette gaîté même vous offense. Je vous sacrifie tout pour partir, et vous

n'aurez pas fait une lieue que vous regarderez en arrière. Partout, toujours, quoi que je fasse, l'injure, la colère. Ah! cher enfant, si vous saviez quel froid mortel, quelle souffrance de voir ainsi la plus simple parole du cœur accueillie par le doute et le sarcasme! Vous vous priverez par-là du seul bonheur qu'il y ait au monde: aimer avec abandon. Vous tuerez dans le cœur de ceux qui vous aiment tout sentiment délicat et élevé; vous en viendrez à ne plus croire qu'à ce qu'il y a de plus grossier; il ne vous restera de l'amour que ce qui est visible et se touche du doigt. Vous êtes jeune, Octave, et vous avez encore une longue vie à parcourir; vous aurez d'autres maîtresses. Oui, comme vous dites, l'orgueil est peu de chose, et ce n'est pas lui qui me consolera; mais Dieu veuille qu'une larme de vous me paie un jour de celles que vous me faites répandre en ce moment. »

Elle se leva. « Faut-il donc le dire? faut-il donc que vous le sachiez, que depuis six mois je ne me suis pas couchée un soir sans me répéter que tout était inutile et que vous ne guéririez jamais; que je ne me suis pas levée un matin sans me dire qu'il fallait essayer encore; que vous n'avez pas dit une parole que je ne sentisse que je devais vous quitter, et que vous ne m'avez pas fait une caresse que je ne sentisse que j'aimais mieux mourir; que jour par jour, minute par minute, toujours entre la crainte et l'espoir, j'ai mille fois tenté de vaincre ou mon amour ou ma douleur; que, dès que j'ouvrais mon cœur près de vous, vous jetiez un coup d'œil moqueur jusques au fond de mes entrailles, et que dès que je le fermais, il me semblait y sentir un trésor que vous seul pouviez dépenser? Vous raconterai-je ces faiblesses, et tous ces mystères qui semblent puérils à ceux qui ne les respectent pas? que,

lorsque vous me quittiez avec colère, je m'enfermais pour relire vos premières lettres; qu'il y a une valse chérie que je n'ai jamais jouée en vain lorsque j'éprouvais trop vivement l'impatience de vous voir venir? Ah! malheureuse, que toutes ces larmes ignorées, que toutes ces folies si douces aux faibles te coûteront cher! Pleure, maintenant; ce supplice même, cette douleur n'a servi de rien.»

Je voulus l'interrompre. «Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle; il faut qu'un jour je vous parle aussi. Voyons; pourquoi doutez-vous de moi? Depuis six mois, de pensée, de corps et d'ame, je n'ai appartenu qu'à vous. De quoi osez-vous me soupçonner? Voulez-vous partir pour la Suisse? je suis prête, vous le voyez. Est-ce un rival que vous croyez avoir? envoyez-lui une lettre que je signerai et que vous mettrez à la poste. Que faisons-nous? où allons-nous? prenons un

parti. Ne sommes-nous pas toujours ensemble? Eh bien! pourquoi me quittes-tu? je ne peux pas être à la fois près et loin de toi. Il faudrait, dis-tu, pouvoir se fier à sa maîtresse; c'est vrai. Ou l'amour est un bien, ou c'est un mal; si c'est un bien, il faut croire en lui; si c'est un mal, il faut s'en guérir. Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons; mais notre cœur et notre vie servent d'enjeu, et c'est horrible. Veux-tu mourir? ce sera plus tôt fait. Qui suis-je donc pour qu'on doute de moi?»

Elle s'arrêta devant la glace. « Qui suis-je donc, répétait-elle, qui suis-je donc? Y pensez-vous? regardez donc ce visage que j'ai.

«Douter de toi! s'écria-t-elle, en s'adressant à sa propre image; pauvre tête pâle, on te soupçonne! pauvres joues maigres, pauvres yeux fatigués, on doute de vous et de vos larmes! Eh bien! achevez de souffrir;

que ces baisers qui vous ont désséchés vous ferment les paupières. Descends dans cette terre humide, pauvre corps vacillant qui ne te soutiens plus. Quand tu y seras, on le croira peut-être, si le doute croit à la mort. O triste spectre! sur quelle rive veux-tu donc errer et gémir? quel est ce feu qui te dévore? Tu fais des projets de voyage, toi qui as un pied dans le tombeau! Meurs! Dieu t'en est témoin, tu as voulu aimer! Ah! quelles richesses, quelles puissances d'amour on a éveillé dans ton cœur! Ah! quel rêve on t'a laissé faire, et de quels poisons on t'a tuée! Quel mal avais-tu fait pour que l'on mît en toi cette fièvre ardente qui te brûle? quelle fureur l'anime donc, cette créature insensée qui te pousse du pied dans le cercueil, tandis que ses lèvres te parlent d'amour? Que deviendras-tu donc, si tu vis encore? N'est-il pas temps? n'en est-ce pas assez? Quelle preuve de ta douleur donneras-tu

pour qu'on y croie, quand toi, toi-même, pauvre preuve vivante, pauvre témoin, on ne te croit pas? A quelle torture veux-tu te soumettre, que tu n'aies pas déjà usée? par quels tourmens, quels sacrifices, apaiseras-tu l'avide, l'insatiable amour? Tu ne seras qu'un objet de risée; tu chercheras en vain sur la terre une rue déserte où ceux qui passent ne te montrent pas au doigt. Tu perdras toute honte, et jusqu'à l'apparence de cette vertu fragile qui t'a été si chère; et l'homme pour qui tu t'aviliras sera le premier à t'en punir. Il te reprochera de vivre pour lui seul, de braver le monde pour lui, et tandis que tes propres amis murmureront autour de toi, il cherchera dans leurs regards s'il n'aperçoit pas trop de pitié; il t'accusera de le tromper si une main serre encore la tienne, et si, dans le désert de ta vie, tu trouves par hasard quelqu'un qui puisse te plaindre en passant. O Dieu! te

souvient-il d'un jour d'été où l'on a posé sur ta tête une couronne de roses blanches? Était-ce ce front qui la portait? Ah! cette main qui l'a suspendue aux murailles de l'oratoire, elle n'est pas tombée en poussière comme elle! O ma vallée! ô ma vieille tante, qui dormez maintenant en paix! ô mes tilleuls, ma petite chèvre blanche, mes braves fermiers qui m'aimiez tant! vous souvient-il de m'avoir vue heureuse, fière, tranquille et respectée? Qui donc a jeté sur ma route cet étranger qui veut m'en arracher? qui donc lui a donné le droit de passer dans le sentier de mon village? Ah! malheureuse, pourquoi t'es-tu retournée le premier jour qu'il t'y a suivie? pourquoi l'as-tu accueilli comme un frère? pourquoi as-tu ouvert ta porte et lui as-tu tendu la main? Octave, Octave, pourquoi m'as-tu aimée, si tout devait finir ainsi! »

Elle était près de défaillir, et je la soutins

jusqu'à un fauteuil où elle tomba la tête sur mon épaule. L'effort terrible qu'elle venait de faire en me parlant si amèrement, l'avait brisée. Au lieu d'une maîtresse outragée, je ne trouvai plus tout-à-coup en elle qu'un enfant plaintif et souffrant. Ses yeux se fermèrent; je l'entourai de mes bras, et elle resta sans mouvement.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se plaignit d'une extrême langueur et me pria d'une voix tendre de la laisser pour qu'elle se mît au lit. Elle pouvait à peine marcher; je la portai jusqu'à l'alcôve et la posai doucement sur son lit. Il n'y avait en elle aucune marque de souffrance; elle se reposait de sa douleur comme d'une fatigue, et ne semblait pas s'en souvenir. Sa nature faible et délicate cédait sans lutter, et, comme elle l'avait dit elle-même, j'avais été plus loin que sa force. Elle tenait ma main dans la sienne; je l'embrassai; nos lèvres encore amantes s'unirent

comme à notre insu, et, au sortir d'une scène si cruelle, elle s'endormit sur mon cœur en souriant comme au premier jour.

CHAPITRE VI.

Brigitte dormait. Muet, immobile, j'étais assis à son chevet. Comme un laboureur, après un orage, compte les épis d'un champ dévasté, ainsi je commençai à descendre en moi-même et à sonder le mal que j'avais fait.

Je n'y eus pas plus tôt pensé que je le jugeai irréparable. Certaines souffrances, par leur excès même, nous avertissent de leur terme, et plus j'éprouvais de honte et de remords, plus je sentis qu'après une telle scène il ne restait qu'à nous dire adieu. Quelque courage que pût avoir Brigitte, elle avait bu jusqu'à la lie la coupe amère de son triste amour; si je ne voulais la voir mourir, il fallait qu'elle s'en reposât. Il était arrivé souvent qu'elle m'eût fait de cruels reproches, et elle y avait peut-être mis jusqu'alors plus de colère que cette fois; mais, cette fois, ce qu'elle m'avait dit, ce n'étaient plus de vaines paroles dictées par l'orgueil offensé, c'était la vérité qui, refoulée au fond du cœur, l'avait brisé pour en sortir. La circonstance où nous nous trouvions et mon refus de partir avec elle rendaient d'ailleurs tout espoir impossible; elle aurait voulu pardonner qu'elle n'en eût pas eu la force. Ce sommeil

même, cette mort passagère d'un être qui ne pouvait plus souffrir, témoignait assez là-dessus ; ce silence venu tout-à-coup, cette douceur qu'elle avait montrée en revenant si tristement à la vie, ce pâle visage, et jusqu'à ce baiser, tout me disait que c'en était fait, et, quelque lien qui pût nous unir, que je l'avais rompu pour toujours. De même qu'elle dormait maintenant, il était clair qu'à la première souffrance qui lui viendrait de moi elle s'endormirait du sommeil éternel. L'horloge sonna, et je sentis que l'heure écoulée emportait ma vie avec elle.

Ne voulant appeler personne, j'avais allumé la lampe de Brigitte ; je regardais cette faible lueur, et mes pensées semblaient flotter dans l'ombre comme ses rayons incertains.

Quoi que j'eusse pu dire ou faire, jamais l'idée de perdre Brigitte ne s'était encore présentée à moi. J'avais cent fois voulu la

quitter ; mais qui a aimé en ce monde et ne sait pas ce qui en est ? Ce n'était que du désespoir ou des mouvemens de colère. Tant que je me savais aimé d'elle, j'étais bien sûr de l'aimer aussi ; l'invincible nécessité venait, pour la première fois, de se lever entre nous deux. J'en ressentais comme une langueur sourde, où je ne distinguais rien clairement. J'étais courbé près de l'alcôve, et quoique j'eusse vu dès le premier instant toute l'étendue de mon malheur, je n'en sentais pas la souffrance. Ce que mon esprit comprenait, mon ame, faible et épouvantée, semblait reculer pour n'en rien voir. « Allons, me disais-je, cela est certain ; je l'ai voulu, et je l'ai fait ; il n'y a pas le moindre doute que nous ne pouvons plus vivre ensemble ; je ne veux pas tuer cette femme, ainsi je n'ai plus qu'à la quitter. Voilà qui est fait ; je m'en irai demain. » Et, tout en me parlant ainsi, je ne pensais ni à mes torts, ni au passé, ni à

l'avenir; je ne me souvenais ni de Smith ni de quoi que ce soit en ce moment; je n'aurais pu dire qui m'avait amené là, ni ce que j'avais fait depuis une heure. Je regardais les murs de la chambre, et je crois que tout ce qui m'occupait était de chercher pour le lendemain par quelle voiture je m'en irais.

Je demeurai assez long-temps dans cet état de calme étrange. Comme un homme frappé d'un coup de poignard ne sent d'abord que le froid du fer; il fait encore quelques pas sur sa route, et, stupéfait, les yeux égarés, il se demande ce qui lui arrive. Mais peu à peu le sang vient goutte à goutte, la plaie s'entrouvre et le laisse couler; la terre se teint d'une pourpre noire, la mort arrive; l'homme, à son approche, frissonne d'horreur et tombe foudroyé. Ainsi, tranquille en apparence, j'écoutais venir le malheur; je me répétais à voix basse ce que Bri-

gitte m'avait dit, et je disposais autour d'elle tout ce que je savais d'habitude qu'on lui préparait pour la nuit; puis je la regardais, puis j'allais à la fenêtre et j'y restais le front collé aux vitres, devant un grand ciel sombre et lourd; puis je revenais près du lit. Partir demain, c'était ma seule pensée, et peu à peu ce mot de *partir* me devenait intelligible : « Ah Dieu! m'écriai-je tout-à-coup, ma pauvre maîtresse, je vous perds, et je n'ai pas su vous aimer! »

Je tressaillis à ces paroles, comme si c'eût été un autre que moi qui les eût prononcées; elles retentirent dans tout mon être, comme dans une harpe tendue un coup de vent qui va la briser. En un instant, deux ans de souffrances me traversèrent le cœur, et après elles, comme leur conséquence et leur dernière expression, le présent me saisit. Comment rendrai-je une pareille douleur? Par un seul mot peut-être, pour ceux qui ont ai-

mé. J'avais pris la main de Brigitte, et, rêvant sans doute dans son sommeil, elle avait prononcé mon nom.

Je me levai et marchai dans la chambre; un torrent de larmes coulait de mes yeux. J'étendais les bras comme pour ressaisir tout ce passé qui m'échappait. « Est-ce possible ? répétais-je ; quoi ! je vous perds ? je ne puis aimer que vous. Quoi ! vous partez ? c'en est fait pour toujours ? Quoi! vous, ma vie, mon adorée maîtresse, vous me fuyez, je ne vous verrai plus ? Jamais, jamais ! » disais-je tout haut; et m'adressant à Brigitte endormie, comme si elle eût pu m'entendre : « Jamais, jamais, n'y comptez pas ; jamais je n'y consentirai. Et qu'est-ce donc? pourquoi tant d'orgueil? N'y a-t-il plus aucun moyen de réparer l'offense que je vous ai faite ? Je vous en prie, cherchons ensemble. Ne m'avez-vous pas pardonné mille fois? Mais vous m'aimez, vous ne pourrez partir, et le cou-

rage vous manquera. Que voulez-vous que nous fassions ensuite ? »

Une démence horrible, effrayante, s'empara de moi subitement; j'allais et venais, parlant au hasard, cherchant sur les meubles quelque instrument de mort. Je tombai enfin à genoux et je me frappai la tête sur le lit. Brigitte fit un mouvement, et je m'arrêtai aussitôt.

« Si je l'éveillais! me dis-je en frissonnant. Que fais-tu donc, pauvre insensé? Laisse-la dormir jusqu'au jour; tu as encore une nuit à la voir. »

Je repris ma place; j'avais une telle frayeur que Brigitte ne fût éveillée, que j'osais à peine respirer. Mon cœur semblait s'être arrêté en même temps que mes larmes. Je demeurai glacé d'un froid qui me faisait trembler, et comme pour me forcer au silence : « Regarde-la, me disais-je, regarde-la, cela t'est permis. »

Je parvins enfin à me calmer, et je sentis des larmes plus douces couler lentement sur mes joues. A la fureur que j'avais ressentie succédait l'attendrissement. Il me sembla qu'un cri plaintif déchirait les airs; je me penchai sur le chevet, et je me mis à regarder Brigitte, comme si, pour la dernière fois, mon bon ange m'eût dit de graver dans mon ame l'empreinte de ses traits chéris.

Qu'elle était pâle ! Ses longues paupières, entourées d'un cercle bleuâtre, brillaient encore, humides de larmes; sa taille, autrefois si légère, était courbée comme sous un fardeau; sa joue, amaigrie et plombée, reposait dans sa main fluette, sur son bras faible et chancelant; son front semblait porter l'empreinte de ce diadème d'épines sanglantes dont se couronne la résignation. Je me souvins de la chaumière. Qu'elle était jeune, il y avait six mois ! qu'elle était gaie, libre, insouciante! Qu'avais-je fait de tout cela? Il me

semblait qu'une voix inconnue me répétait une vieille romance que depuis long-temps j'avais oubliée :

> Altra volta gieri biele,
> Blanch' e rossa com' un fiore,
> Ma ora, nò. Non son più biele,
> Consumatis dal' amore.

C'était l'ancienne romance de ma première maîtresse, et ce patois mélancolique me semblait clair pour la première fois. Je le répétais comme si je n'eusse fait jusque là que le conserver dans ma mémoire sans le comprendre. Pourquoi l'avais-je appris, et pourquoi m'en souvenais-je? Elle était là, ma fleur fanée, prête à mourir, consumée par l'amour.

« Regarde-la, me dis-je en sanglotant; regarde-la! Pense à ceux qui se plaignent que leurs maîtresses ne les aiment pas; la tienne t'aime, elle t'a appartenu; et tu la perds, et n'as pas su l'aimer. »

Mais la douleur était trop forte; je me levai et marchai de nouveau. « Oui, continuai-je, regarde-la; pense à ceux que l'ennui dévore, et qui s'en vont traîner au loin une douleur qui n'est point partagée. Les maux que tu souffres, on en a souffert, et rien en toi n'est resté solitaire. Pense à ceux qui vivent sans mère, sans parens, sans chien, sans ami; à ceux qui cherchent et ne trouvent pas, à ceux qui pleurent et qu'on en raille, à ceux qui aiment et qu'on méprise, à ceux qui meurent et sont oubliés. Devant toi, là, dans cette alcôve, repose un être que la nature avait peut-être formé pour toi. Depuis les sphères les plus élevées de l'intelligence, jusqu'aux mystères les plus impénétrables de la matière et de la forme, cette ame et ce corps sont tes frères; depuis six mois ta bouche n'a pas parlé, ton cœur n'a pas battu une fois, qu'un mot, un battement de cœur ne t'ait répondu; et cette

femme que Dieu t'envoyait comme il envoie la rosée à l'herbe, elle n'aura fait que glisser sur ton cœur. Cette créature qui à la face du ciel était venue les bras ouverts pour te donner sa vie et son ame, elle se sera évanouie comme une ombre, et il n'en restera pas seulement le vestige d'une apparence. Pendant que tes lèvres touchaient les siennes, pendant que tes bras entouraient son cou, pendant que les anges de l'éternel amour vous enlaçaient comme un seul être des liens de sang de la volupté, vous étiez plus loin l'un de l'autre que deux exilés aux deux bouts de la terre, séparés par le monde entier. Regarde-la, et surtout fais silence. Tu as encore une nuit à la voir, si tes sanglots ne l'éveillent pas. »

Peu à peu ma tête s'exaltait, et des idées de plus en plus sombres me remuaient et m'épouvantaient; une puissance irrésistible m'entraînait à descendre en moi.

Faire le mal! tel était donc le rôle que la Providence m'avait imposé! Moi, faire le mal! moi à qui ma conscience, au milieu de mes fureurs mêmes, disait pourtant que j'étais bon! moi qu'une destinée impitoyable entraînait sans cesse plus avant dans un abîme, et à qui en même temps une horreur secrète montrait sans cesse la profondeur de cet abîme où je tombais! moi qui partout, malgré tout, eussé-je commis un crime et versé le sang de ces mains que voilà, me serais encore répété que mon cœur n'était pas coupable, que je me trompais, que ce n'était pas moi qui agissais ainsi, mais mon destin, mon mauvais génie, je ne sais quel être qui habitait le mien, mais qui n'y était pas né! moi! faire le mal! Depuis six mois j'avais accompli cette tâche; pas une journée ne s'était passée que je n'eusse travaillé à cette œuvre impie, et j'en avais en ce moment même la preuve devant les yeux. L'homme

qui avait aimé Brigitte, qui l'avait offensée, puis insultée, puis délaissée, quittée pour la reprendre, remplie de craintes, assiégée de soupçons, jetée enfin sur ce lit de douleurs où je la voyais étendue, c'était moi! Je me frappais le cœur, et en le voyant je n'y pouvais croire. Je contemplais Brigitte; je la touchais comme pour m'assurer que je n'étais pas trompé par un songe. Mon propre visage que j'apercevais dans la glace, me regardait avec étonnement. Qu'était-ce donc que cette créature qui m'apparaissait sous mes traits? qu'était-ce donc que cet homme sans pitié qui blasphémait avec ma bouche et torturait avec mes mains? Était-ce lui que ma mère appelait Octave? était-ce lui qu'autrefois, à quinze ans, parmi les bois et les prairies, j'avais vu dans les claires fontaines où je me penchais avec un cœur pur comme le cristal de leurs eaux?

Je fermais les yeux, et je pensais aux jours

de mon enfance. Comme un rayon de soleil qui traverse un nuage, mille souvenirs me traversaient le cœur. « Non, me disais-je, je n'ai pas fait cela. Tout ce qui m'entoure dans cette chambre n'est qu'un rêve impossible. » Je me rappelais le temps où j'ignorais, où je sentais mon cœur s'ouvrir à mes premiers pas dans la vie. Je me souvenais d'un vieux mendiant qui s'asseyait sur un banc de pierre devant la porte d'une ferme, et à qui on m'envoyait quelquefois porter, le matin, après déjeuner, les restes de notre repas. Je le voyais, tendant ses mains ridées, faible, courbé, me bénir en souriant. Je sentais le vent du matin glisser sur mes tempes, je ne sais quoi de frais comme la rosée qui tombait du ciel dans mon ame. Puis, tout-à-coup, je rouvrais les yeux, et je retrouvais, à la lueur de la lampe, la réalité devant moi.

« Et tu ne te crois pas coupable? me de-

mandai-je avec horreur. O apprenti corrompu d'hier! parce que tu pleures, tu te crois innocent? Ce que tu prends pour le témoignage de ta conscience, ce n'est peut-être que du remords; et quel meurtrier n'en éprouve pas? Si ta vertu te crie qu'elle souffre, qui te dit que ce n'est pas parce qu'elle se sent mourir? O misérable! ces voix lointaines que tu entends gémir dans ton cœur, tu crois que ce sont des sanglots; ce n'est peut-être que le cri de la mouette, l'oiseau funèbre des tempêtes, que le naufrage appelle à lui. Qui t'a jamais raconté l'enfance de ceux qui meurent couverts de sang? Ils ont aussi été bons à leurs jours; ils posent aussi leurs mains sur leur visage pour s'en souvenir quelquefois. Tu fais le mal et tu te repens? Néron aussi, quand il tua sa mère. Qui donc t'a dit que les pleurs nous lavaient?

«Et quand bien même il en serait ainsi, quand il serait vrai qu'une part de ton ame n'ap-

partiendra jamais au mal, que feras-tu de l'autre qui lui appartiendra? Tu palperas de ta main gauche les plaies qu'ouvrira ta main droite; tu feras un suaire de ta vertu pour y ensevelir tes crimes; tu frapperas, et, comme Brutus, tu graveras sur ton épée les bavardages de Platon! A l'être qui t'ouvrira ses bras, tu plongeras au fond du cœur cette arme ampoulée et déjà repentante; tu conduiras au cimetière les restes de tes passions, et tu effeuilleras sur leurs tombes la fleur stérile de ta pitié; tu diras à ceux qui te verront : « Que voulez-vous? on m'a appris à tuer, et remarquez que j'en pleure encore, et que Dieu m'avait fait meilleur. » Tu parleras de ta jeunesse, tu te persuaderas toi-même que le ciel doit te pardonner, que tes malheurs sont involontaires, et tu harangueras tes nuits d'insomnie pour qu'elles te laissent un peu de repos.

«Mais, qui sait? tu es jeune encore. Plus tu

te fieras à ton cœur, plus ton orgueil doit t'égarer. Te voilà aujourd'hui devant la première ruine que tu vas laisser sur ta route. Que Brigitte meure demain, tu pleureras sur son cercueil; où iras-tu en la quittant? Tu partiras pour trois mois peut-être, et tu feras un voyage en Italie; tu t'envelopperas dans ton manteau comme un Anglais travaillé du spleen, et tu te diras quelque beau matin, au fond d'une auberge, après boire, que tes remords sont apaisés et qu'il est temps d'oublier pour revivre. Toi qui commences à pleurer trop tard, prends garde de ne plus pleurer un jour. Qui sait? qu'on vienne à te railler sur ces douleurs que tu crois senties; qu'un jour, au bal, une belle femme sourie de pitié quand on lui contera que tu te souviens d'une maîtresse morte; n'en pourrais-tu pas tirer quelque gloire, et t'enorgueillir tout-à-coup de ce qui te navre aujourd'hui? Quand le présent, qui te fait frissonner, et

que tu n'oses regarder en face, sera devenu le passé, une vieille histoire, un souvenir confus, ne pourrais-tu par hasard te renverser quelque soir sur ta chaise, dans un souper de débauchés, et raconter, le sourire sur les lèvres, ce que tu as vu les larmes aux yeux? C'est ainsi qu'on boit toute honte, c'est ainsi qu'on marche ici-bas. Tu as commencé par être bon; tu deviens faible, et tu seras méchant.

«Mon pauvre ami, me dis-je du fond du cœur, j'ai un conseil à te donner; c'est que je crois qu'il te faut mourir. Pendant que tu es bon à cette heure, profites-en pour n'être plus méchant; pendant qu'une femme que tu aimes est là, mourante, sur ce lit, et que tu sens l'horreur de toi-même, étends la main sur sa poitrine; elle vit encore, c'est assez; ferme les yeux et ne les rouvre plus; n'assiste pas à ses funérailles, de peur que demain tu n'en sois consolé; donne-toi un

coup de poignard pendant que le cœur que tu portes aime encore le Dieu qui l'a fait. Est-ce ta jeunesse qui t'arrête? et ce que tu veux épargner, est-ce la couleur de tes cheveux? Ne les laisse jamais blanchir, s'ils ne sont pas blancs cette nuit.

« Et aussi bien, que veux-tu faire au monde? Si tu sors, où vas-tu? Qu'espères-tu si tu restes? Ah! n'est-ce pas qu'en regardant cette femme il te semble avoir dans le cœur tout un trésor encore enfoui? N'est-ce pas que ce que tu perds, c'est moins ce qui a été que ce qui aurait pu être, et que le pire des adieux est de sentir qu'on n'a pas tout dit? Que ne parlais-tu il y a une heure? Quand cette aiguille était à cette place, tu pouvais encore être heureux. Si tu souffrais, que n'ouvrais-tu ton ame? si tu aimais, que ne le disais-tu? Te voilà comme l'enfouisseur mourant de faim sur son trésor; tu as fermé ta porte, avare; tu te débats derrière tes verroux. Se-

coue-les donc, ils sont solides; c'est ta main qui les a forgés. O insensé qui as désiré et qui as possédé ton désir, tu n'avais pas pensé à Dieu! Tu jouais avec le bonheur comme un enfant avec un hochet, et tu ne réfléchissais pas combien c'était rare et fragile, ce que tu tenais dans tes mains; tu le dédaignais, tu en souriais et tu remettais d'en jouir, et tu ne comptais pas les prières que ton bon ange faisait pendant ce temps-là pour te conserver cette ombre d'un jour. Ah! s'il en est un dans les cieux qui ait jamais veillé sur toi, que devient-il en ce moment? Il est assis devant un orgue; ses ailes sont à demi ouvertes, ses mains étendues sur le clavier d'ivoire; il commence un hymne éternel, l'hymne d'amour et d'immortel oubli. Mais ses genoux chancellent, ses ailes tombent, sa tête s'incline comme un roseau brisé; l'ange de la mort lui a touché l'épaule, il disparaît dans l'immensité!

«Et toi, c'est à vingt-deux ans que tu restes seul sur la terre! quand un amour noble et élevé, quand la force de la jeunesse allaient peut-être faire de toi quelque chose! Lorsqu'après de si longs ennuis, des chagrins si cuisans, tant d'irrésolutions, une jeunesse si dissipée, tu pouvais voir se lever sur toi un jour tranquille et pur! lorsque ta vie, consacrée à un être adoré, pouvait se remplir d'une sève nouvelle, c'est en ce moment que tout s'abîme et s'évanouit devant toi! Te voilà non plus avec des désirs vagues, mais avec des regrets réels; non plus le cœur vide, mais dépeuplé. Et tu hésites? Qu'attends-tu? Puisqu'elle ne veut plus de ta vie, que ta vie ne compte plus pour rien; puisqu'elle te quitte, quitte-toi aussi. Que ceux qui ont aimé ta jeunesse pleurent sur toi; ils ne sont pas nombreux. Qui a été muet près de Brigitte doit rester muet pour toujours! Que celui qui a passé sur son cœur en garde du moins

la trace intacte! Ah! Dieu! si tu veux vivre encore, ne faudrait-il pas l'effacer? Quel autre parti te resterait-il, pour conserver ton souffle misérable, que d'achever de le corrompre? Oui, maintenant ta vie est à ce prix. Il te faudrait, pour la supporter, non-seulement oublier l'amour, mais désapprendre qu'il existe; non-seulement renier ce qui a été bon en toi, mais tuer ce qui peut l'être encore; car, que ferais-tu si tu t'en souvenais? Tu ne ferais pas un pas sur terre, tu ne rirais pas, tu ne pleurerais pas, tu ne donnerais pas l'aumône à un pauvre, tu ne pourrais pas être bon un quart-d'heure, sans que tout ton sang, reflué au cœur, ne te crie que Dieu t'avait fait bon pour que Brigitte fût heureuse. Tes moindres actions retentiraient en toi, et, comme des échos sonores, y feraient gémir tes malheurs; tout ce qui remuerait ton ame y éveillerait un regret, et l'espérance, ce messager céleste, ce saint ami qui

nous invite à vivre, se changerait lui-même pour toi en un fantôme inexorable, et deviendrait frère jumeau du passé; tous tes essais de saisir quelque chose ne seraient qu'un long repentir. Quand l'homicide marche dans l'ombre, il tient ses mains serrées sur sa poitrine, de peur de rien toucher et que les murs ne l'accusent. C'est ainsi qu'il te faudrait faire; choisis de ton ame ou de ton corps; il te faut tuer l'un des deux. Le souvenir du bien t'envoie au mal; fais de toi un cadavre, si tu ne veux être ton propre spectre. O enfant, enfant! meurs honnête! qu'on puisse pleurer sur ton tombeau!»

Je me jetai sur le pied du lit, plein d'un si affreux désespoir que ma raison m'abandonnait, et que je ne savais plus où j'étais ni ce que je faisais. Brigitte poussa un soupir, et, écartant le drap qui la couvrait, comme oppressée d'un poids importun, découvrit son sein blanc et nu.

A cette vue tous mes sens s'émurent. Était-ce de douleur ou de désir? je n'en sais rien. Une pensée horrible m'avait fait frémir tout-à-coup. « Eh quoi! me dis-je, laisser cela à un autre! mourir, descendre dans la terre, tandis que cette blanche poitrine respirera l'air du firmament? Dieu juste! une autre main que la mienne sur cette peau fine et transparente! une autre bouche sur ces lèvres et un autre amour dans ce cœur! un autre homme ici, à ce chevet! Brigitte heureuse, vivante, adorée, et moi dans le coin d'un cimetière, tombant en poussière au fond d'une fosse! Combien de temps pour qu'elle m'oublie, si je n'existe plus demain? combien de larmes? aucune, peut-être! Pas un ami, personne qui l'approche, qui ne lui dise que ma mort est un bien, qui ne s'empresse de l'en consoler, qui ne la conjure de n'y plus songer! Si elle pleure, on voudra la distraire; si un souvenir la frappe, on l'écartera; si son

amour me survit en elle, on l'en guérira comme d'un empoisonnement; et elle-même, qui le premier jour dira peut-être qu'elle veut me suivre, se détournera dans un mois pour ne pas voir de loin le saule pleureur qu'on aura planté sur ma tombe! Comment en serait-il autrement? Qui regrette-t-on quand on est si belle? Elle voudrait mourir de chagrin que ce beau sein lui dirait qu'il veut vivre, et qu'un miroir le lui persuaderait; et le jour où les larmes taries feront place au premier sourire, qui ne la félicitera pas, convalescente de sa douleur? Lorsqu'après huit jours de silence elle commencera à souffrir qu'on prononce mon nom devant elle, puis qu'elle en parlera elle-même, en regardant languissamment, comme pour dire: « Consolez-moi; » puis peu à peu qu'elle en sera venue, non plus à éviter mon souvenir, mais à n'en plus parler, et qu'elle ouvrira ses fenêtres, par les beaux ma-

tins de printemps, quand les oiseaux chantent dans la rosée; quand elle deviendra rêveuse et qu'elle dira : « J'ai aimé »... qui sera là, à côté d'elle? qui osera lui répondre qu'il faut aimer encore? Ah! alors je n'y serai plus! Tu l'écouteras, infidèle; tu te pencheras en rougissant, comme une rose qui va s'épanouir, et ta beauté et ta jeunesse te monteront au front. Tout en disant que ton cœur est fermé, tu en laisseras sortir cette fraîche auréole dont chaque rayon appelle un baiser. Qu'elles veulent bien qu'on les aime, celles qui disent qu'elles n'aiment plus! Et quoi d'étonnant? Tu es femme; ce corps, cette gorge d'albâtre, tu sais ce qu'ils valent, on te l'a dit; quand tu les caches sous ta robe, tu ne crois pas, comme les vierges, que tout le monde te ressemble, et tu sais le prix de ta pudeur. Comment la femme qui a été vantée peut-elle se résoudre à ne l'être plus? se croit-elle vivante si elle reste à l'ombre, et s'il y a

silence autour de sa beauté? Sa beauté même, c'est l'éloge et le regard de son amant. Non, non, il n'en faut pas douter; qui a aimé ne vit plus sans amour; qui apprend une mort se rattache à la vie. Brigitte m'aime et en mourrait peut-être; je me tuerai, et un autre l'aura.

« Un autre! un autre! répétais-je en m'inclinant, appuyé sur le lit, et mon front effleurait son épaule. N'est-elle pas veuve? pensai-je; n'a-t-elle pas déjà vu la mort? ces petites mains délicates n'ont-elles pas soigné et enseveli? Ses larmes savent combien elles durent, et les secondes durent moins. Ah! Dieu me préserve, pendant qu'elle dort, à quoi tient-il que je ne la tue? Si je l'éveillais maintenant, et si je lui disais que son heure est venue et que nous allons mourir dans un dernier baiser, elle accepterait. Que m'importe? Est-il donc sûr que tout ne finisse pas là? »

J'avais trouvé un couteau sur la table, et je le tenais dans ma main.

« Peur, lâcheté, superstition! qu'en savent-ils ceux qui le disent? C'est pour le peuple et les ignorans qu'on nous parle d'une autre vie; mais qui y croit au fond du cœur? Quel gardien de nos cimetières a vu un mort quitter son tombeau et aller frapper chez le prêtre? C'est autrefois qu'on voyait des fantômes; la police les interdit à nos villes civilisées, et il n'y crie plus du sein de la terre que des vivans enterrés à la hâte. Qui eût rendu la mort muette, si elle avait jamais parlé? Est-ce parce que les processions n'ont plus le droit d'encombrer nos rues, que l'esprit céleste se laisse oublier? Mourir, voilà la fin, le but. Dieu l'a posé, les hommes le discutent; mais chacun porte écrit au front: « Fais ce que tu veux, tu mourras. » Qu'en dirait-on, si je tuais Brigitte? ni elle ni moi n'en entendrions rien. Il y aurait demain dans un jour-

nal qu'Octave de T*** a tué sa maîtresse, et après demain on n'en parlerait plus. Qui nous suivrait au dernier cortége? Personne qui, en rentrant chez soi, ne déjeunât tranquillement; et nous, étendus côte à côte dans les entrailles de cette fange d'un jour, le monde pourrait marcher sur nous sans que le bruit des pas nous éveille. N'est-il pas vrai, ma bien-aimée, n'est-il pas vrai que nous y serions bien? C'est un lit moelleux que la terre; aucune souffrance ne nous y atteindrait; on ne jaserait pas dans les tombes voisines de notre union devant Dieu; nos ossemens s'embrasseraient en paix et sans orgueil; la mort est conciliatrice, et ce qu'elle noue ne se délie pas. Pourquoi le néant t'effraierait-il, pauvre corps qui lui es promis? Chaque heure qui sonne t'y entraîne, chaque pas que tu fais brise l'échelon où tu viens de t'appuyer; tu ne te nourris que de morts; l'air du ciel te pèse et t'écrase, la terre

que tu foules te tire à elle par la plante des pieds. Descends, descends! Pourquoi tant d'épouvante? est-ce un mot qui te fait horreur? Dis seulement : « Nous ne vivrons plus. » N'est-ce pas là une grande fatigue dont il est doux de se reposer? Comment se fait-il qu'on hésite, s'il n'y a que la différence d'un peu plus tôt à un peu plus tard? La matière est impérissable, et les physiciens, nous dit-on, tourmentent à l'infini le plus petit grain de poussière sans pouvoir jamais l'anéantir. Si la matière est la propriété du hasard, quel mal fait-elle en changeant de torture, puisqu'elle ne peut changer de maître? Qu'importe à Dieu la forme que j'ai reçue et quelle livrée porte ma douleur? La souffrance vit dans mon crâne; elle m'appartient, je la tue; mais l'ossement ne m'appartient pas, et je le rends à qui me l'a prêté; qu'un poète en fasse une coupe où il boira son vin nouveau! Quel reproche puis-je en-

courir, et, ce reproche, qui me le ferait? quel ordonnateur inflexible viendra me dire que j'ai mésusé? Qu'en sait-il? était-il en moi? Si chaque créature a sa tâche à remplir, et si c'est un crime de la secouer, quels grands coupables sont donc les enfans qui meurent sur le sein de la nourrice? pourquoi ceux-là sont-ils épargnés? De comptes rendus après la mort, à qui servirait la leçon? Il faudrait bien que le ciel fût désert pour que l'homme fût puni d'avoir vécu, car c'est assez qu'il ait à vivre, et je ne sais qui l'a demandé, sinon Voltaire au lit de mort; digne et dernier cri d'impuissance d'un vieil athée désespéré. A quoi bon? pourquoi tant de luttes? qui donc est là-haut qui regarde, et qui se plaît à tant d'agonies? qui donc s'égaie et se désœuvre à ce spectacle d'une création toujours naissante et toujours moribonde? à voir bâtir, et l'herbe pousse; à voir planter, et la foudre tombe; à voir marcher, et la mort crie :

« Holà! » à voir pleurer, et les larmes sèchent; à voir aimer, et le visage se ride; à voir prier, se prosterner, supplier et tendre les bras, et les moissons n'en ont pas un brin de froment de plus! Qui est-ce donc qui a tant fait, pour le plaisir de savoir tout seul que ce qu'il a fait ce n'est rien? La terre se meurt; Herschell dit que c'est de froid; qui donc tient dans sa main cette goutte de vapeurs condensées, et la regarde s'y dessécher, comme un pêcheur un peu d'eau de mer, pour en avoir un grain de sel? Cette grande loi d'attraction qui suspend le monde à sa place, l'use et le ronge dans un désir sans fin; chaque planète charrie ses misères en gémissant sur son essieu; elles s'appellent d'un bout du ciel à l'autre, et, inquiètes du repos, cherchent qui s'arrêtera la première. Dieu les retient; elles accomplissent assidûment et éternellement leur labeur vide et inutile; elles tournent, elles souffrent, elles

brûlent, elles s'éteignent et s'allument, elles descendent et remontent, elles se suivent et s'évitent, elles s'enlacent comme des anneaux; elles portent à leur surface des milliers d'êtres renouvelés sans cesse; ces êtres s'agitent, se croisent aussi, se serrent une heure les uns contre les autres, puis tombent, et d'autres se lèvent; là où la vie manque, elle accourt; là où l'air sent le vide, il se précipite; pas un désordre, tout est réglé, marqué, écrit en lignes d'or et en paraboles de feu; tout marche au son de la musique céleste sur des sentiers impitoyables, et pour toujours, et tout cela n'est rien ! Et nous, pauvres rêves sans nom, pâles et douloureuses apparences, imperceptibles éphémères, nous qu'on anime d'un souffle d'une seconde pour que la mort puisse exister, nous nous épuisons de fatigue pour nous prouver que nous jouons un rôle et que je ne sais quoi s'aperçoit de nous. Nous hésitons à nous ti-

rer sur la poitrine un petit instrument de fer, et à nous faire sauter la tête avec un haussement d'épaules; il semble que si nous nous tuons, le chaos va se rétablir; nous avons écrit et rédigé les lois divines et humaines, et nous avons peur de nos catéchismes; nous souffrons trente ans sans murmurer, et nous croyons que nous luttons; enfin la souffrance est la plus forte, nous envoyons une pincée de poudre dans le sanctuaire de l'intelligence, et il pousse une fleur sur notre tombeau. »

Comme j'achevais ces paroles, j'avais approché le couteau que je tenais de la poitrine de Brigitte. Je n'étais plus maître de moi, et je ne sais, dans mon délire, ce qui en serait arrivé; je rejetai le drap pour découvrir le cœur, et j'aperçus entre les deux seins blancs un petit crucifix d'ébène.

Je reculai, frappé de crainte; ma main s'ouvrit, et l'arme tomba. C'était la tante de Brigitte

qui lui avait, au lit de mort, donné ce petit crucifix. Je ne me souvenais pourtant pas de le lui avoir jamais vu; sans doute, au moment de partir, elle l'avait suspendu à son cou, comme une relique préservatrice des dangers du voyage. Je joignis les mains tout-à-coup et me sentis fléchir vers la terre. « Seigneur mon Dieu! dis-je en tremblant, Seigneur mon Dieu, vous étiez là! »

Que ceux qui ne croient pas au Christ, lisent cette page; je n'y croyais pas non plus. Ni au collége, ni enfant, ni homme, je n'avais hanté les églises; ma religion, si j'en avais une, n'avait ni rite ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation. Empoisonné dès l'adolescence de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce dieu de l'égoïste, fermait ma bouche à la prière, tandis que mon ame effrayée se réfugiait dans l'es-

poir du néant. J'étais comme ivre et insensé quand je vis le Christ sur le sein de Brigitte; mais bien que n'y croyant pas moi-même, je reculai, sachant qu'elle y croyait. Ce ne fut pas une terreur vaine qui en ce moment m'arrêta la main. Qui me voyait? j'étais seul, la nuit. S'agissait-il des préjugés du monde? qui m'empêchait d'écarter de mes yeux ce petit morceau de bois noir? Je pouvais le jeter dans les cendres, et ce fut mon arme que j'y jetai. Ah! que je le sentis jusqu'à l'ame, et que je le sens maintenant encore! quels misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver un être! Qu'importe le nom, la forme, la croyance? tout ce qui est bon n'est-il pas sacré? comment ose-t-on toucher à Dieu?

Comme à un regard du soleil la neige descend des montagnes, et du glacier qui menaçait le ciel fait un ruisseau dans la vallée;

ainsi descendait dans mon cœur une source qui s'épanchait. Le repentir est un pur encens; il s'exhalait de toute ma souffrance. Quoique j'eusse presque commis un crime, dès que ma main fut désarmée je sentis mon cœur innocent. Un seul instant m'avait rendu le calme, la force et la raison; je m'avançai de nouveau vers l'alcôve; je m'inclinai sur mon idole, et je baisai son crucifix.

« Dors en paix, lui dis-je, Dieu veille sur toi! Pendant qu'un rêve te faisait sourire, tu viens d'échapper au plus grand danger que tu aies couru de ta vie. Mais la main qui t'a menacée ne fera de mal à personne; j'en jure par ton Christ lui-même, je ne tuerai ni toi ni moi. Je suis un fou, un insensé, un enfant qui s'est cru un homme. Dieu soit loué! tu es jeune et vivante, et tu es belle, et tu m'oublieras. Tu guériras du mal que je t'ai fait, si tu ne peux le pardonner. Dors en paix jusqu'au jour, Brigitte, et décide alors

de notre destin; quel que soit l'arrêt que tu prononces, je m'y soumettrai sans murmure. Et toi, Jésus, qui l'a sauvée, pardonne-moi, ne le lui dis pas. Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples; mais, grace au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Une fois avant de mourir je t'aurai du moins baisé de mes lèvres sur un cœur qui est plein de toi. Protége-le tant qu'il respirera; restes-y, sainte sauvegarde; souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur en te voyant cloué sur ta croix; impie, tu l'as sauvé du mal; s'il avait cru, tu l'aurais consolé. Pardonne à ceux qui l'ont fait incrédule, puisque tu l'as fait repentant; pardonne à tous ceux qui blasphèment! ils ne t'ont jamais vu, sans doute, lorsqu'ils étaient au désespoir. Les

joies humaines sont railleuses, elles dédaignent sans pitié ; ô Christ, les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi; pardonne quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes, et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfans; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est pour nos vanités qu'elles essaient de t'oublier. Mais tu le vois, ce ne sont que des ombres, qu'un regard de toi fait tomber. Toi-même, n'as-tu pas été homme? C'est la douleur qui t'a fait Dieu; c'est un instrument de supplice qui t'a servi à monter au ciel, et qui t'a porté les bras ouverts au sein de ton père glorieux; et nous, c'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle

t'a amené à ton père; nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image; nous ne touchons à tes pieds sanglans qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. »

Les premiers rayons de l'aurore commençaient à paraître; tout s'éveillait peu à peu, et l'air s'emplissait de bruits lointains et confus. Faible et épuisé de fatigue, j'allais quitter Brigitte pour prendre un peu de repos. Comme je sortais, une robe jetée sur un fauteuil glissa à terre près de moi, et il en tomba un papier plié. Je le ramassai; c'était une lettre, et je reconnus la main de Brigitte. L'enveloppe n'était pas cachetée; je l'ouvris et lus ce qui suit :

25 décembre 18...

« Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai loin de vous, et peut-être ne la recevrez-

vous jamais. Ma destinée est liée à celle d'un homme à qui j'ai tout sacrifié; vivre sans moi lui est impossible, et je vais essayer de mourir pour lui. Je vous aime, adieu, plaignez-nous. »

Je retournai le papier après l'avoir lu, et je vis sur l'adresse: A M. Henri Smith, à N***, poste restante.

CHAPITRE VII.

Le lendemain, à midi, par un beau soleil de décembre, un jeune homme et une femme qui se donnaient le bras, traversèrent le jardin du Palais-Royal. Ils entrèrent chez un orfèvre, où ils choisirent deux bagues pareilles, et, les échangeant avec un sourire, en

mirent chacun une à leur doigt. Après une courte promenade ils allèrent déjeuner aux Frères-Provençaux, dans une de ces petites chambres élevées d'où l'on découvre, dans tout son ensemble, l'un des plus beaux lieux qui soient au monde. Là, enfermés en tête-à-tête, quand le garçon se fut retiré, ils s'accoudèrent à la fenêtre et se serrèrent doucement la main. Le jeune homme était en habit de voyage; à voir la joie qui paraissait sur son visage, on l'aurait pris pour un nouveau marié montrant pour la première fois à sa jeune femme la vie et les plaisirs de Paris. Sa gaîté était douce et calme comme l'est toujours celle du bonheur. Qui eût eu de l'expérience, y eût reconnu l'enfant qui devient homme, et dont le regard plus confiant commence à raffermir le cœur. De temps en temps il contemplait le ciel, puis revenait à son amie, et des larmes brillaient dans ses yeux; mais il les laissait couler sur ses joues et

souriait sans les essuyer. La femme était pâle et pensive ; elle ne regardait que son ami. Il y avait dans ses traits comme une souffrance profonde qui, sans faire d'efforts pour se cacher, n'osait cependant résister à la gaîté qu'elle voyait. Quand son compagnon souriait, elle souriait aussi, mais non pas toute seule; quand il parlait, elle lui répondait, et elle mangeait ce qu'il lui servait; mais il y avait en elle un silence qui ne semblait vivre que par instant. A sa langueur et à sa nonchalance, on distinguait clairement cette mollesse de l'ame, ce sommeil du plus faible entre deux êtres qui s'aiment, et dont l'un n'existe que dans l'autre et ne s'anime que par écho. Le jeune homme ne s'y trompait pas et en semblait fier et reconnaissant ; mais on voyait à sa fierté même que son bonheur lui était nouveau. Lorsque la femme s'attristait tout-à-coup et baissait les yeux vers la terre, il s'efforçait de prendre, pour la rassurer, un

air ouvert et résolu ; mais il n'y pouvait pas toujours réussir et se troublait lui-même quelquefois. Ce mélange de force et de faiblesse, de joie et de chagrin, de trouble et de sérénité, eût été impossible à comprendre pour un spectateur indifférent ; on eût pu les croire tour à tour les deux êtres les plus heureux de la terre et les plus malheureux ; mais en ignorant leur secret on eût senti qu'ils souffraient ensemble, et, quelle que fût leur peine mystérieuse, on voyait qu'ils avaient posé sur leurs chagrins un sceau plus puissant que l'amour lui-même, l'amitié. Tandis qu'ils se serraient la main, leurs regards restaient chastes ; quoiqu'ils fussent seuls, ils parlaient à voix basse. Comme accablés par leurs pensées, ils posèrent leur front l'un contre l'autre, et leurs lèvres ne se touchèrent pas. Ils se regardaient d'un air tendre et solennel, comme les faibles qui veulent être bons. Lorsque l'horloge sonna

une heure, la femme poussa un profond soupir, et se détournant à demi :

« Octave, dit-elle, si vous vous trompiez !

— Non, mon amie, répondit le jeune homme, soyez-en sûre, je ne me trompe pas. Il vous faudra souffrir beaucoup, longtemps peut-être, et à moi toujours ; mais nous en guérirons tous deux, vous avec le temps, et moi avec Dieu.

— Octave, Octave, répéta la femme, êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Je ne crois pas, ma chère Brigitte, que nous puissions nous oublier ; mais je crois que dans ce moment nous ne pouvons nous pardonner encore, et c'est ce qu'il faut cependant à tout prix, même en ne nous revoyant jamais.

— Pourquoi ne nous reverrions-nous pas ? Pourquoi un jour.... Vous êtes si jeune ! »

Elle ajouta avec un sourire : « A votre premier amour, nous nous reverrons sans danger.

— Non, mon amie; car, sachez-le bien, je ne vous reverrai jamais sans amour. Puisse celui à qui je vous laisse, à qui je vous donne, être digne de vous! Smith est brave, bon et honnête; mais, quelque amour que vous ayez pour lui, vous voyez bien que vous m'aimez encore; car si je voulais rester ou vous emmener, vous y consentiriez.

— C'est vrai, répondit la femme.

— Vrai? vrai? répéta le jeune homme en la regardant de toute son ame; vrai? Si je voulais, vous viendriez avec moi?» Puis il continua doucement: « C'est pour cette raison qu'il ne faut jamais nous revoir. Il y a de certains amours dans la vie qui bouleversent la tête, les sens, l'esprit et le cœur; il y en a parmi tous un seul qui ne trouble pas, qui pénètre, et celui-là ne meurt qu'avec l'être dans lequel il a pris racine.

— Mais vous m'écrirez cependant?

— Oui, d'abord, pendant quelque temps,

car ce que j'ai à souffrir est si rude, que l'absence de toute forme habituelle et aimée me tuerait maintenant. C'est peu à peu et avec mesure que, n'étant pas connu de vous, je me suis approché, non sans crainte, que je suis devenu plus familier, qu'enfin... Ne parlons pas du passé. C'est peu à peu que mes lettres seront plus rares, jusqu'au jour où elles cesseront. Je redescendrai ainsi la colline que j'ai gravie depuis un an. Il y aura là une grande tristesse et peut-être aussi quelque charme. Lorsqu'on s'arrête, au cimetière, devant une tombe fraîche et verdoyante, où sont gravés deux noms chéris, on éprouve une douleur pleine de mystère qui fait couler des larmes sans amertume ; c'est ainsi que je veux quelquefois me souvenir d'avoir été vivant. »

La femme, à ces dernières paroles, se jeta sur un fauteuil et sanglota. Le jeune homme fondait en larmes ; mais il resta immobile et

comme ne voulant pas lui-même s'apercevoir de sa douleur. Lorsque les larmes eurent cessé, il s'approcha de son amie, lui prit la main et la baisa.

« Croyez-moi, dit-il; être aimé de vous, quel que soit le nom que porte la place qu'on occupe dans votre cœur, cela donne de la force et du courage. N'en doutez jamais, ma Brigitte, nul ne vous comprendra mieux que moi; un autre vous aimera plus dignement, nul ne vous aimera plus profondément. Un autre ménagera en vous des qualités que j'offense; il vous entourera de son amour; vous aurez un meilleur amant, vous n'aurez pas un meilleur frère. Donnez-moi la main et laissez rire le monde d'un mot sublime qu'il ne comprend pas; «restons amis, et adieu pour jamais.» Quand nous nous sommes serrés pour la première fois dans les bras l'un de l'autre, il y avait déjà long-temps que quelque chose de nous savait que nous al-

lions nous unir. Que cette part de nous-mêmes, qui s'est embrassée devant Dieu, ne sache pas que nous nous quittons sur terre; qu'une misérable querelle d'une heure ne délie pas notre éternel baiser! »

Il tenait la main de la femme; elle se leva, baignée encore de larmes, et, s'avançant devant la glace avec un sourire étrange, elle tira ses ciseaux et coupa sur sa tête une longue tresse de cheveux; puis elle se regarda un instant, ainsi défigurée et privée d'une partie de sa plus belle parure, et la donna à son amant.

L'horloge sonna de nouveau, il fut temps de descendre; quand ils repassèrent sous les galeries, ils paraissaient aussi joyeux que lorsqu'ils y étaient arrivés.

« Voilà un beau soleil, dit le jeune homme.

— Et une belle journée, dit Brigitte, et que rien n'effacera là! »

Elle frappa sur son cœur avec force; ils

pressèrent le pas et disparurent dans la foule. Une heure après, une chaise de poste passa sur une petite colline, derrière la barrière de Fontainebleau. Le jeune homme y était seul ; il regarda une dernière fois sa ville natale dans l'éloignement, et remercia Dieu d'avoir permis que, de trois êtres qui avaient souffert par sa faute, il ne restât qu'un malheureux.



FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

OUVRAGES

QUI SE TROUVENT

Chez le même Editeur.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, par ALFRED DE MUSSET. 2 vol. in-8°.

AU-DELA DU RHIN, par E. LERMINIER, professeur au Collége de France. 2 vol. in-8.

AHASVÉRUS, par EDGAR QUINET. 1 vol. in-8°.

IL PIANTO, par AUGUSTE BARBIER, 3e édition. 1 vol. in-8°.


HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE, par EUGÈNE SUE. Édition illustrée en 8 vol. in-8°.


Le premier vol. est en vente.

POUR PARAITRE EN MARS :

ENGELWALD, par GEORGE SAND. 2 volumes in-8°. . . . . 15 fr.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
4, rue de Verneuil.







A. DE MUSSET

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE

2

P. 1836

VIGNAL 1907